This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

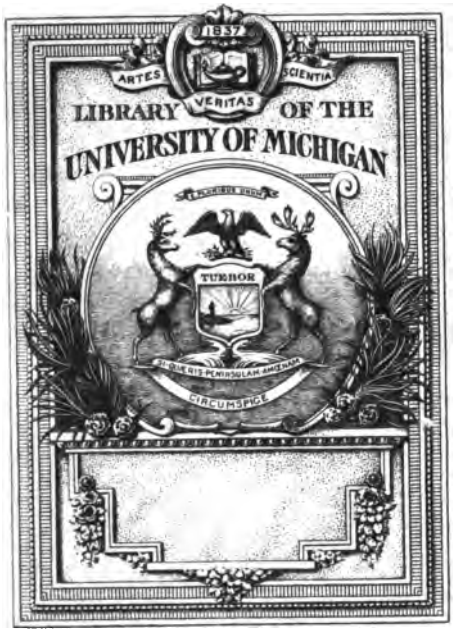
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

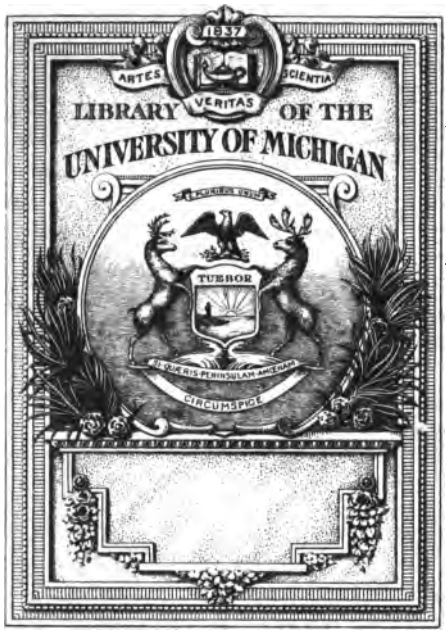
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

801
B335
1402


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

801
B335pr
1902

PRINCIPES

DE LA

LITTÉRATURE.

Chariec

Par M. l'Abbé BATTEUX, Membre de l'Académie Française et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.

Guyot.

A LYON,

Chez AMABLE LEROY.

1802.

PRINCIPES DE LA LITTÉRATURE.

IX. TRAITÉ.

DES GENRES EN PROSE.

Observation Préliminaire.

IL seroit aisé, s'il en étoit besoin ; de faire voir qu'on peut étendre sur toute la Littérature le principe de l'imitation que nous avons établi et développé dans les volumes précédens qui ont pour objet la Poésie. Les Genres en prose ne doivent, ne peuvent être autre chose que la Nature bien exprimée : et la Poésie n'est que l'imitation de cette expression. Elles sont donc l'une à l'autre ce que l'original est à son portrait, ou le

portrait à son original. Ce sont dans l'un et dans l'autre, les mêmes traits, les mêmes couleurs, les mêmes caracteres. Et comme les Arts ne sont jamais plus beaux que quand il ressemblent parfaitement à la nature originale ; de même celle-ci n'est jamais plus parfaite et plus belle que quand elle ressemble à la nature choisie et embellie par les Arts. Tout ce qui se trouve là doit se trouver ici, et par les mêmes raisons.

Si cela est ainsi, me dira-t-on, pourquoi n'avoir pas commencé la suite de vos Traités par l'Eloquence et le Récit, qui sont, sans contredit, plus près de la nature que tous les autres Genres, et qui semblent même en quelque sorte avoir été les modeles de la Poésie ? Il étoit naturel d'aller du simple au composé, et de présenter d'abord les procédés ordinaires de l'esprit humain, avant que d'étudier les ruses et les finesses de l'art. D'ailleurs le langage de la Prose a certainement précédé celui de la Poésie ; celle-ci a toujours bâti avec les matériaux de celle-là. C'est donc renverser l'ordre, et commencer par le faîte de l'édifice, que d'offrir d'abord à ceux qu'on veut introduire dans le commerce des Muses, les livres de poésie, par où il semble qu'on auroit dû finir.

Nous convenons que si dans cet Ouvrage nous ne nous étions proposé que de montrer la voie pour arriver à la connoissance d'une langue, il auroit fallu commencer par la Prose. C'est-là sans doute qu'est le vrai génie, le caractere essentiel de quelque langue que ce soit. Dans la Poésie la contrainte du vers altere nécessairement la structure naturelle des mots, et même quelquefois leur valeur. Ainsi ce seroit aller à contre-sens que d'étudier d'abord une langue dans les Poëtes. On a beau lire Horace et Virgile : si on ne lit qu'eux, on n'apprendra jamais à parler comme Ciceron.

Mais notre dessein n'est point d'apprendre à parler ; c'est d'apprendre à lire et à juger. Or pour apprendre à juger, en matiere de littérature, il faut s'exercer d'abord sur les ouvrages où les beautés et les défauts, plus sensibles, donnent aussi plus de prise au goût et à l'esprit, où l'art se montre sans mystere ; et quand une fois on a bien reconnu cet art, tel qu'il est, qu'on est bien sûr d'en avoir saisi les vrais principes, on essaie de le reconnoître encore dans les ouvrages où il a coutume de se cacher.

L'ordre que nous avons suivi est donc l'ordre même de l'esprit humain, lequel saisit d'abord ce qui est plus sensible, et

s'en fait un moyen pour parvenir à connoître ce qui l'est moins.

Cette marche est si naturelle, que si on consulte l'histoire même de la Poésie et de l'Oraison, on trouvera que celle-ci n'est venue qu'après l'autre.

Il y a bien de la différence entre le langage du seul besoin, et le langage de l'Eloquence. Le premier a sans doute précédé la Poésie : c'est l'instrument le plus essentiel de la société ; par conséquent le genre humain à dû porter sur lui ses premiers soins. Mais le langage oratoire, où l'on joint toutes les ressources de l'Art au génie naturel, où toutes les machines, tous les ressorts qui peuvent aider à la persuation, sont dressés, tendus, ménagés avec adresse et intelligence, ce langage n'a été soumis à la précision des regles, qu'après les grands succès de la Poésie.

La Poésie a d'abord emprunté à la Nature simple ses graces naïves, et ses traits frappans, en les embellissant de toutes les parures que l'imagination et l'harmonie pouvoient y ajouter. L'Eloquence ensuite, quoique modeste par état, a compris, par l'exemple de la Poésie, qu'il y avoit un art de présenter les objets, de séduire l'oreille, d'échauffer l'ame. Sa propre expérience lui avoit

fait sentir que, quelque puissante que soit la vérité par elle-même, il n'étoit pas toujours sûr d'abandonner sa défense à un talent sans principe, à une sorte d'instinct brut, qui fait souvent de ses richesses un emploi malheureux; et qu'il étoit plus sage d'étudier la conduite du génie, et d'en distribuer les forces avec art et économie.

On alla donc consulter les ouvrages des Ecrivains célebres : c'étoient des Poëtes : car ce fut en vers qu'on écrivit d'abord. On observa leur marche : on analysa leurs procédés : on essaya de pratiquer ce qu'on avoit remarqué en eux : le succès ne manqua pas d'ajouter une nouvelle autorité aux modéles choisis. Homere fut regardé, non-seulement comme le prince de la Poésie, mais comme le pere de l'Eloquence, de l'Histoire, de la Philosophie, de tous les Arts. Ce fut lui qui montra à Hérodote comment il falloit écrire les actions des héros, à Isocrate comment il falloit charmer les sens pour convaincre l'esprit, à Démosthene, à Eschyle, à Socrate, à Platon comment il falloit péindre, toucher, raisonner, raconter. L'attention qu'il avoit de suivre scrupuleusement la Nature, lors même qu'il se livroit aux mensonges et à la fiction,

leur fit sentir ce qu'il devoient faire, sur-tout en peignant la vérité. Ils s'attacherent donc constamment au même principe que lui ; ils étudierent la Nature, et s'efforcerent par-tout de la rendre telle qu'elle pouvoit, telle qu'elle devoit être rendue, selon la différence des genres qu'ils avoient embrassés, et des fins qu'ils proposoient.

Ce fut donc la Poésie qui ouvrit le chemin à l'Oraison, qui en fut le guide, le flambeau, le modele. Ce fut elle qui lui montra son véritable objet, la source et le principe de toutes ses regles. Elle lui apprit qu'elle n'avoit, comme elle-même, d'autre fonction que celle de peindre la Nature, et d'autre mérite que de la peindre avec force et vérité. C'est par-là que les grands Orateurs, anciens et modernes, sont arrivés à la gloire : c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, pour avoir été poëtes dans leurs oraisons, comme les poëtes avoient été orateurs, dans leurs poésies.

Mais que devient la différence qu'il y a entre ces deux Arts ? Car il est certain qu'il y en a une.

La voici : la Poésie a pour objet de plaire, nous l'avons dit, et si quelquefois elle instruit en même-temps, c'est que l'utilité est un moyen qui l'aide à

parvenir à son but. L'Eloquence a pour objet d'instruire ; et si elle songe à plaire, c'est qu'elle n'ignore pas que la voie la plus certaine pour arriver à la persuasion est celle qui est semée de fleurs (*a*).

La Poésie se sert de tout, pourvu qu'il aille à ses fins : vrai, faux, fable, histoire, merveilleux, naturel, possible, impossible, tout est bien reçu chez elle ; sa raison s'appelle fureur. Elle bâtit sans poser de fondemens : une chimere qu'un souffle détruit, l'occupe aussi sérieusement que le salut d'un Empire. L'Eloquence ; toujours grave et mesurée, ne songe qu'au service réel : la raison est son appui, le bon sens ne la quitte jamais.

Tels sont les droits et les limites de ces deux empires. Ils s'étendent l'un et l'autre sur toute la Nature : mais dans l'un c'est la vérité qui tient le sceptre, et dans l'autre c'est le goût. Et tout se regle selon leurs loix souveraines. Rentrons dans la carriere.

Ce Traité sera divisé en trois Parties : dans la premiere, il sera question du Genre oratoire : dans la seconde, du Récit historique : dans la troisieme, du Genre épistolaire.

(*a*) Voyez le I. Traité, I. Partie, Chap. VI.

allons les présenter dans un exemple court et facile à saisir. Il n'importe de quel genre ; prenons celui de l'Apologue.

Un jeune Prince demanda une fable à La Fontaine, et lui en donna le sujet : *le Chat et la Souris*. Comment s'y prit le poëte pour la traiter ?

Du premier coup d'œil il vit les rôles que devoient faire les acteurs : le chat est fait naturellement pour prendre, la souris pour être prise. Mais cette premiere idée ne menoit encore à rien.

Le Poëte suppose que la souris est jeune, et le chat vieux. On ne pouvoit lui refuser ces deux circonstances qu'il invente ; parce qu'elles ne changent rien au sujet. Cependant ce sont elles qui vont produire l'action.

Si la souris est jeune, elle est sans expérience ; si le chat est vieux, il n'est rien moins que sot : nous voilà tout à côté de ce que nous cherchons. Voilà des acteurs, des caracteres : mais où est l'action ?

La voici : une jeune souris attrapée par une vieux chat, voulu le fléchir : mais le vieux chat se moqua des prieres de la souris, et dévora sa proie.

Voilà le fonds de l'Apologue, ce qu'on appele les choses : c'est la premiere et la principale opération du génie, celle qu'on nomme Invention.

Il y a ensuite le développement de ces premieres parties. La souris voulut fléchir le chat, par conséquent elle lui fit un petit discours. Le chat s'en moqua ; par conséquent il lui fit une petite réponse. Où prendre ce discours ? Dans la maxime d'Horace : *Dicat debentia dici.* La souris parlera selon son âge, sa taille, sa situation : le chat de même. L'invention, comme on voit, a fourni toutes les pieces de l'édifice. Venons à la disposition.

Cette seconde partie tient presque à la premiere ; parce que le génie, lorsqu'il enfante, étant mené par la nature, va d'une chose à celle qui doit la suivre. La souris doit être attrapée d'abord, ensuite prier ; le chat doit répondre : enfin la souris est immolée.

Vient ensuite l'Elocution qui revêt de mots les pensées dont la fable est composée. Ces mots sont de deux sortes : les uns sont employés seulement pour rendre la chose : les autres y ajoutent des graces. Examinons l'art et le goût du poëte, dans cette partie de son ouvrage :

Une jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat, implorant sa clémence,
En payant de raison le Rominagrobis :
Laissez-moi vivre : une Souris
De ma taille et de ma dépense

Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse et tout leur monde ?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre. Attendez quelque tems,
Réservez ce repas à messieurs vos enfans.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée ;
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner, cela n'arrive gueres.
Selon ces loix descends là-bas :
Meurs, et va-t-en tout de ce pas
Haranguer les sœurs filandieres.
Il tint parole.

On voit dans cette fable une suite d'idées, de jugemens, de raisonnemens vrais, justes, clairs, revêtus de termes qui ont les mêmes qualités : sans cela il y auroit vice dans l'ouvrage. Mais s'il n'y avoit que ces qualités, il n'y auroit pas ce qu'on appelle beauté, ce qui fait l'assaisonnement du discours. Il falloit donc que l'auteur y joignît des agrémens : tantôt c'est une image : *Une noix me rend toute ronde :* c'est une expression forte, *Affamerois-je :* tantôt c'est le riant, *payer de raisons le Rominagrobis : réservez ce repas à messieurs vos enfans :* ce sont des circonstances piquantes, *ainsi parloit la souris attrapée. Chat, et vieux, pardon-*

ner : des expressions naïves et familières, *descends là-bas, et va-t-en de ce pas haranguer*, terme de dérision et d'insulte : *sœurs filandieres*, allusion à la Fable.

Telles sont les trois premieres opérations dont il s'agit de développer l'art dans ce Traité. On y en ajoute une quatrieme qui a pour objet la Prononciation, c'est-à-dire, l'art des gestes, des mouvemens et des tons de voix qui doivent accompagner l'action de l'Orateur : par conséquent cette Partie sera divisée en quatre Sections.

SECTION PREMIERE.

DE L'INVENTION ORATOIRE.

L'OBJET de l'Orateur est de persuader. Or, pour persuader les hommes, il faut prouver, plaire, toucher. Quelquefois un seul de ces moyens suffit : quelquefois ce n'est par trop de les réunir tous trois. On prouve pas les argumens ; on plaît par les mœurs, on touche par les passions.

Comme ces moyens regnent plus ou moins dans l'Oraison, selon la différence des genres, commençons par faire connoître ces Genres ; après quoi nous parlerons des Argumens, des mœurs et des Passions.

CHAPITRE I.

Des Différens Genres d'Oraison.

ON les réduit ordinairement à trois : le premier est le Genre démonstratif ; le second, le Genre délibératif ; le troisieme, le Genre judiciaire. Le premier a pour objet, sur-tout le présent ; le second l'avenir ; le troisieme le passé. Dans le démonstratif on blâme, on loue. Dans le délibératif on engage à agir, ou à ne pas agir. Dans le judiciaire on accuse, on défend.

I.

Genre démonstratif.

Le Genre démonstratif renferme les panégyriques, les oraisons funebres, les discours académiques, les complimens faits aux rois et aux princes, etc. Il s'agit dans ces occasions de recueillir tout ce qui peut faire honneur et plaire à la personne qu'on loue.

On loue sa naissance : c'est le sang généreux de ses peres qui coule dans ses veines : l'aigle courageuse n'enfante point de timides colombes.

Si son origine est obscure, c'est un

héros qui ne doit rien qu'à lui-même : sa gloire est l'ouvrage de sa seule vertu.

On loue son éducation : il est né si heureusement, il a été élevé avec tant de soin, que l'un de ces deux avantages, sans le secours de l'autre, auroit suffi pour en faire un homme extraordinaire.

Si l'éducation lui a manqué, son naturel presque divin a pris de lui-même un essor généreux, et a franchi tous les obstacles.

On loue de même les mœurs, les actions d'éclat, la conduite extérieure, la vie privée, l'esprit, les graces, les vertus.

Mais l'Orateur doit songer qu'en voulant faire trop d'honneur à son héros, il peut quelquefois se déshonorer lui-même. Quoique l'auditeur ne soit alors ni juge, ni partie ; il a cependant ses droits, dont il est jaloux, et qu'il exerce ordinairement dans toute leur étendue. Si vos preuves sont mal choisies, si elles sont tirées avec peine du fonds de la flatterie, plutôt que du sein de la vérité, il s'irrite contre l'adulateur, qui veut le rendre complice de sa bassesse.

Il n'est pas difficile, disoit Socrate, de louer les Athéniens à Athènes : mais de réussir devant un Scythe, un Lacédémonien, un Philosophe, ce seroit le

comble de la gloire, et du héros, et du panégyriste. Un Scythe et un Philosophe ne se rendent qu'à la vérité. Et la vérité en ce genre est toute entiere dans les faits. Pour bien louer, il ne s'agit donc que de présenter les faits d'une maniere vive et frappante. Les éloges qui ne se soutiennent que par des mots et des phrases sonores, ressemblent aux bulles de savon qui brillent dans l'air, et que le moindre souffle fait disparoître.

Qu'on revête les faits de tout l'appareil de l'éloquence ; qu'on emploie les termes nobles et magnifiques, les tours hardis, les périodes nombreuses, les chutes préparées, les figures brillantes ; que tout paroisse choisi, mesuré, paré de fleurs et de guirlandes, l'auditeur y consent. Les panégyristes depuis Périclès jusqu'à nous, se sont maintenus dans cette possession. On sait que tout panégyrique est une sorte de triomphe accordé à la vertu. Loin de trouver mauvais qu'on le rende pompeux et magnifique, notre amour-propre semble payé pour y applaudir : mais il faut des faits.

II.

Genre délibératif.

Dans le genre démonstratif on loue la vertu ; on la conseille dans le Genre

délibératif, on montre les raisons pourquoi on doit l'embrasser. La maxime d'Horace, vraie dans tous les cas, l'est ici plus que jamais (*a*) : il faut connoître à fond son sujet, et l'avoir considéré attentivement dans toutes ses faces, non-seulement réelles, mais possibles.

On propose une entreprise. Est-elle utile ? Ne l'est-elle pas ? Il s'agit de déclarer la guerre, pour venger une injure reçue. Il faut calculer avec soin le pour et le contre des probabilités ; ce qu'il y a à espérer ; quelles sont les ressources de l'Etat, et celles de l'ennemi ; quelles suites peuvent avoir les revers ; par quels moyens ils seront réparés, enfin si le dommage auquel on s'expose ne sera point plus grand que celui qu'on a reçu.

Toutes ces choses pesées mûrement par un esprit solide, désintéressé, et paroissant tel ; il ne reste qu'à les exposer avec force et simplicité. Il ne s'agit plus ici d'étaler les graces, de chatouiller l'oreille, de flatter l'imagination ; c'est une éloquence de service ; qui rejette tout ce qui a plus d'éclat que de solidité. Qu'on entende Démosthene, lorsqu'il donne son avis au peuple d'Athenes dé-

---

(*a*) . . . . . *Cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deseret hunc ; nec lucidus ordo. . . . .

C'est à l'orateur à faire valoir l'autorité de ces loix. Il se fera écouter avec attention, s'il montre que l'intérêt commun, que l'humanité est blessée, outragée dans l'action dont il demande justice. Ce n'est que par-là que l'intérêt particulier est touchant pour les autres hommes :

Nam tua res agitur paries cùm proximus ardet.

Comme notre objet n'est point de former un avocat, et que d'ailleurs nous sommés persuadés que les regles trop multipliées, offusquent les esprits médiocres, et inquietent en vain les génies heureux; on nous dispensera d'entrer ici dans un long détail. Nous observerons seulement qu'il ne faut pas croire que ces trois Genres soient tellement séparés les uns des autres, qu'ils ne se réunissent jamais. Le contraire arrive presque dans tous les discours. Que sont la plupart des éloges et des panégyriques, sinon des exhortations à la vertu ! On loue les saints et les héros pour échauffer notre cœur et ranimer notre foiblesse. On délibere sur le choix d'un général : l'éloge de Pompée déterminera les suffrages en sa faveur. On prouve qu'il faut mettre Archias au nombre des citoyens Romains : pourquoi ? Parce qu'il a un génie qui fera honneur à l'Empire. Il faut déclarer

la guerre à Philippe ; pourquoi encore ? Parce que c'est un voisin dangereux, dont les forces, si on ne les arrête, deviendront funestes à la liberté commune des Grecs. Il n'y a pas jusqu'au Genre judiciaire, qui ne rentre en quelque sorte dans le délibératif, puisque les Juges sont entre la négative et l'affirmative, et que les plaidoyers des avocats ne sont que pour fixer leur incertitude, et les attacher au parti le plus juste. En un mot, l'honnêteté, l'utilité, l'équité, qui sont les trois objets de ces trois Genres, rentrant dans le même point, puisque tout ce qui est vraiment utile est juste et honnête, et réciproquement ; ce n'est pas sans raison que quelques Rhéteurs modernes ont pris la liberté de regarder comme peu fondée cette division si célebre dans la Rhétorique des Anciens.

CHAPITRE II.

Des Argumens Oratoires

POUR expliquer ce que c'est qu'argument, il faut savoir qu'il y a trois sortes de pensées.

La premiere est une simple représentation de quelque chose dans l'esprit ;

comme quand je me représente le *soleil* ou la *rondeur*. C'es ce qu'on appele communément *idée*.

La seconde est la représentation de la liaison de deux idées : comme quand je me dis en moi-même : Le soleil *est* rond. C'est un *jugément*.

La troisieme est la représentation du rapport de deux ou de plusieurs liaisons entre elles : comme quand je me dis en moi-même : Le soleil paroît rond à tout le monde : *donc* il est rond. C'est le *raisonnement*.

Ainsi concevoir, juger, raisonner, voilà les trois fonctions de l'esprit.

Quand ces trois especes de pensées sont exprimées par des mots, elles changent de nom : l'idée s'appelle *terme*, le jugement *proposition*, le raissonnement *argument*.

Les raisonnemens, comme on le voit, supposent les jugemens, et les jugemens les idées ; ou, ce qui est la même chose, les argumens sont composés de propositions, et les propositions sont composées de termes.

L'argument a quelquefois trois propositions.

Il faut aimer ce qui nous rend heureux ;
Or la vertu nous rend heureux ;
Donc il faut aimer la vertu.

Voilà ce qu'on appelle un syllogisme en forme. La premiere de ces trois propositions se nomme *majeure*, la seconde *mineure*, la troisieme *conclusion*.

Quelquefois l'argument n'a que deux propositions, parce qu'on en sous-entend une, qu'il est aisé de suppléer :

La vertu nous rend heureux ;
Donc il faut aimer la vertu.

C'est l'enthymeme. La premiere proposition se nomme *antécédent*; la seconde *conséquent*.

Quelquefois enfin on raisonne par de exemples :

On doit aimer la prudence ;
Donc on doit aussi aimer la justice.

Celui-ci s'apelle induction.

Le syllogisme en forme se rencontre rarement dans l'oraison : c'est l'enthymeme qui occupe sa place. Ou s'il y est; ses parties sont arrangées autrement que dans la forme philosophique.

En Logique on dit : La vertu nous rend heureux, donc il faut aimer la vertu. Dans un ouvrage de goût, on présente d'abord la proposition à prouver ; et la raison qui la prouve, n'arrive qu'après : Il faut aimer la vertu ; parce qu'elle nous rend heureux.

Cicéron nous donne un exemple de cet arrangement dans l'exorde de son Oraison pour le poëte Archias : « S'il y » a en moi quelque talent, Messieurs, » talent dont je sens la foiblesse et le peu » d'étendue ; si j'ai quelque facilité ac- » quise dans un art où je crois avoir at- » teint la médiocrité ; enfin si je suis » redevable à l'étude des Lettres, que je » n'ai négligée dans aucun temps de ma » vie, de quelque crédit, de quelque » degré d'autorité ; il n'est personne plus » en droit que Licinius, d'en recueillir » aujourd'hui tout le fruit. Lorsque je » me rappelle les premieres années de » ma vie, et que je remonte jusqu'à ces » temps voisins de mon enfance, je le » vois qui me guide, qui me soutient, » qui m'introduit dans la carriere des » Lettres. Si ma voix, formée par ses » leçons, animée par ses conseils, a » quelquefois secouru le citoyen dans ses » dangers ; puis-je rien omettre aujour- » d'hui pour défendre celui qui m'a mis » en état de défendre les autres. » Cette période mise en syllogisme revient à ceci : Si je dois mon talent à Archias, il doit en recueillir le fruit : or je lui dois ce talent qu'il a formé dès mon enfance ; donc il doit en recueillir le fruit. La majeure est, *Si ma voix formée, etc.* La mi-

neure

neure, *lorsque je me rappelle, etc.* La conclusion, *donc il doit recueillir le fruit, etc.* et c'est par-là que commence le discours.

Une seconde observation sur le syllogisme oratoire, c'est qu'on lui donne ordinairement plus d'étendue, en y ajoutant deux autres propositions, dont l'une sert de preuve à la majeure et l'autre à la mineure, quand elles en ont besoin :

Il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits :
Or les belles-lettres nous rendent plus parfaits :
Donc il faut aimer les belles-lettres.

Voilà un argument philosophique : nous allons le rendre oratoire.

Il faut aimer ce qui nous rend plus parfaits.

C'est une vérité qui est gravée en nous-mêmes, et dont le bon sens et l'amour-propre nous fournissent des preuves que nous ne saurions désavouer.

Or les belles-lettres nous rendent plus parfaits.

Qui peut en douter ? Elles enrichissent l'esprit, elles adoucissent les mœurs, elles répandent sur tout l'extérieur de l'homme un air de probité et de politesse,

Donc il faut aimer les belles-lettres.

Mais le goût ne pouvant souffrir cet arrangement si compassé, qui donneroit

à l'oraison une sorte de roideur ; il faut le renverser et le déguiser. « Peut-on ne » pas aimer les belles-Lettres ? Ce sont » elles qui enrichissent l'esprit, qui » adoucissent les mœurs. Ce sont elles » qui polissent et qui perfectionnent l'hu- » manité. L'amour-propre et le bon sens » suffisent pour nous les rendre précieu- » ses et nous engager à les cultiver. »

Zénon comparoit l'argument philosophique à la main fermée, et l'argument oratoire à la main ouverte.

On n'emploie le raisonnement que pour trouver soi-même, ou pour montrer aux autres une vérité qui ne se découvre pas assez. Par exemple : Que deux idées, qui ne paroissent point liées entr'elles, soient liées à une troisieme : celle-ci fera le nœud des deux autres. Ainsi si j'ignore qu'il faut aimer la justice, je me demande ce que c'est que la justice : c'est une vertu. Cela me suffit : je sais qu'il faut aimer la vertu ; je sais aussi que la justice est une vertu ; je sais par conséquent qu'il faut aimer la justice. C'est une suite de ce principe fameux, que deux choses qui conviennent avec une troisieme se conviennent entr'elles.

Dans les autres cas, la simple exposition des idées regne presque seule. Et le plus souvent, dans les poëmes, dans les

récits, dans les discours, il s'agit plus de mettre les objets devant les yeux ; que d'en prouver le fait.

CHAPITRE III.

Lieux communs de l'Oraison.

LES Anciens qui vouloient tout réduire en art, en avoient fait un aussi pour l'invention. Distribuant par ordre tous les aspects tant intérieurs qu'extérieurs d'une cause, ils prétendoient mener le génie comme par la main, et lui faire trouver tout d'un coup tous les argumens possibles, dans les différens *lieux* où ils les conduisoient. Car c'est ainsi qu'ils ont nommé ces especes de répertoires ou de magasins, qui recelent toutes les richesses qui sont l'objet de l'invention.

Le premier de ces *Lieux* est la *Définition ;* par laquelle l'Orateur trouve dans la nature même de la chose dont il parle, une raison pour persuader ce qu'il en dit. Ainsi il prouve qu'il faut faire cas de l'Eloquence ; parce que le talent de bien dire est une chose estimable. Il ne faut point se glorifier de cette qualité qu'on appelle *de l'esprit*. M. Fléchier le prouve par la *Définition :* « En effet, qu'est-ce

» que l'esprit dont les hommes paroissent si vains? Si nous le considérons » selon la nature, c'est un feu qu'une » maladie et qu'un accident amortissent » sensiblement. C'est un tempérament » délicat qui se déregle, une heureuse » conformation d'organes qui s'usent, un » assemblage et un certain mouvement » d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent. C'est la partie la plus vive et la » plus subtile de l'ame, qui s'appesantit, et qui semble vieillir avec le corps. » C'est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus sujette » à s'évanouir, qu'elle est plus délicate » et plus épurée. Si nous le considérons » selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes plus curieuse que savante, qui » s'égare dans ses pensées : c'est une » puissance orgueilleuse qui est souvent » contraire à l'humanité et à la simplicité chrétienne, et qui laissant souvent la vérité pour le mensonge, » n'ignore que ce qu'il faudroit savoir, » et ne sait que ce qu'il faudroit ignorer. (a). *Donc il ne faut point se glorifier d'avoir de l'esprit.* » On voit par cet exemple que l'Eloquence doit de

(a) Oraison funebre de M. de Montausier.

brillans morceaux à ce lieu commun ; et en même-temps que la Définition oratoire est bien différente de la philosophique. Qu'est-ce que l'homme ? C'est, dit le philosophe, un animal raisonnable. Qui suis-je, dit Rousseau ;

Qui suis-je ? vile créature ?
Qui suis-je, Seigneur, et pourquoi
Le Souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusqu'à moi ?
L'homme en sa course passagere
N'est qu'une vapeur légere
Que le soleil fait dissiper.
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre,
Et ses jours passent comme l'ombre
Que l'œil suit et voit échapper.

L'Enumération des parties, ou autrement les Détails, se trouvent dans le discours, quand au lieu de prouver qu'il faut aimer la vertu, on prouve qu'il faut aimer la justice, la force, la prudence, la tempérance. Il y a des Orateurs parmi les modernes qui doivent presque toute leur réputation à ce lieu commun. Il a son mérite. Les pensées tombent, sinon comme la foudre, dont elles n'ont ni la force, ni l'éclat, du moins comme la grêle, qui ne terrasse pas le voyageur, mais qui le contraint de céder et de chercher un abri.

L'Etymologie fournit quelquefois un

petit argument à l'Orateur : Si la philosophie est l'amour de la sagesse ; soyez donc sage et modéré, vous qui faites profession d'être philosophe.

Les Omonymes ou jeux de mots, sont à-peu-près dans le même goût. Une cause est bien désespérée, quand elle n'a que ces deux especes d'argumens pour se défendre. C'est même faire tort au bon droit que d'employer en sa faveur de pareilles armes.

Il n'en est pas de même du *Genre* et de l'*Espece*. On prouve fort bien qu'il faut aimer la justice, parce qu'il faut aimer la vertu ; et réciproquement qu'on doit aimer la vertu, parce qu'on doit aimer la justice, qui est une des especes de la vertu.

Nous ne parlons point de la *Similitude*, qui est presque la même chose que la Comparaison ; ni de la *Dissimilitude* qui se confond presque avec les Contraires.

Les *Contraires* sont d'un grand usage. C'est souvent la meilleure maniere d'exposer une pensée. Disons d'abord ce qu'une chose n'est point : l'esprit de l'auditeur se met en action, et essaie lui-même de trouver la définition. D'ailleurs une description dans ce genre sert d'ombre à l'autre qu'on prépare. « Si je » venois ici déplorer la mort imprévue » de quelque princesse mondaine, je

» n'aurois qu'à vous faire voir le monde
» avec ses vanités et ses inconstances;
» cette foule de figures qui se présentent
» à nos yeux, et qui s'évanouissent;
» cette révolution de conditions et de
» fortunes qui commencent et qui finis-
» sent, qui se relevent et qui retombent;
» cette vicissitude de corruptions, tan-
» tôt secretes, tantôt visibles, qui se
» renouvellent; cette suite de change-
» mens en nos corps par la défaillance
» de la nature, en nos ames par l'insta-
» bilité de nos désirs; enfin ce déran-
» gement universel et continuel des cho-
» ses humaines, qui tout naturel et tout
» désordonné qu'il semble à nos yeux,
» est pourtant l'ouvrage de la main toute-
» puissante de Dieu, et l'ordre de sa
» providence. Mais, graces au Seigneur;
» je viens louer une princesse plus grande
» par sa religion que par sa naissance,
» etc. *Flech.* »

Les *Circonstances* sont d'un grand poids dans les preuves. Milon, dites-vous, a tendu des embûches à Clodius; mais considérez les circonstances où il étoit, dans une voiture, enveloppé d'habits embarrassans, accompagné de son épouse et de ses suivantes, etc.

Quelquefois on entasse les pensées, les faits, les circonstances; on jette le

tout à la fois comme pour accabler l'auditeur par le nombre. « Turenne meurt, » tout se confond, la fortune chancele, » la victoire se lasse, la paix s'éloigne, » les bonnes intentions des Alliés se ra- » lentissent, le courage des troupes est » abattu par la douleur, tout le camp » demeure immobile, etc. » *Flech.* Ce lieu commun se nomme *Conglobata* chez les Latins.

Les *Antécédens* et les *Conséquens* sont les choses qui suivent ou qui précedent un fait, et qui aident à le reconnoître. Vous aviez eu des démêlés avec Clodius : vous l'aviez menacé : voilà des antécédens. Il est tué : vous disparoissez : vous vous défiez de ses amis : voilà des conséquens.

Enfin en considérant la *Cause* et les *Effets*, on loue, on blâme une action, on conseille une entreprise, on en détourne. Quoi de plus grand, de plus relevé que l'action des Horaces, si on en regarde le principe ? C'est un entier dévouement au salut de la patrie qui les mene au danger. L'effet qui en résulte n'est pas moins beau : c'est la gloire et la conservation de la patrie.

Tous ces aspects sont censés intérieurs : parce qu'ils tiennent au sujet même, ou comme causes, ou comme parties, ou

comme rapports, ou comme circonstances. Ils sont tirés tous de la nature même, ou, comme on dit, des entrailles de la cause, *ex visceribus rei*. On les appelle par cette raison; Lieux *intérieurs*, pour les distinguer des Lieux *extérieurs* qui sont au nombre de six : la Loi, les Titres, la Renommée, le Serment, la Question, les Témoins : tous moyens placés hors de la cause; et sans lesquels, en les prenant tous séparément, une cause peut subsister.

Le Serment, les Aveux tirés par les tourmens, les Témoins, sont des moyens sans réplique; ou s'il y en a, elles sont presque les mêmes dans tous les cas. Le serment est traité de parjure, l'aveu tiré par la question, est celui de la douleur, plutôt que de la conscience; les témoins ont été subornés, corrompus, etc.

Quant à la Loi et aux Titres, c'est une discussion qui regarde la Jurisprudence plutôt que l'Eloquence.

La Renommée est, selon les intérêts différens, le cri de la vérité ou du mensonge; c'est un vain bruit, ou un oracle de Dieu même. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matiere, dont on trouve les plus grands détails dans tous les livres de Rhétorique. Nous aver-

tirons seulement les jeunes Orateurs, de ne point trop mépriser ces secours, que l'art présente au génie. Souvent c'est un fil qui guide assez surement l'esprit dans le labyrinthe. Pourquoi, quand on a un sujet à traiter, ne se demanderoit-on pas à soi-même : Quelle est l'entreprise que je me propose ? C'est de louer un homme extraordinaire ? Qu'est-ce qui fait un homme extraordinaire : C'est d'avoir des vices ou des vertus au-dessus de ce qu'on voit communément parmi les hommes : Celui dont je parlerai les a-t-il eues ? Parcourons les détails de sa vie. Ici il a montré une modération héroïque : une ame commune auroit fait le contraire ; là, une prudence, et une capacité admirable : tel moyen qu'il a choisi a produit un effet qu'on n'eût osé espérer. Ainsi du reste. Ceux mêmes qui affectent de mépriser les lieux communs sont obligés d'y aller puiser, et quelquefois, sans le savoir, ils leur doivent tout ce qu'ils ont de plus beau.

Les preuves sont des moyens de rigueur pour arriver à la conviction ; c'est un assaut ; on entre par la breche. Mais par les mœurs l'Orateur s'insinue peu-à-peu, il dispose les esprits, et les soumet avec leur propre consentement.

CHAPITRE IV.

Des Mœurs comme moyens de persuader.

LES Mœurs se prennent en un sens différent dans la Poésie et dans l'Eloquence.

Dans la Poésie, il ne s'agit point du poëte, mais de ses acteurs. On ne demande point ordinairement qu'elles soient vertueuses, il suffit qu'elles soient vraies, c'est-à-dire, ressemblantes au héros qu'on veut peindre, ou plutôt à l'idée qu'on en a communément.

Dans l'Eloquence, lorsqu'on parle de mœurs, il s'agit de la vertu, et de la vertu de l'Orateur. On veut qu'il soit homme de bien, et que tout son discours porte le caractere de la probité : Les Païens ont défini l'Orateur, *vir bonus dicendi peritus.*

Il sera modeste. Rien n'offense l'auditeur plus que l'orgueil de l'homme qui parle devant lui. Alors il prend fiérement la qualité de juge et de censeur impitoyable. Il ne consent à rien de ce qui peut être contesté. Lors même qu'il se trouve sans réplique, il résiste encore, il n'est ni persuadé, ni convaincu. Ce n'est point ici le lieu de faire l'éloge de

la modestie ; mais on peut dire en général, qu'elle est le caractere du vrai savoir, aussi-bien que du vrai mérite.

A la probité et à la modestie l'Orateur doit joindre la bienveillance, ou plutôt le zele pour le bien de ceux qui l'écoutent. Tous les hommes sont portés à croire les discours de leurs amis. Que l'Orateur paroisse avoir à cœur nos intérêts, et chercher de bonne foi les moyens de nous être utile ; il n'est pas possible alors que nous ne soyons de son avis. Il nous prend par l'endroit foible, par l'amour que nous avons pour nous-mêmes.

Une quatrieme qualité, c'est la prudence, laquelle suppose nécessairement les lumieres. Que nous serviroit d'être conduit par un homme de bien, par un ami véritable, si lui-même il ignoroit la route ?

L'Orateur doit donc établir son autorité sur ces quatre vertus, et les montrer dans tout son discours. Quand il a la République dans le cœur, et qu'il possede bien sa matiere, dès l'abord on sent le poids de son autorité. Son seul extérieur inspire la confiance. Qu'un Prédicateur rempli de la grandeur de son ministere, pénétré de zele pour le salut des ames, nourri de la lecture et de la

méditation des Livres saints, exercé dans la pratique solide des vertus chrétiennes, paroisse dans la chaire de Jesus-Christ; toutes ses paroles, ses pensées, ses expressions, porteront le caractere de sa mission et de ses mœurs. On l'écoutera avec attention, avec plaisir, avec fruit. Il est si doux de s'en rapporter à un homme de bien qui a des lumieres! On le suit sans inquiétude, et sans avoir la peine de démêler la vraie route: *Autoritati credere magnum compendium, nullus labor.* St. Aug.

CHAPITRE V.

Des Passions Oratoires.

C'EST en vain que quelques Métaphysiciens trop austeres se sont élevés contre l'usage des passions dans l'Eloquence. C'est, disoit Aristote, vouloir courber la regle même, et troubler la raison pour l'amener à la vérité. Mais il faut prendre les hommes comme ils sont. Que la Philosophie les amene au point d'aimer la vérité pour elle-même, et sans nul intérêt; quand elle y aura réussi, l'Eloquence n'aura plus recours aux Passions. En attendant, elle fera bien de suivre toujours le même plan, et d'armer

en faveur de la vertu tout ce qu'il y a de principes dans l'homme qui peuvent aider à la maintenir et à la venger. Les Passions sont un instrument dangereux, quand il n'est point manié par la raison; mais il est plus efficace que la raison même, quand il l'accompagne et qu'il la sert. C'est par les Passions que l'Eloquence triomphe, qu'elle regne sur les cœurs. Quiconque sait les exciter à propos, maîtrise à son gré les esprits. Il les fait passer de la tristesse à la joie, de la pitié à la colere. Aussi véhément que l'orage, aussi pénétrant que la foudre, aussi rapide que les torrens, il emporte, il renverse tout par les flots de sa vive éloquence. C'est ainsi qu'en ont parlé les maîtres. Et c'est par-là que Démosthene a régné dans l'Aréopage, Cicéron dans les Rostres, et Bourdaloue dans nos Temples.

Que dans tous vos discours la passion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une aimable terreur
Ou n'excite en notre ame une pitié charmante,
En vain vous étalez une scene éclatante!
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir;
Et qui des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué s'endort ou vous critique.

Le secret est d'abord de plaire et de toucher;
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher. *Boil.*

Pour faire bien comprendre ce qu'on entend ici par le mot de Passions, il faut reprendre la chose de plus haut, et entrer dans quelque détail des facultés et des opérations de notre ame.

Quoique notre ame soit une et indivisible; cependant on peut y distinguer d'abord comme deux parties. On dit, *je conçois* ce que vous me dites; mais je ne *veux* point le faire. Cette maniere de parler signifie que notre ame conçoit, et qu'elle veut: et que concevoir n'est pas la même chose que vouloir. La faculté qui conçoit se nomme *Entendement*; celle qui veut se nomme *Volonté*. Un homme a beaucoup d'entendement, ou, ce qui est le même, d'intelligence, quant il conçoit bien, vîte, et aisément ce qu'on lui propose. La fonction de l'entendement est donc de voir, de connoître, de comprendre.

Celle de la volonté est d'aimer, de haïr, d'approuver ou de désaprouver.

Par l'intime liaison qu'il y a entre la volonté et l'entendement, tout ce qui paroît aux yeux de l'un fait impression sur l'autre. Si l'impression est agréable, la volonté approuve l'objet qui en est

l'occasion ; elle le désapprouve, si l'impression en est désagréable.

Qund ces impressions sont légeres, elles produisent ce qu'on appelle *sentimens*, *mouvemens*, *passions douces*, comme l'amitié, la gaieté, le goût. L'ame alors n'est point troublée par ces secousses violentes, qui la déplacent et lui font perdre son état. Elle n'est remuée qu'autant qu'il le faut pour s'exercer elle-même, et se donner le plaisir de l'action. Lorsqu'elles ne sont qu'à ce degré dans un discours ; on leur donne quelquefois le nom de *Mœurs* : parce que le mouvement qu'elles donnent au discours, ressemble à celui d'un homme paisible, qui agit pour quelque vue, quelque intérêt ; mais sans être emporté par aucun sentiment trop vif.

Quand les impressions sont vives, violentes ; c'est alors qu'on les nomme proprement *Passions*. Ce sont des mouvemens impétueux qui nous emportent vers un objet, ou qui nous en détournent.

De même qu'en considérant la maniere dont l'Esprit travaille sur les objets, il prend les noms de génie, de jugement, d'imagination, de mémoire ; de même la maniere dont la Volonté se porte vers quelque chose lui fait donner aussi différentes dénominations. Si elle veut s'unir

à l'objet qui lui est présenté, c'est l'Amour.

Pour exciter cette passion, il faut peindre l'objet avec des qualités agréables et utiles à ceux à qui on parle :

Tel fut cet Empereur sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée,
Qui rendit de son joug l'univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
Qui soupiroit le soir si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée....
Mais où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?
Grand Roi, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Belgiques
Quand l'ennemi vaincu désertant ses remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner, au fort de la victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire. *Boil.*

C'étoit ainsi que Despréaux inspiroit l'amour de Louis XIV. On inspire l'amour de la campagne, de la liberté, du repos, du travail, de la vertu, en peignant fortement leurs avantages.

Si la Volonté tend à s'éloigner de l'objet ; c'est la Haine ; on l'excite par les moyens opposés à ceux qui produisent l'amour ; les Verrines, les Philippiques, les Catilinaires de Cicéron, en fournissent des exemples brillans.

Ces deux passions, l'amour et la haine, sont la base de toutes les autres ; parce qu'elles comprennent les deux rapports

de notre ame avec le bien et le mal. Si le mal est présent ; c'est Tristesse, Douleur ; s'il est absent, avec quelqu'apparence qu'on pourra l'éviter, c'est Crainte ; si on ne peut l'éviter, c'est Désespoir ; s'il est dans d'autres, mais de maniere à pouvoir tomber aussi sur nous, c'est Compassion.

Il en est de même du bien. S'il est présent, il cause la joie. S'il est absent, et qu'il y ait quelque moyen de l'obtenir, c'est l'Espérance. S'il est dans d'autres à notre préjudice, c'est l'Envie. Si on veut nous l'arracher quand nous le possédons, il produit la Colere. Il seroit aisé de pousser loin ces détails et de multiplier les exemples : tous les tragiques en sont pleins d'un bout à l'autre. D'ailleurs on les sent assez, quand on les trouve dans les Auteurs. S'il s'agit de les exprimer, il faut les éprouver en soi-même ; et on n'arrive point à les sentir, ni par systême, ni par regles. Nous traiterons ci-après de la maniere de les exprimer.

SÉCTION SECONDE.

De la Disposition Oratoire.

LA disposition dans l'Art Oratoire consiste à arranger toutes les parties fournies par l'Invention, selon la nature et l'intérêt du sujet qu'on traite. La fécondité de l'esprit brille dans l'Invention : la prudence et le jugement dans la Disposition.

Tout ouvrage doit avoir, s'il est entier, un commencement, un milieu, une fin. Il y aura donc dans le discours oratoire, un exorde, ensuite viendront les récits, ou les preuves, et enfin une conclusion, quelle qu'elle soit, qui avertisse au moins que tout est dit.

L'Exorde est la partie du discours qui prépare l'auditeur à entendre le reste. Le Récit est l'exposé clair et court d'un fait. Une Preuve est un raisonnement qui établit la vérité d'une proposition. On entend assez ce que c'est que Conclusion : les choses claires s'obscurcissent quand on veut les expliquer. Reprenons toutes ces parties, et voyons ce que l'Art prescrit à l'Orateur par rapport à chacune d'elles.

CHAPITRE I.

De l'Exorde.

L'EXORDE est une partie très-importante dans le discours. Il s'agit de disposer les esprits à recevoir favorablement ce qu'on va leur adresser. Pour cela, les maîtres de l'Art veulent que l'Exorde soit ingénieux, modeste, court, et tiré du fond même du sujet.

Les Orateurs, tant Grecs que Romains, en avoient ordinairement des provisions de toute espece, tirés de la personne même qui parle, ou de celle des auditeurs, ou de celle de l'accusé, de l'accusateur, des juges, ou des circonstances des lieux, des tems, etc. Ils les accommodoient au sujet le mieux qu'il étoit possible, sauf à les retravailler ou à en substituer d'autres, quand le discours se donnoit au public. Aujourd'hui on ne veut point tant d'art. S'il faut parler sur le champ, on saisit l'exorde qui se présente; ou s'il ne s'en présente point, on entre en matiere sans autre apprêt.

On veut que l'Exorde soit ingénieux. Ce qui ne signifie pas qu'il sera pétillant, étincelant de pointes et d'antitheses,

mais raisonnable, et assaisonné dans un degré qui donne bonne opinion du talent, du génie, du bon sens de l'Orateur ; qui annonce bien ce qui doit suivre, et qui détermine l'auditeur à écouter avec attention.

Il sera modeste. Qualité qui rehausse toujours le prix du talent et de la vertu, et que l'Orateur ne doit jamais montrer plus qu'à l'entrée de son discours. L'amour-propre de l'auditeur est si délicat, si aisé à blesser, le personnage de quiconque s'éleve pour faire la leçon aux autres, est si voisin de l'orgueil, qu'il faut beaucoup d'art pour faire les premiers pas sans déplaire. A la bonne heure que ceux qui ont mission, se présentent avec confiance, comme ambassadeurs de la vérité, *pro Christo legatione fungimur*. Mais on sait distinguer la confiance du ministere de la confiance du ministre. L'une redouble les forces de l'éloquence, l'autre les détruit.

Il sera court, c'est-à-dire, proportionné à l'étendue du discours. On ne mettra point la tête d'un pygmée sur les épaules d'un géant, ni celle d'un géant sur le cou d'un pygmée. S'il falloit que la proportion ne s'y trouvât pas, il seroit mieux qu'il fût trop court que trop long. Rien ne déplaît tant à l'auditeur que

la perspective d'une longue discussion.

On distingue deux sortes d'Exordes ; l'un qui se fait par la voie de l'Insinuation, quand il s'agit de disposer peu-à-peu les esprits à prendre la route qu'on veut qu'ils suivent, ou de les ramener doucement de leurs préventions. Tous les plaidoyers, tous les sermons, tous les discours qu'on adresse à des auditeurs de sang froid, doivent commencer de cette sorte. Un Orateur qui, en pareil cas, éclateroit dès le premier mot, ressembleroit, dit Cicéron, à un homme ivre au milieu d'une assemblée à jeun, *ebrius inter sobrios*. Mais quand une vive douleur, une grande joie, une indignation violente se trouve dans le cœur de ceux qui écoutent, on ne risque rien d'éclater en commençant : « Jusqu'à » quand abuserez-vous de notre pa- » tience, Catilina ; jusqu'à quand serons- » nous le jouet de votre fureur ? Quand » finira cette audace effrénée ? etc. » C'est ainsi que Cicéron commence ses Catilinaires. Le Sénat étoit assemblé. L'Orateur alloit lui adresser la parole. Catilina entre. Les sénateurs sont effrayés ; Cicéron consul ne l'est pas moins qu'eux ; mais l'indignation prend le dessus des autres sentimens. Il part comme la foudre, et se précipite sur l'ennemi.

On appelle cette espece d'Exorde, en terme d'art, exorde *ex abrupto*.

A la fin de l'Exorde, se trouve naturellement la Proposition, où l'Exposé de la fin qu'on se propose. Elle doit être claire, précise, en peu de mots. Il est inutile d'en détailler les raisons : on les sent.

La Division, lorsqu'elle a lieu, suit de près la proposition. Quoique les Rhéteurs séveres blâment les antitheses que les Orateurs ingénieux font briller dans les divisions ; je crois que si elles étoient ménagées avec une certaine discrétion, elles aideroient l'auditeur à mieux saisir les branches du sujet. Cependant quand ces branches sont présentées avec la clarté convenable, elles n'ont pas besoin d'être figurées, pour s'imprimer dans l'esprit. Voici la proposition et la division de Cicéron pour le poëte Archias : On a tort de contester à Archias le droit de citoyen Romain : 1.° parce qu'il est réellement citoyen : 2.° parce que s'il ne l'étoit pas, il mériteroit de l'être.

CHAPITRE II.

Du Récit et des Preuves Oratoires.

DANS le genre judiciaire le Récit vient ordinairement après la division ; parce qu'en ce cas la preuve doit naître des faits. Ainsi l'art de cette partie consiste à présenter dans cette premiere exposition le germe à demi éclos des preuves qu'on a dessein d'employer ; afin qu'elles paroissent plus vraies et plus naturelles, quand on les en tirera tout-à-fait par l'argumentation.

L'ordre et le détail du Récit doivent être relatifs à la même fin. On a soin de mettre dans les lieux les plus apparens les circonstances favorables, de n'en laisser perdre aucune partie, de les mettre toutes dans le plus beau jour. On laisse au contraire dans l'obscurité celles qui sont défavorables, ou on ne les présente qu'en passant, foiblement, et par le côté le moins désavantageux. Car il y auroit souvent plus de danger pour la cause de les omettre entiérement, que d'en faire quelque mention, parce que l'adversaire revenant sur vous, ne manqueroit pas de tirer avantage de votre silence, de le prendre pour un aveu tacite ; et il renverseroit

renverseroit alors sans peine tout l'effet de vos preuves. On trouve tout l'art de cette sorte de récit, dans celui que fait Cicéron du meurtre de Clodius par Milon (*a*).

L'Orateur dans sa preuve a deux choses à faire, l'une d'établir sa proposition par tous les moyens que sa cause lui fournit; l'autre de réfuter les moyens de son adversaire; car il faut savoir bâtir et ruiner.

Quelquefois on commence par la réfutation, quand on s'apperçoit que l'adversaire a fait une forte impression, et que les preuves seroient mal reçues, si la prévention n'étoit dissipée.

Un Orateur habile connoît ses juges, et de quelle maniere il faut les prendre. Souvent les meilleures raisons ne sont pas celles qui ont le plus d'effet. Tout dépend de la forme du vase, c'est-à-dire, de la situation de l'ame où elles tombent. Une démonstration passe pour vaine subtilité, et une subtilité pour démonstration géométrique, selon la différence des esprits, des goûts, des âges, des intérêts.

Quant à l'arrangement des preuves, les Rhéteurs proposent pour modele,

(*a*) Voyez ce qui a été dit dans le Traité de l'Apologue, T. 2, et ce qui sera dit ci-après, II. Part.

celui d'une armée. Qu'on mette au premier rang, ce qu'il y a de plus vigoureux et de plus brave : car souvent du premier choc dépend tout le succès. On réservera pour porter un dernier coup, et assurer la victoire, d'autres troupes d'élite. Et dans le milieu on placera les soldats d'une bravoure équivoque, de maniere que par leur position, s'ils ne vont pas au combat, ils y seront portés par ceux qui les suivent. Cela paroît assez juste dans la spéculation ; mais sur le terrain, les choses demandent souvent d'autres arrangemens. Chaque sujet a ses regles propres. C'est à la prudence et au bon sens de l'Orateur, à les trouver et à les suivre. Tout se reduit à recommander la netteté et la précision. Une preuve trop étalée devient flasque. Si elle est trop serrée, elle n'a pas de masse, de portée. Les mots inutiles la surchargent, l'extrême brieveté l'obscurcit, et affoiblit son coup.

Je comparerois volontiers les Orateurs dans leur preuve, à l'athlete qui court dans la carriere. Vous le voyez incliné vers le but où il tend, emporté par son propre poids, qui est de concert avec la tension de ses muscles, et le mouvement de ses pieds : tout contribue en lui à augmenter sa propre vitesse. Bourda-

lo[illegible] Bossuet, Démosthene, Cicéron, sont des modeles parfaits dans cette partie comme dans les autres. On se jette avec eux dans la même carriere, on court comme eux. Nos pensées sont emportées par la rapidité des leurs; et quoique nous perdions de vue leurs preuves et leurs raisonnemens, nous jugeons de leur solidité par la conviction qui nous en reste.

La réfutation demande beaucoup d'art, parce qu'il est plus difficile de guérir une blessure que de la faire. Quelquefois le mépris suffit pour réfuter un adversaire. Ce fut ainsi que Scipion confondit le Tribun du peuple qui l'accusoit d'avoir mal administré les deniers publics : « Je me rappelle, M., que ce » fut en pareil jour que celui-ci, que je » vainquis Annibal : allons-en rendre » graces aux Dieux, et laissons ici ce » *maraut*, *nebulonem*. A. Gell. »

Quelquefois on rétorque l'argument sur son adversaire. Protagore, philosophe, sophiste, rhéteur, étoit convenu avec Euathlus son disciple, d'une somme qui lui seroit payée par celui-ci, lorsqu'il auroit gagné une cause. Le temps paroissant long au maître, il fit un procès à son disciple; et voici son argument : Ou vous perdrez votre cause, ou vous

la gagnerez. Si vous la perdez, il faudra payer, par la sentence des Juges. Si vous la gagnez, il faudra payer en vertu de notre convention. Le disciple répondit : Ou je perdrai ma cause, ou je la gagnerai ; si je la perds, je ne vous dois rien en vertu de notre convention : si je la gagne, je ne vous dois rien en vertu de la sentence des Juges.

Quand l'objection est susceptible d'une réfutation en regle, on la fait par des argumens contraires, tirés ou des circonstances, ou de la nature de la chose, ou des autres lieux communs.

Quand elle est trop forte, on feint de n'y pas faire attention, ou on promet d'y répondre, et on passe légérement à un autre objet : on paie de plaisanteries, de bons mots. Un Orateur Athénien entreprenant de réfuter Démosthene qui avoit mis tout en émotion et en feu, commença en disant : Qu'il n'étoit pas surprenant que Démosthene et lui ne fussent pas du même avis, parce que Démosthene étoit un buveur d'eau, et que lui ne buvoit que du vin. Cette mauvaise plaisanterie éteignit le feu qu'avoit allumé le prince des orateurs.

Enfin quand on ne peut détourner le coup, on avoue le crime, et on a recours aux larmes et aux prieres pour écarter l'orage.

La peroraison est la conclusion du discours. Elle comprend ordinairement une récapitulation de tout ce qui a été dit de plus frappant, soit pour convaincre, soit pour toucher. Après quoi on fait reparoître la proposition, comme résultant de toutes les raisons qui ont été employées.

SECTION TROISIEME.

DE L'ELOCUTION ORATOIRE.

NOUS avons passé assez rapidement sur l'Invention et la Disposition pour deux raisons : la premiere est, qu'après tout ce que nous avons dit dans les volumes précédens sur les fonctions du Génie et du Goût, et sur l'application de leurs regles, il n'est pas fort difficile de se faire une idée de ce qu'il doit en résulter par rapport à l'Eloquence. La seconde, qui nous est fournie par Cicéron même, c'est qu'il suffit de donner des notions de ce qui les concerne, de montrer les sources, et d'avertir l'Orateur que tout ce qu'il doit dire doit lui être inspiré par sa cause, et ordonné selon son intérêt. Le bon sens naturel le conduit dans sa route, et lui fournit les moyens d'arriver : *Hæc propria magis prudentiæ quàm eloquentiæ.*

Il n'en est pas de même de l'Elocution. Les personnes qui ont le plus de sens et de goût, ont besoin d'être averties d'une infinité de petits détails qui échappent aux yeux ordinaires, et dont résulte cependant tout l'effet de l'Eloquence, ainsi nommée, non à cause de l'Invention ou de la Disposition, qui en font néanmoins les parties solides, mais à cause de l'Elocution, qui semble seule faire plus que tout le reste sur l'esprit de ceux qui écoutent.

CHAPITRE I.

Ce que c'est qu'Elocution.

LA pensée et le sentiment peuvent s'exprimer de trois manieres : par le ton de voix, comme quand on gémit ; par le geste, comme quand on fait signe à quelqu'un de s'avancer, de s'éloigner ; par la parole, quand on prononce des mots. Les deux premieres expressions appartiennent à la Prononciation. La derniere est ce qu'on nomme Elocution.

L'Elocution en général est donc l'expression de la pensée par la parole.

Comme l'expression et la pensée ont le même objet et les mêmes regles, nous allons les faire marcher à côté l'une de

l'autre, pour se servir mutuellement d'appui et de preuves. On nous permettra quelques détails.

La pensée en général est la représentation de quelque chose dans l'esprit : comme quand je me représente en moi-même *le soleil*.

L'expression en général est la représentation de la pensée : je pense au soleil, et je dis *le soleil* : voilà ma pensée exprimée.

Nous avons dit, il y a un moment, qu'il y avoit trois sortes de pensées, l'idée, le jugement et le raisonnement : et que l'expression de ces trois sortes de pensées étoit le terme, la proposition, l'argument (*a*).

Quand une idée est seule, et separée de toute autre idée, on l'appelle simple, *un arbre*, *une fleur*.

Lorsqu'elle renferme plusieurs autres idées, on l'appelle complexe : *Un arbre orné de fleurs, chargé de fruits ; une maison grande et richement meublée.*

Le jugement, ou la proposition, contient trois parties : l'une à laquelle on en joint une autre, *le soleil ;* l'autre qui est jointe, *rond :* la troisieme qui fait la liaison des deux, *est : Le soleil est rond.*

(*a*) Voyez ci-dessus, page 21.

La premiere de ces parties s'appelle *sujet*, la seconde *attribut*, la troisieme *liaison*.

La proposition est quelquefois renfermée dans un seul mot : *Aimez*, c'est-à-dire, *vous soyez aimant*. Quelquefois elle a deux mots, *je lis*, c'est-à-dire, *je suis lisant*. Souvent elle a trois mots, *je suis aimé*. Toutes ces especes de propositions sont simples, parce qu'elles n'ont qu'un sujet et qu'un attribut. Celles qui en ont plusieurs sont composées, et on les nomme complexes.

Dans la proposition complexe on distingue la proposition principale, et les propositions incidentes. Celles-ci sont attachées au sujet, ou à l'attribut. *La crainte de ceux qui parlent en public est raisonnable.* La crainte est *raisonnable*, c'est la proposition principale ; *de ceux qui sont parlans en public*, c'est la proposition incidente ; puisqu'elle s'appuie, qu'elle tombe sur le sujet de la proposition principale. Si on vouloit en ajouter une aussi à l'attribut, on pourroit dire : *La crainte de ceux qui parlent en public est l'effet d'une raison qui est éclairée.* C'est de ces sortes de propositions que tous les livres sont remplis.

Nous avons donné ci-dessus quelques détails sur les raisonnemens, nous

prions le lecteur d'y avoir recours (a).

Voilà donc dans l'Elocution trois sortes de pensées, l'idée, le jugement et le raisonnement : et trois sortes d'expressions, le terme, la proposition, l'argument. Voyons quelles en doivent être les qualités.

CHAPITRE II.

Qualités des pensées et des expressions. Qualités Logiques.

LES pensées et les expressions ont deux sortes de qualités, les unes qu'on peut appeler logiques, parce que c'est la raison et le bon sens qui les exigent; les autres sont des qualités de goût, parce que c'est le goût qui en décide. Celles-là sont la substance du discours, celles-ci en sont l'assaisonnement.

La premiere qualité essentielle de la pensée c'est qu'elle soit claire ; car une pensée qui n'est pas claire n'est pas proprement une pensée. La clarté consiste dans la représentation nette et distincte de l'objet qu'on se représente. On le voit sans nuage, sans obscurité : c'est ce qui rend la pensée *nette*. On le voit séparé

(a) Page 22.

de tous les autres objets qui l'environnent : c'est ce qui la rend *distincte*.

L'expression est claire quand elle représente la pensée sans équivoque, et sans embarras, par le mot et par le tour unique. La plupart des hommes savent très-médiocrement la langue qu'ils parlent. Ils savent moins encore se rendre à eux-mêmes un compte exact de leurs pensées, les démêler les unes des autres, les considérer en elles-mêmes, telles qu'elles sont. De là vient qu'ils emploient souvent les mots sans avoir les idées claires qui y répondent, ou que s'ils ont les idées claires, ils n'emploient pas les vrais mots. On ne sait qu'à-peu-près ce que l'on dit, on dispute sans s'entendre, une seule définition termineroit la querelle.

La premiere chose qu'on doit faire, quand il s'agit de rendre une pensée, est donc de la bien reconnoître, de la bien démêler d'avec tout ce qui n'est point elle, d'en saisir les contours et les parties : l'expression alors se présentera comme d'elle-même :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Les mots pour l'exprimer arrivent aisément.

La seconde qualité essentielle de la pensée, c'est quelle soit vraie, c'est-à-dire, qu'elle représente la chose telle

qu'elle est. Je me représente le soleil comme un corps rond et lumineux, qui paroît traverser le ciel, ma pensée est vraie. Si je me le représente comme un corps carré, obscur, immobile aux yeux, ma pensée est fausse.

L'expression est vraie, quand elle représente aux autres la pensée que nous avons, et telle que nous l'avons. Elle est fausse, quand elle ne la représente point, ou qu'elle la représente autrement que nous ne l'avons.

A cette premiere qualité tient la justesse. Une pensée parfaitement vraie est juste. Cependant l'usage met quelque différence entre la vérité et la justesse de la pensée : la vérité signifie plus précisément la conformité de la pensée avec l'objet : la justesse marque plus expressément l'étendue.

La pensée est donc vraie, quand elle représente l'objet : et elle est juste, quand elle n'a ni plus ni moins d'étendue que lui. De même l'expression sera vraie, quand elle représentera la pensée : elle sera juste, quand elle n'aura ni plus ni moins d'étendue qu'elle. Si elle en a plus, elle paroît lâche : si elle en a moins, la pensée est à l'étroit et comme étranglée.

A ces deux qualités on peut en ajouter une troisieme qui est la briéveté :

qualité qui convient à l'expression encore plus qu'à la pensée. L'esprit veut connoître : rien n'est plus impatient que lui, quand il attend : et plus les moyens qu'on lui donne pour arriver sont aisés et courts, plus il est satisfait. S'il sent que par indigence, ou par foiblesse, on lui donne des circonlocutions pour un terme propre qui existe ; des tours recherchés, des circuits pour des traits naturels ; il souffre plus ou moins, à proportion du tort qu'il croit qu'on lui fait. Il n'est jamais plus content que quand la pensée s'élance toute habillée, toute armée, comme Minerve sortit du cerveau de Jupiter. Quand Monsieur de la Rochefoucaud dit : *L'esprit est souvent la dupe du cœur ;* il y a dans son expression la briéveté des signes, parce qu'il ne pouvoit le dire en moins de mots, ni plus clairement. S'il eût dit : *L'amour, le goût que nous avons pour une chose, nous la fait souvent trouver différente de ce qu'elle est réellement :* c'est la même pensée, mais elle se traîne ; au lieu que dans l'autre façon elle a des ailes.

Toutes nos idées sont complexes : elles peuvent, par conséquent, être toutes rendues avec plusieurs mots. Mais quand on nous épargne la peine et le temps de les entendre, et que cependant on ne

nous en dit pas moins ; nous avons le plaisir de connoître, de connoître vîte, et de connoître mieux ; parce que la multiplicité des signes partage l'attention et embarrasse les idées.

Quand on parle contre la multiplicité des signes, ce n'est pas que l'on veuille réduire le langage précis, à des monosyllabes, à des phrases tronquées ; ou à des demi-mots énigmatiques, dans le goût de quelques endroits de Perse, ou de Tacite, où la pensée semble être à la gêne sous les mots. Je dis seulement que l'habit doit être juste pour la pensée, en la laissant pourtant dans une situation libre et naturelle.

Ce n'est pas non plus qu'on veuille blâmer les Orateurs qui déploient leurs idées dans des phrases périodiques, qui les répètent en partie dans l'amplification. Le petit nombre des signes s'accorde très-bien avec l'abondance de l'Oraison, parce que cette abondance ne doit être que dans les idées ou dans leurs degrés. Cicéron est abondant par-tout ; cependant il n'y a rien de trop chez lui. Son expression ne distrait jamais l'esprit par son propre éclat, ni ne le surcharge inutilement par des sons d'appareil qui n'apportent rien. Il a donc la briéveté Oratoire.

Voilà, ce semble, à quoi on peut réduire les qualités logiques, sans lesquelles rien ne peut être beau dans les ouvrages de littérature. Mais pour plaire ce n'est point assez d'être sans défaut ; il faut avoir des graces, et c'est le goût qui les donne.

CHAPITRE III.

Qualités de goût.

TOUT ce que les pensées et les expressions peuvent avoir d'agrément dans un discours vient du choix qu'on sait faire parmi celles qui se présentent, et de l'arrangement qu'on sait leur donner. Toutes les regles de l'Elocution se réduisent donc à ces deux points : choisir et arranger. Commençons par le choix.

Dès qu'un sujet quelconque est proposé à l'esprit, la face sous laquelle il s'annonce produit sur le champ quelques idées. Si on en considere une autre face, ce sont encore d'autres idées. On pénetre dans l'intérieur ; ce sont toujours de nouveaux biens. Chaque mouvement de l'esprit fait éclore de nouveaux germes : voilà la terre couverte d'une riche moisson. Mais dans cette foule de pro-

ductions tout n'est pas le bon grain.

Il y a de ces pensées qui ne sont que des lueurs fausses, qui n'ont rien de réel sur quoi elles s'appuient. Il y en a d'inutiles, qui n'ont nul trait à l'objet qu'on se propose de rendre. Il y en a de triviales aussi claires que l'eau, et aussi insipides. Il y en a de basses, qui sont au-dessous de la dignité du sujet. Il y en a de gigantesques, qui sont au-dessus : toutes productions qui doivent être mises au rebut.

Parmi celles qui doivent être employées, s'offrent d'abord les pensées communes, qui se présentent à tout homme de sens droit, et qui paroissent naître du sujet sans nul effort. C'est la couleur fonciere, le tissu de l'étoffe. Ensuite viennent celles qui portent en soi quelque agrément, comme la vivacité, la force, la richesse, la hardiesse, le gracieux, la finesse, la noblesse, etc. car nous ne prétendons pas faire ici l'énumération complette de toutes les especes de pensées, qui ont de l'agrément.

La pensée vive est celle qui représente son objet clairement, et en peu de traits. Elle frappe l'esprit par sa clarté, et le frappe vîte par sa briéveté. C'est un trait de lumiere. Si les idées arrivent lentement, et par une longue suite de

signes, la secousse momentané ne peut avoir lieu. Ainsi quand on dit à Médée : que vous reste-t-il contre tant d'ennemis? Elle répond, *Moi :* voilà l'éclair. Il en est de même du mot d'Horace : *Qu'il mourût.*

La pensée forte n'a pas le même éclat que la pensée vive, mais elle s'imprime plus profondément dans l'esprit ; elle y trace l'objet avec des couleurs foncées : elle l'y grave en caracteres ineffaçables. M. Bossuet admire les pyramides des rois d'Egypte, ces édifices faits pour braver la mort et le temps ; et par un retour de sentiment, il observe que ce sont des tombeaux : cette pensée est forte. *La beauté s'envole avec la jeunesse :* l'idée du vol peint fortement la rapidité de la fuite.

La pensée hardie a des traits et des couleurs extraordinaires, qui paroissent sortir de la regle. Quand Despréaux osa écrire : *Le chagrin monte en croupe et galope avec lui*, il eut besoin d'être rassuré par des exemples, et par l'approbation de ses amis. Qu'on se représente le chagrin assis derriere le cavalier, la métaphore est hardie ; mais qu'on soutienne la pensée en faisant galoper ce personnage allégorique, c'étoit s'exposer à la censure.

On sent assez ce que c'est que la pen-

sée brillante. Son éclat vient le plus souvent du choc des idées :

Qu'à son gré désormais la fortune me joue,
On me verra dormir au branle de sa roue. *Boileau.*

Les secousses de la fortune renversent les empires les plus affermis, et elles ne font que bercer le philosophe.

L'idée riche est celle qui présente à la fois non-seulement l'objet, mais la maniere d'être de l'objet, mais d'autres objets voisins, pour faire par la réunion des idées une plus grande impression : *Prends ta foudre, Louis.* Le seul mot de *foudre* nous peint un dieu irrité, qui va attaquer son ennemi, et le réduire en poussiere.

Et la scene Françoise est *en proie* à Pradon.

Quel homme que ce Pradon, ou plutôt quel annimal féroce ! qui déchire impitoyablement la scene françoise.

L'idée fine ne représente l'objet qu'en partie, pour laisser le reste à deviner. On en voit l'exemple dans cette épigramme de M. Maucroix :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose ;
Mais toutefois ne pressons rien.
Prendre femme est étrange chose,
On doit y penser mûrement.
Gens sages en qui je me fie,

M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

Quelquefois elle représente un objet par un autre objet. Celui qu'on veut présenter se cache derriere l'autre : comme quand on offre l'idée d'un livre chez l'épicier.

L'idée poétique est celle qui n'est d'usage que dans la poésie, parce qu'en prose elle auroit trop d'éclat et trop d'appareil.

L'idée naïve sort d'elle-même du sujet et vient se présenter à l'esprit sans être demandée :

Un Boucher moribond voyant sa femme en pleurs,
Lui dit: Ma femme, si je meurs,
Comme en notre métier un homme est nécessaire,
Jacques, notre garçon, seroit bien ton affaire;
C'est un fort bon enfant, sage, et que tu connois,
Epouse-le, crois-moi, tu ne saurois mieux faire.
Hélas! dit-elle, j'y songeois.

Il y a des pensées qui se caractérisent par la nature même de l'objet. On les appelle pensées nobles, grandes, sublimes, gracieuses, tristes, etc. selon que leur objet est noble, grand, etc.

Il y a encore une autre espece de pensées, qui en porte le nom par excellence, sans être désignée par aucune qualité qui lui soit propre. Ce sont ordinairement des réflexions de l'Auteur

même, enchâssées avec art dans le sujet qu'il traite. Quelquefois c'est une maxime de morale, de politique : *Rien ne touche les peuples comme la bonté* : c'est une image vive : *Trois guerriers* (les Horaces) *portoient en eux tout le courage des Romains.*

A toutes ces especes de pensées répondent autant de sortes d'expressions. De même qu'il y a des pensées communes, et des pensées accompagnées d'agrément, il y a aussi des termes propres et sans agrément marqué, et des termes empruntés, qui ont la plupart un caractere de vivacité, de richesse, etc. pour représenter les pensées qui sont dans le même genre : car l'expression pour être juste, doit être ordinairement dans le même goût que la pensée.

Je dis ordinairement, parce qu'il peut se faire qu'il y ait dans l'expression un caractere qui ne se trouve point dans la pensée. Par exemple, l'expression peut être fine, sans que la pensée le soit. Quand Hippolyte dit, en parlant d'Aricie, *Si je la haïssois, je ne la fuirois pas*, la pensée n'est pas fine ; mais l'expression l'est, parce qu'elle n'exprime la pensée qu'à demi. De même l'expression peut être hardie, sans que la pensée le soit ; et la pensée peut l'être sans

l'expression. Il en est de même de la noblesse, et de presque toutes les autres qualités.

Ce qui produit entr'elles cette différence, est la diversité des regles de la nature, et de celles de l'art en ce point. Il seroit naturel que l'expression eût le même caractere que la pensée ; mais l'art a ses raisons pour en user autrement. Quelquefois par la force de l'expression, on donne du corps à une idée menue et délicate ; quelquefois par la douceur de l'une on tempere la dureté de l'autre : un récit est long, on l'abrege par la richesse des expressions : un objet est vil, on le couvre, on l'habille de maniere à le rendre décent : il en est de même des autres cas.

Les termes propres sont ceux qu'on emploie dans leur signification primitive et naturelle, comme quand j'appelle *plante*, une plante, *lion*, un lion.

Les termes empruntés sont ceux qu'on emploie dans une signification qui leur est étrangere, et qu'on ne prête qu'à cause de quelque ressemblance entre les objets : comme quand j'appelle *jeune plante* une jeune personne, *lion*, un homme courageux.

La vraie division des termes devroit être en termes propres, et en termes

impropres : et parmi ces derniers on distingueroit ceux qui sont employés par ignorance, ou par nécessité, ou pour l'agrément : je m'explique.

Toutes les fois que pour exprimer une idée on n'emploie pas le mot propre, on le fait ou par ignorance, ou par nécessité, ou par goût. Quand on le fait par ignorance, c'est un vice de la personne, laquelle ne sait point la langue. Quand on le fait par nécessité, c'est un vice de la langue, laquelle ne fournit point à l'esprit tout les mots dont il auroit besoin. Quand on le fait par goût, c'est parce qu'on trouve attaché au mot impropre un agrément qui n'est point dans le mot propre.

Le propriété des termes est la principale source de la clarté ; et si la clarté est la premiere beauté du discours, la propriété doit être regardée comme une des qualités les plus précieuse de l'expression. Il faudroit donc à chaque mot important qu'on écrit, s'arrêter pour le peser, et examiner s'il ne signifie ni trop ni trop peu ; s'il sera entendu par lui-même ou par ses voisins ; et se souvenir du sens qu'on lui a donné une fois, afin de l'employer toujours pour la même valeur, au moins en traitant le même sujet.

Les termes empruntés, quand ils sont empruntés par goût et par choix, donnent de l'agrément et de l'éclat au discours : on les nomme *Tropes*.

Ce mot signifie en général changement, retour, transport ; et lorsqu'il s'agit de l'appliquer aux mots, il signifie changement de signification.

CHAPITRE IV.

Des Tropes.

Les principaux Tropes sont la Métaphore, la Métonimie, la Synecdoche, l'Ironie, l'Hyperbole.

Le mot Métaphore signifie qu'un terme est transporté de sa signification propre et ordinaire, à une autre signification qui lui est impropre, de maniere qu'il en résulte quelque agrément : comme quand on dit, *enflammé* de colere, une *moisson* de gloire, les *riantes* prairies, une *verte* vieillesse : tous termes qui renferment une comparaison enveloppée, donnent une idée de plus, et font par-là une beauté.

Si la métaphore s'étend plus loin, et qu'elle comprenne plusieurs mots, elle s'appelle alors *Allégorie*. Cette jeune *plante* ainsi *arrosée* des *eaux* du ciel, ne

fut pas long-temps sans *porter* du *fruit*. Otant la figure : Cette jeune *princesse* ainsi *prévenue* des *graces* du ciel, ne fut pas long-temps *sans pratiquer des actions de vertu.*

Tous les Poëtes, les Orateurs, et même les Historiens, quand ils ont de l'imagination et du feu, sont remplis de métaphores.

Il y a dans ce genre l'excès de hardiesse à éviter d'une part, et de l'autre la bassesse. Dire, en parlant des ruines de quelque bâtiment, c'est le cadavre d'une maison, ce seroit passer les bornes de la liberté ; mais dire en parlant du Déluge, que *Dieu lava bien alors la tête à son image*, ou l'appeler *la lessive du genre humain*, c'est tomber dans la bassesse.

La Métonimie emploie, 1.° l'auteur de la chose pour la chose même, comme quand on dit, *les travaux de Mars* pour les travaux de la guerre : les *Muses* pour les beaux Arts : 2.° La cause pour l'effet ; on dit d'un héros qui combat, *la mort est dans ses mains.* 3.° Elle désigne le vicieux par le nom de vice même : la royauté par celui de couronne, de sceptre. 4.° Elle prend le contenant pour le contenu : *il avale la coupe funeste.*

La Synecdoche prend la partie pour

le tout : comme quand Virgile dit : *Summâ placidum caput extulit undâ* : son front paisible s'éleva sur les eaux. Ce seroit ne pas entendre ce Poëte que de prendre son expression à la lettre ; et d'imaginer la tête d'un nageur qui paroît au-dessus des flots. Cette image seroit pauvre et mesquine en poésie comme en peinture. Virgile a voulu fixer les yeux du lecteur sur le front même du dieu, parce que le front est le siége de la sérénité : *Placidum caput*. De même que Térence avoit dit : *Quot capita tot sententiæ*. Et Horace : *Quis desiderio sit pudor aut modus tam cari capitis ?* 2.° Elle prend le tout pour la partie : *Les peuples qui boivent la Seine*. 3.° La matiere dont la chose est faite pour la chose même : *Armé d'un fer vainqueur. O sang digne d'Horace !*

L'Ironie, ou Contre-vérité, s'emploie, lorsqu'on dit précisément le contraire de ce que l'on pense, pour se divertir aux dépens de celui qu'on trompe :

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire :
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis :
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc, Quinaut est un Virgile,
Pradon comme un soleil, en nos ans a paru.
Pelletier, etc. *Boileau, Sat. 9.*

Comme

Comme tous ces termes dans le sens propre ont un sens raisonnable, quoique faux dans l'intention de celui qui parle, il est nécessaire de donner la clef du sens figuré qu'on leur attache. Cette clef est un mot glissé légérement, *je crois*, *sans doute*, *apparemment*, ou un geste, ou le ton de voix, quand on prononce l'Ironie.

L'hyperbole tient à l'Ironie en ce qu'elle donne à la chose dont on parle, quelques degrés de plus ou de moins qu'elle n'en a dans la réalité. Un coup d'épée par le moyen de cette figure devient une piqûre d'épingle, et une piqûre d'épingle une blessure mortelle.

Il seroit aisé de pousser très-loin ce détail. Tous les Grammairiens et tous les Rhéteurs de l'antiquité ont pris plaisir à s'exercer sur cette matiere. On peut consulter les Tropes de M. du Marsais.

Les expressions, tant propres qu'empruntées, ont entr'elles des différences qui les placent dans des rangs séparés. Quelqu'un a dit que l'homme étoit la mesure de tout : cela n'est nulle part si vrai que dans le langage. De même qu'il y a parmi nous des nobles et des roturiers, dont les uns sont faits pour être montrés, pour attirer les respects et recueillir les hommages de ceux à

qui on les donne en spectacle, tandis que les autres sont employés dans tous les services obscurs, à tout moment, et sans façon; il y a aussi des phrases, des mots, des tours qui sont destinés les uns à paroître dans les genres élevés, dans les panégyriques, les discours d'appareil, la haute poésie : on les appelle termes nobles : et il y en a d'autres qui n'ayant jamais eu d'illustration, sont condamnés, quelqu'énergiques qu'ils soient, à rester dans l'abaissement : on les appelle en termes bas, phrases communes. Entre ces deux degrés est un milieu, qui contient un certain nombre de phrases et de mots qui ont quelque chose des deux extrêmes, sans les réunir; ce sont ceux-là qui font le corps, la base, le fonds de tout discours, dans quelque degré qu'il soit. Qu'on y jette de tems en tems des termes et des phrases nobles, le discours médiocre se trouve ennobli. Qu'au contraire on y laisse échapper des mots bas, des phrases ignobles, la médiocrité même se trouve dégradée. Il ne faut qu'une seule phrase triviale pour déshonorer toute une page : quelquefois il ne faut qu'un mot. Mais les avis et les préceptes en ce genre sont également inutiles pour ceux qui ont l'organe du sentiment, et pour ceux qui ne

l'ont point. Nous ferons seulement ici une observation relative à la maniere dont on s'y prend quelquefois pour former le goût des jeunes éleves de l'Eloquence.

On leur met sous les yeux les morceaux les plus frappans des Auteurs. On fixe leur attention sur les pensées brillantes. On leur fait observer les traits. Cette méthode a des inconvéniens : elle jette l'esprit hors de la route du vrai goût. Tout doit être remarqué dans un bon Auteur, et les endroits qui paroissent les moins remarquables sont quelquefois ceux où les maîtres doivent s'arrêter le plus : c'est souvent ce qui fait le tissu de l'ouvrage, c'est-là que les beautés ont leur source, leur raison, leur naissance : c'est ce qui les prépare, qui les releve. Un esprit nourri d'antitheses et de métaphores, ne peut manquer d'être à sec, quand on lui demandera du bon sens. Cependant c'est par le bon sens que les hommes valent, quand ils valent quelque chose. Que diroit-on d'un homme qui jugeroit d'un édifice seulement par les moulures et les croisées, et qui ne feroit nulle attention à la distribution des pieces, ni à la solidité du tout ?

Il y a dans tous les bons Ecrivains un corps suivi de pensées naturelles, prises dans le sens commun, et tirées des en-

trailles même du sujet ; c'est la base de toute la composition :

Scribendi rectè sapere est principium et fons.

Sur ce fond uniforme ils sement les fleurs de l'Elocution, je veux dire des traits et des expressions qui ont un caractere distingué. Leur génie leur prodigue des pensées revêtues de toutes les sortes d'agrémens. Mais quoiqu'une complaisance secrete les invite à laisser aller ces richesses dans le courant de l'ouvrage, le jugement et le goût les retiennent, de peur qu'elles n'y soient des parures déplacées. Ils n'adoptent que ce qui peut prendre la teinte du sujet, et faire un même corps avec le reste.

Après avoir marqué les especes et les qualités des pensées et des expressions, et indiqué le choix qu'on en peut faire selon les circonstances, il s'agit de traiter de l'arrangement et de la liaison qu'on doit mettre entr'elles.

L'arrangement qu'on donne aux expressions et aux pensées, ne peut avoir que deux objets ; c'est de leur donner ou plus de graces, ou plus de force. Car l'arrangement qui produit la simple clarté est plus logique et grammatical qu'oratoire.

La nature a attaché des graces à tout

ce qui se fait aisément : et la force ayant le privilége de faire tout sans peine, rarement il est arrivé que la grace et la force fussent séparées. L'athlete vigoureux est maître de ses mouvemens : il en regle le tems, la mesure ; il en assure la direction. Qu'on examine tout ce qui est jeune ; il est revêtu de graces, parce qu'il est plein de vigueur. Il en est de même des bataillons rangées : l'ordre en augmente la force, et en fait un spectacle agréable.

L'application de ces exemples se fait naturellement au discours. L'arrangement des mots, contribuant à faire joindre les idées, à les serrer mutuellement, leur donne plus de force, plus de chaleur. En second lieu, cette liaison se faisant sentir à l'oreille et à l'esprit par le concert et la convenance des sons qui composent les mots, il en résulte les charmes de ce qu'on appelle harmonie.

L'arrangement des mots et des pensées, considéré relativement à ces deux effets, comprend toutes les especes de Figures de Rhétorique, et toutes les combinaisons qui peuvent produire l'Harmonie et les Nombres.

CHAPITRE V.

De l'arrangement qui produit les Figures.

Figures de mots.

ON entend par *Figure*, en fait d'Elocution, l'arrangement des parties d'une Phrase oratoire, ou même de plusieurs phrases entr'elles, pour en augmenter la force ou la grace. C'est une sorte de configuration réguliere, qui ressemble aux figures qui résultent de l'arrangement de plusieurs lignes, dont on peut faire un triangle, un carré, etc.

Quand il n'y a qu'un seul mot, ou qu'une idée, par exemple, quand je me représente le soleil, ou que je dis, le soleil, il n'y a pas lieu d'y mettre aucune figure; parce que l'idée, aussi-bien que l'expression, étant simple et une, elle n'est pas susceptible de deux combinaisons: c'est un point: il faut toujours dire, le soleil. Mais s'il y a deux parties, alors il y a lieu à deux combinaisons, *il est: est-il?* On peut encore y ajouter des particules, qui, sans changer le sens, donnent à la pensée ou à l'expression une autre couleur, une autre attitude. Un homme peut être debout, assis,

couché, dans une attitude qui marque l'activité, la passion, l'indolence, etc. Il en est de même des pensées et des expressions. Ce sont ces especes d'attitudes qu'on leur donne, qu'on a jugé à propos de nommer tours oratoires en françois, et figures chez les Latins : *Sententiæ quasi habitus*, dit Cicéron, *figura dicendi*, maniere de se tenir, maintien. Ces figures sont proprement l'expression du sentiment dans le discours, comme les attitudes dans la Sculpture et la Peinture, *quasi gestus orationis*, dit encore Cicéron.

Nous ne parlons dans ce Chapitre que des figures de mots.

Il y en a qui sont plus grammaticales qu'oratoires, et qui ne laissent pas de faire un bel effet dans l'oraison.

Il y a l'Ellipse, qui supprime par goût des mots dont le grammatical auroit besoin :

Je l'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidelle ?

La Grammaire eût dit, *si* je l'aimois ; *quoiqu'il fût* inconstant, qu'aurois-je fait, *s'il eût été* fidelle ?

Le Pléonasme, qui ajoute par goût ce que le grammatical rejette comme superflu :

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu.

Il suffisoit pour le sens de dire, *je l'ai vu.*

L'Hyperbate, qui transpose l'ordre de la syntaxe ordinaire :

> Et les autres vertus que de vous il hérite,

Pour *qu'il hérite de vous.*

La Syllepse, qui fait figurer le mot avec l'idée, plutôt qu'avec le mot auquel il se rapporte :

> Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge.
>
> Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

Comme eux se rapporte à l'idée, et non aux mots. Ces quatre figures, comme on voit, appartiennent plus au grammatical qu'à l'Eloquence.

Celles des mots qui sont purement oratoires ne dérangent rien aux regles de la Grammaire. Elles n'ont pour objet que de rendre la course de l'Orateur plus leste et sa marche plus ferme.

Il y en a qui se font par addition, lorsqu'on joint à une phrase plusieurs mots dont elle pourroit se passer : de ce nombre est

La Répétition : le mot emporte la définition.

> On égorge à la fois, les enfans, les vieillards,
> *Et* le frere *et* la sœur, *et* la fille *et* la mere.

La répétition de la conjonction, *et*, semble multiplier les meurtres, et peindre la fureur du soldat. Quelquefois le mot répété est au commencement de différentes phrases, qui arrivent toutes à la file sous le même chef.

Ici je trouve le bonheur
Ici je vis sans spectateur,
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur.
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans,
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie
Et s'endormir en complimens.
Loin de ces plates coteries,
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minaudiere en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau.
Loin, *etc. Gresset.*

Quelquefois c'est une exclamation répétée !

O rage, ô désespoir, ô fureur ennemie !

Quelquefois c'est un nom propre : *Ah Coridon ! Coridon !*

La Conversion fait le contraire de la

Répétition; et termine les différens membres de la période par la même chute : « Vous avez perdu trois grandes armées, » c'est Antoine qui les a fait périr. Vous » regrettez les plus grands hommes de la » République, c'est Antoine qui vous les » a ravis. L'autorité du Sénat est anéan- » tie, c'est Antoine qui l'a détruite.

Quelquefois on réunit ces deux figures, ce qui en produit une troisieme qu'on nomme Complexion : Qui est-ce qui a rompu les traités? C'est Carthage. Qui est-ce qui a ravagé l'Italie? C'est Carthage. Qui est-ce qui nous a exposé au plus grand danger? C'est Carthage : et c'est Carthage qui demande grace.

La Gradation arrange les mots selon leur degré de force ou de foiblesse; soit en montant, *il part, il court, il vole;* soit en descendant, lorsqu'après des idées élevées on emploie celles qui leur sont opposées : ce qui n'arrive gueres que dans les sujets badins.

La Regression fait revenir les mots sur eux-mêmes, avec un sens différent: Nous ne vivons pas pour boire et pour manger; mais nous buvons et nous mangeons pour vivre. Et Despréaux :

Oui, j'ai dit dans mes vers, qu'un célebre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile.

Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein ;
Perrault, ma Muse est trop correcte :
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin ;
Mais non pas habile architecte.

Il semble cependant que l'arrangement des mots dans ces deux figures dépend beaucoup plus de la pensée que des expressions. Mais dans cette partie, comme dans bien d'autres, l'art ne doit point espérer de séparer nettement ce que la nature réunit.

Les figures de mots qui se font par retranchement, sont :

La Disjonction, qui ôte les particules conjonctives pour rendre le discours plus vif et plus rapide :

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille :
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur.
Disant, regardez-bien, ma sœur.
Est-ce assez ? dites-moi, n'y suis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà :
Vous n'en approchez pas. *La Fontaine.*

Que seroit devenue la fin de ce récit, s'il eût fallu dire : la sœur répondit, l'autre repartit, etc. ?

L'Adjonction se fait lorsque de deux verbes on en supprime un : La complaisance *fait* des amis, et la vérité des ennemis.

Il y a une troisieme espece de figures de mots chez les Grecs et chez les Latins, qui consiste dans la symétrie des chutes et des terminaisons ; mais les Ecrivains François en usent peu, à cause de la ressemblance qu'elles auroient avec nos vers, dont un des caracteres les plus marqués est la rime.

CHAPITRE VI.

Des Figures de pensées.

PARMI les figures de pensées on distingue celles qui piquent l'attention et celles qui touchent principalement le cœur. Je dis principalement ; parce que pour toucher le cœur, il faut passer par l'esprit, et que pour réveiller l'esprit, il faut qu'il y ait un intérêt pour le cœur. Nous l'avons déjà dit ; ces deux opérations sont à la rigueur aussi inséparables que les deux facultés qui les produisent.

Figures piquantes.

La Subjection est une figure par laquelle on interroge son adversaire ou son auditeur en se chargeant soi-même de répondre pour eux. L'interrogation anime l'esprit de l'auditeur : il cherche

la réponse ; du moins se fait-il un plaisir de la prévoir. M. Fléchier emploie ce tour avec beaucoup de graces dans l'oraison funebre de M. de Turenne : Qui » fit jamais de si grandes choses ? Qui » les dit avec plus de retenue ? Remportoit-il quelque avantage, à l'entendre » ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais » l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il » compte d'une bataille, etc.

L'antéoccupation prévient l'objection, pour la réfuter d'avance. C'est un tour adroit pour éluder, affoiblir du moins, les raisons qu'on peut nous opposer. Elles ne gagnent jamais à être présentées par celui à qui elles font tort. D'ailleurs on leur ôte le mérite et l'effet de la nouveauté ; et par l'air de confiance qu'on affecte en les produisant, on induit les juges à croire qu'elles sont peu importantes en elles-mêmes. On pouvoit reprocher à Despreaux son goût pour la satyre, et la maniere dont il traitoit Chapelain :

Il a tort, dira-t-on, pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! ah, c'est un si bon homme !
Balzac en fait l'eloge en cent endroit divers.
Il est vrai ; s'il m'eût eru, qu'il n'eût point fait de vers,
Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit : Hé, que dis-je autre chose ?

En blâmant ses écrits ai-je d'un style affreux
Distilé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma Muse, en l'attaquant, charitable et discrete
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.

La Compensation fait figurer ensemble deux choses ou deux personnes. C'est un exercice agréable pour l'esprit qui va et revient de l'un à l'autre, qui compare les traits, qui les compte, et qui juge continuellement de la différence et de la ressemblance.

C'est à cette figure qu'on rapporte le Parallele, qui n'est autre chose que la comparaison de deux hommes illustres. M. de la Mothe nous a donné en peu de mots le parallele de Racine et de Corneille.

Des deux souverains de la scene
L'aspect a frappé nos esprits ;
C'est sur leurs pas que Melpomene
Conduit ses plus chers favoris ;
L'un plus pur, l'autre plus sublime,
Tous deux partagent notre estime
Par un mérite différent :
Tour à tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.

Ces figures sont comme de grands tableaux dans un Ouvrage : elles frappent tous les lecteurs : d'où il faut conclure qu'on doit en user sobrement.

La Suspension, ou Sustentation, est

une des plus piquantes figures de l'Eloquence. Elle se fait lorsqu'après un discours de quelque étendue, qui promet quelque chose d'intéressant, on présente un tout autre objet que celui qui étoit attendu. On raconte qu'une Impératrice ayant été trompée par un lapidaire, voulut s'en venger avec éclat. Elle s'adressa à son époux, lui exagera la perfidie et l'audace du marchand trompeur : c'étoit un crime de lèze-majesté. Il est juste, dit l'Empereur, que vous soyez vengée, il sera puni comme le mérite son crime. Qu'il soit exposé aux bêtes. Le jour du supplice arrivé, la princesse s'apprête à jouir de toute sa vengeance : toute la cour, toute la ville prennent part à ses sentimens. Le malheureux paroît dans l'arêne : il est tremblant, saisi, anéanti. Quel monstre va fondre sur lui? Sera-ce un tigre furieux, un lion, un ours? C'est un chevreau. Le trompeur fut trompé à son tour.

Il n'est point permis d'omettre ici le fameux sonnet de Scarron.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art par l'adresse des mains,
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature.
Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains
Et les derniers efforts de leur architecture,

Colissée, où souvent les peuples inhumains,
De s'entr'assassiner se donnoient tablature.

Par l'injure des temps vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis.
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude :

Tout le monde connoît le *Quos ego* de Virgile : cette figure se nomme interruption. Scarron le traduit à sa maniere :

Par la mort. . . . . Il n'acheva pas,
Car il avoit l'ame trop bonne :
Allez, dit-il, je vous pardonne,
Une autre fois n'y venez pas.

On confond quelquefois l'Interruption avec la Réticence : mais celle-ci se fait lorsqu'on dit une chose, en assurant qu'on se gardera bien de la dire.

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sous la pierre écrasés. *Voltaire*.

Quelquefois il arrive à l'Orateur de se reprendre lui-même brusquement, comme s'il vouloit dire mieux ou autre chose que ce qu'il dit : « Mais que dis-je?

» Est-il rien dont vous soyez touché ?
» Pouvez-vous changer jamais de vie ?
» Pouvez-vous songer à céder au temps,
» à fuir, à vous exiler vous-même ? »
C'est Cicéron qui parle ainsi à Catilina ; et c'est ce qu'on appelle Correction.

L'Apostrophe se fait, non lorsqu'on adresse la parole à quelqu'un, mais lorsqu'on la détourne de ceux à qui on l'a adressée au commencement, pour l'adresser à d'autres. « Puissances ennemies
» de la France, vous vivez ; et l'esprit
» de la charité chrétienne m'interdit de
» faire aucun souhait pour votre mort.
» Puissiez-vous seulement reconnoître la
» justice de nos armes, recevoir la paix,
» que malgré vos pertes vous nous avez
» tant de fois refusée, etc. *Flechier.*

On fait des apostrophes aux vivans, aux morts, aux présens, aux absens, aux choses inanimées.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Liban, dépouille-toi de tes cedres antiques. *Rac. Esther.*

Dans le Dialogisme, on s'entretient avec soi-même : « Suis-je donc vaincue, s'é-
» crie Junon, en se parlant à elle-même :
» me voilà forcée de renoncer à mon
» entreprise : un roi des Teucriens me
» résiste ! etc. » Alors c'est un monologue. Quelquefois on fait parler deux

personnages ensemble. Boileau l'a fait dans son Epître au roi.

Pourquoi ces éléphans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?
Disoit au roi Pyrrhus un sage confident,
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle;
Quoi faire. L'assiéger, l'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous.
Mais Rome prise enfin, Seigneur, où courrons-nous?
Du reste des Latins la conquête est facile,
Sans doute on peut les vaincre. Est-ce tout ? La Sicile
De-là nous tend les bras, et bientôt sans effort,
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
Bornez-vous là vos pas ? Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent et Carthage est conquise,
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
Je vous entends, Seigneur, nous allons tout dompter.
Nous allons traverser les sables de Lybie,
Asservir en passant, l'Egypte, l'Arabie,
Courir de-là le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger sous nos loix tout ce vaste hémisphere.
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire ?
Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
Hé, Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Epire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?

La Prosopopée ouvre les tombeaux, ressuscite les morts, fait parler le ciel, la terre, tous les êtres réels, abstraits, imaginaires. C'est une des plus brillantes parures de l'Eloquence :

La Mollesse en pleurant, sur un bras se releve,
Ouvre un œil languissant, et d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :
O nuit ! que m'as-tu dit ! quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
Helas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
Où les rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le trône, etc. *Despréaux.*

L'Hypotypose, qui répond à ce qu'on appelle en françois, image, portrait, récit frappé, description, peint l'extérieur des hommes :

. . . . . La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à l'instant sent sa langue glacée,
Et lasse de parler succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Cette image s'appelle quelquefois Prosopographie.

Quand l'Hypotypose peint les mœurs, elle se nomme Ethopée.

L'hypocrite en fraudes fertile,
Dès l'enfance est pétri de fard ;
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille :
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë et moins subtile
Que le venin caché que sa langue répand. *Rousseau.*

Elle peint aussi les faits :

De son généreux sang la trace nous conduit
Les rochers en sont teints ; les ronces dégoûtantes

Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes :
J'arrive : je l'appelle, et me tendant la main
Il ouvre un œil mourant, etc. *Rac. Phedre.*

La Topographie décrit les lieux : « Voyons-la dans ces hôpitaux où elle » pratiquoit ses miséricordes publiques : » dans ces lieux où se ramassent toutes » les infirmités, et tous les accidens de » la vie humaine ; où les gémissemens » et les plaintes de ceux qui souffrent » remplissent l'ame d'une tristesse im- » portune ; ou l'odeur qui s'exhale de » tant de corps languissans, etc. *Fléchier.*

La comparaison consiste à mettre vis-à-vis l'une de l'autre deux choses qui se ressemblent, soit par plusieurs côtés, soit par un seul.

Ruisseau, nous paroissons avoir un même sort,
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort, etc. *M. Deshoulieres.*

L'Antithese oppose les mots aux mots, les pensées aux pensées.

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire. *Voltaire.*

« La nature fait le mérite, dit M. de » la Rochefoucault, et la fortune le met » en œuvre. »

Figures touchantes.

Les principales figures qu'on emploie pour aller au cœur, sont :

L'Exclamation, qui éclate par des interprétations : *ô, mon fils ! ô, ma joie ! ô, l'honneur de mes jours !*

La Confession qui avoue le crime pour en obtenir le pardon. Il y en a un exemple fameux dans le Sonnet de Desbarreaux, que nous avons cité dans le volume précédent (*a*).

La déprécation s'emploie, quand n'espérant plus rien des autres moyens, on a recours aux prieres et aux larmes. *Par ces pleurs que vous me voyez répandre, par la foi que vous m'avez jurée, etc. Je vous conjure, etc.*

La Commination s'emporte en menaces :

On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare : et toi seul en est cause. *Vol.*

L'imprécation est l'expression de la fureur et du désespoir. Il n'en est point d'exemple plus fort que dans ces vers de Cléopatre à son fils Antiochus qui va épouser Rodogune :

Regne, de crime en crime enfin te voilà roi.

(*a*) Dans le Traité de l'Epigramme.

Je t'ai défait d'un pere, et d'un frere, et de moi :
Puisse le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser cheoir sur vous la peine de mes crimes !
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que dissension !
Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble ! *Corn.*

L'Interrogation s'emploie très-souvent dans le style véhément. Elle tient l'auditeur en haleine, le force d'écouter, et de prendre l'impression :

Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'adorerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ? *Rousseau.*

Mais parmi toutes les figures oratoires il n'en est point qui contribue plus que l'Amplification à l'expression des sentimens, dans quelque sens qu'on la prenne. Car quelquefois on lui donne le même caractere qu'à l'hyperbole ; et alors elle consiste à faire paroître grand ce qui est petit, et petit ce qui est grand ; ou, comme dit Montaigne, à faire de petits souliers pour des grands pieds, et de grands pour de petits.

Le vent redouble, et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.
La Fontaine.

« Pompée a fait plus de guerres que les
» autres n'en ont lu, etc. *Cic.*

Quelquefois on confond l'Amplification avec la Gradation : « C'est un
» crime d'empoisonner un citoyen ro-
» main : c'est prespue un parricide de
» le faire mourir ; que dirai-je de ceux
» qui le mettent en croix ?

D'autrefois ce mot ne signifie qu'une certaine étendue qu'on donne à une pensée, présentée sous différentes faces, pour faire une impression plus forte et plus profonde. L'ame est ébranlée par la premiere impulsion ; la seconde la déplace ; la troisieme la renverse. C'est ce qu'on appelle, *Appuyer*. C'est ainsi que Rousseau amplifie cette pensée ; *Serons-nous toujours la dupe de la fortune ?*

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis !

Voilà un premier coup porté : le second suit, avec la même pensée.

Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels ?

Le troisieme est encore la même pensée ;

Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

Une pensée importante qui passe comme un éclair, n'est gueres qu'apperçue. Si on la répete sans art, elle n'a plus le mérite de la nouveauté. Que faire ? Il faut la présenter plusieurs fois, et chaque fois avec des décorations différentes ; de maniere que l'ame occupée par cette sorte de prestige, s'arrête avec plaisir sur le même objet, et en prenne toute l'impression qu'on se propose de lui donner. Qu'on observe la nature, quand elle parle en nous et que la passion seule la gouverne, la même pensée revient presque sans cesse, souvent avec les mêmes termes. L'art suit la même marche, mais en variant un peu les dehors.

Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage ?
Et rendre même honneur au masque qu'au visage ?
Egaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne ?

Moliere.

Il n'est point d'inattention qui tienne contre une pensée si obstinée à reparoître ;

rôître : il faut qu'elle entre dans l'esprit, et qu'elle s'y établisse, malgré toute résistance. Il y a grande apparence que c'est-là le *Copia rerum et sententiarum* des Latins, cette abondance vigoureuse qui fait que le discours, plein de verve, roule à grands flots et emporte tout avec lui.

Telles sont les principales especes de Figures, soit de mots, soit de pensées. Ce sont, dit l'Orateur Romain, comme les yeux du discours, ce qui lui donne de l'éclat, du feu, de la grace. Mais si ces yeux étoient répandus par tout le corps, que deviendroient les fonctions des autres membres, qui sont plus nécessaires encore et plus utiles? *Ego hæc lumina orationis, velut oculos quosdam eloquentiæ credo; sed neque oculos esse toto corpore velim, nè cætera membra suum officium perdant.*

CHAPITRE VII.

De l'arrangement des mots par rapport à l'Harmonie.

Il semble que l'idée et le goût de l'Harmonie composent toute la nature de notre ame, comme l'ont dit allé-

goriquement quelques Philosophes de l'antiquité. Tout ce qui est harmonieux s'établit chez elle de plein droit, et y fait comme partie de son être.

L'Harmonie en général est l'accord de plusieurs choses qui sont dans le même genre : ainsi les couleurs ont de l'harmonie dans un tableau ; les lignes tracées, dans un parterre ; les sons dans la musique ; les pensées dans le discours ; enfin les mots et les tours dans le style.

Pour donner une idée nette de l'Harmonie oratoire, il faut distinguer dans le discours trois sortes d'accords : celui des sons et des mots considérés comme une suite continue, un courant de choses qui se tiennent et s'emportent mutuellement : celui de ces parties entr'elles, en les considérant par rapport à une certaine étendue qu'elles ont, et comme des pieces de compartiment faites pour figurer ensemble : enfin l'accord de ces mêmes sons et de ces mots comparés avec les choses qu'ils signifient. Faute de cette division, le mot d'harmonie est vague, indéterminé : et tout ce que les Anciens en ont dit nous paroît énigmatique.

Comme nous traiterons cette matiere exprès dans le volume qui aura pour objet la Construction oratoire, nous ne

présenterons ici que les résultats de ce que nous dirons alors.

La premiere espece d'accord peut se nommer Mélodie : c'est l'accord successif des sons, dont il n'existe à la fois qu'une partie; mais partie li ée par ses rapports avec les sons qui précedent et qui suivent; comme dans le chant musical, où les tons sont placés à des intervalles aisés à saisir : c'est le ruisseau qui coule. Il faut non-seulement que les lettres se lient entr'elles avec facilité et douceur, dans le même mot; mais que les mots se lient de même entr'eux dans une même phrase, les phrases dans une même période, les périodes dans tout le discours.

Les voyelles sont plus douces que les consonnes, parce que leur son est simple. Des consonnes, les unes sont plus fermes, comme *p*, *t*, *f*, *q*; les autres plus douces, comme *b*, *d*, *v*, *c*, l'*s* est sifflante, *l* et *r* sont coulantes, les deux *ll* sont quelquefois mouillées. Ces sons combinés entr'eux forment des syllabes douces ou rudes, maigres ou pleines, molles ou fermes, selon que les voyelles et les consonnes sont multipliées plus ou moins.

Les langues du Nord multiplient les consonnes, celles du Midi les voyelles.

La perfection dans ce genre est le milieu. Il faut éviter les bâillemens dans les voyelles, et les chocs dans les consonnes.

Ces deux défauts se font sentir sur-tout dans la liaison des mots entr'eux : *Il a été un héros*, blesse l'oreille par le choc des voyelles finales, qui se heurtent avec les initiales : *discours dur, scabreux*, ne la blesseroit pas moins par le choc des consonnes. L'art consiste en cette partie à faire en sorte qu'une voyelle finale s'appuie sur une consonne initiale, ou réciproquement qu'une consonne finale se lie à la voyelle initiale. Heureusement la nature vient au secours de l'art. On suit ces regles, même sans y faire attention : et ce qui est plus commode encore, on peut les violer toutes les fois que le sens y autorise pour rendre l'expression ou plus courte, ou plus nette, ou plus simple. Il vaut mieux dans ce genre pécher par négligence que par affectation.

La liaison des phrases entr'elles ne dépend pas seulement du choix des sons, mais du rapport des espaces qui semblent s'attirer les uns les autres par une sorte de sympathie : c'est la seconde espece d'accord qu'on appelle Nombre.

Le nombre n'est pas l'eau qui coule,

c'est la goutte qui tombe. Il consiste le plus souvent dans la distribution du repos, selon que l'exigent le sens et l'oreille. *Numerus in continuatione nullus est. Distinctio et æqualium, et sæpè variorum intervallorum percussio numerum conficit; quem in cadentibus guttis, quòd intervallis distinguuntur, notare possumus, in amni præcipitante non possumus.* Cic. de Or. Il est évident que dans ce passage le nombre est pris pour une certaine étendue cadencée qu'on donne aux différentes parties du discours; et que nous expliquerons plus amplement ailleurs (*a*).

Ce mot est pris quelquefois pour la maniere dont une phrase se termine dans ses différentes parties: c'est en ce sens qu'on dit une chute nombreuse.

Enfin il se prend pour ce qu'on appeloit *pieds* ou *metres* chez les Anciens.

Le nombre considéré sous le premier aspect se fait sentir d'abord dans le besoin de respirer. L'organe a besoin de repos pour prendre son ressort. L'esprit a mis de même des especes de séparations entre ses pensées, qui se succedent par parties et qui se produisent l'une après l'autre distinctement. Enfin l'oreille

(*a*) Dans le Tome V.

» les airs ; tantôt comme l'ombre qui » s'étend, se rétrécit, se dissipe, som- » bre, vuide et disparoissante figure. » *Fléch.* Cette matiere sera développée dans le Traité suivant.

La troisieme espece d'accord est celle des sons, des mots, des nombres avec le sujet qu'on traite, et avec la pensée qu'on exprime; c'est l'Harmonie proprement dite.

Il y a Harmonie dans les sons, doux, rudes, clairs, sonores, sombres, secs, selon les objets qui semblent, en une infinité de cas, avoir servi de modeles pour former les mots par l'imitation : comme tonner, siffler, claquer, voltiger, murmurer, etc.

Harmonie dans les mots, communs, nobles, longs, courts, secs, résonnans, qui semblent se traîner ou qui se précipitent, selon les objets qu'on a à peindre.

Harmonie dans le style, qui est rapide ou lent, coupé ou périodique, figuré ou simple, serré ou développé, selon qu'il s'agit de prouver, ou de peindre, ou de raisonner, ou de toucher, ou de raconter, dans le genre élevé ou dans le médiocre.

Harmonie dans les espaces, qui sont plus ou moins marqués, plus ou moins fréquens, plus ou moins gradués, plus

ou moins serrés, selon la nature du sujet et de ses parties.

Enfin il y a Harmonie dans les chutes, qui sont soutenues ou adoucies, molles ou fermes, brillantes ou sourdes, en un mot, variées comme les idées et les styles, au gré de l'esprit et de l'oreille. Toutes ces parties seront vérifiées par des exemples et des détails dans l'endroit indiqué. Voyez le 5.e vol. 2. part.

CHAPITRE VIII.

De ce qu'on appelle Style, et des especes de Style.

LES mots étant choisis et arrangés selon les loix de l'harmonie et du nombre, relativement à l'élévation ou à la simplicité du sujet qu'on traite, il en résulte ce qu'on appelle le *Style*.

Ce mot signifioit autrefois l'aiguille dont on se servoit pour écrire sur les tablettes enduites de cire. Cette aiguille étoit pointue par un bout, et applatie par l'autre, pour effacer, quand on le vouloit: c'est ce qui a fait dire à Horace: *Sæpe stylum vertas*, effacez souvent. Il se prend aujourd'hui pour la maniere,

le ton, la couleur, qui regnent sensiblement dans un ouvrage, dans quelqu'une de ses parties.

Il y a trois sortes de style, le simple, le moyen et le sublime, ou plutôt le style élevé. Le style simple s'emploie dans les entretiens familiers, dans les Lettres, dans les Fables, etc. Le style sublime fait régner la noblesse, la dignité, la majesté dans un ouvrage. Le style moyen ou médiocre tient le milieu entre les deux. Nous ne pouvons prendre, pour les caractériser, un guide plus sûr que Cicéron, qui semble avoir traité cette partie avec complaisance dans son Orateur.

« Le style simple, dit-il, est sans élé-
» vation, conforme aux loix de l'usage
» ordinaire, peu différent en apparence
» de la diction commune et populaire;
» quoique dans le fond, il en soit plus
» éloigné qu'on ne pense. Tous ceux qui
» l'entendent, jusqu'aux moins diserts,
» croient pouvoir y atteindre. En effet,
» rien ne paroît si aisé à attraper que le
» style mince et délié, quand on en
» juge par la premiere impression; s'a-
» git-il d'en faire l'épreuve, on en sent
» toute la difficulté (*a*). »

(*a*) Summissus est et humilis, consuetudinem imi-

Ce qui le fait paroître si aisé à imiter, c'est que les mots sont propres, et les tours naïfs, c'est-à-dire, que le terme unique est employé; et que la phrase paroît s'être arrangée d'elle-même. Ce caractere brille sur-tout dans les Lettres de Me. de Sevigné. Rien de si aisé, de si doux, de si naïf : rien de si beau.

« Quoique ce genre d'écrire ne doive » pas prendre beaucoup de nourriture, » ni avoir une extrême force, il faut » néanmoins qu'il ait un certain suc, et » une sorte d'embonpoint qui fasse con- » noître qu'il est sain (*a*). »

La pauvreté, la sécheresse et la simplicité sont des choses très-différentes; il y a une simplicité moëlleuse, où chaque pensée a une étendue convenable, où le tissu du discours est toujours fourni suffisamment, quoique sans superflu.

« Tirons-le d'abord de la servitude » des nombres (*b*) »

---

tans ab indisertis re plus, quàm opinione, differens; Itaque eum qui audiunt, quamvis ipsi infantes sint, tamen illo modo confidunt se posse dicere. Nam orationis subtilitas imitabilis illa quidem videtur esse existimanti; sed nihil est experienti minus. *Or.* 15.

(*a*) Etsi enim non plurimi sanguinis est, habeat tamen succum aliquem oportet, ut, etiamsi illis maximis viribus careat, sit, ut ita dicam, integrâ valetudine. *Ibid.*

(*b*) Primùm igitur eam è vinculis numerorum eximamus. *Ibidem.*

Il y a, comme on le sait, des nombres qui conviennent au discours oratoire : mais le style simple n'est point assujetti à leurs loix : sa marche est aisée et sans contrainte, quoiqu'elle ne soit point sans régle. C'est le trop de nombre qui fait le défaut des Lettres de Balsac. Il emploie les mots sonores, les tours harmonieux, les progressions : toutes choses déplacées dans une lettre familiere. Cette observation, éclaircie par ce que nous avons dit sur le nombre et l'harmonie oratoire, le sera encore ci-après.

« Ajoutons qu'il ne craint point la rencontre des voyelles, et qu'il ne cherche point à joindre artistement les mots pour former une construction pleine et serrée : cet air négligé, et ces especes d'*hiatus* ont je ne sais quoi qui plaît et qui nous montre un homme plus occupé des choses que des mots (*a*).

On évite la rencontre des voyelles dans la poésie. Dans la prose soutenue, quand a de l'oreille, on l'écarte quelquefois ; mais dans une lettre, on né-

(*a*) Verba etiam verbis quasi coagmentare negligat. Habet enim ille tanquàm hiatus concursu vocalium molle quiddam, et quod indicet non ingratam negligentiam, de re, hominis, magis quàm de verbis laborantis. *Ibid.*

glige ces petites attentions ; d'autant plus qu'on ne cherche point à y serrer les rangs, pour faire une seule impression par l'union de plusieurs forces.

« Le voilà donc libre pour ce qui » concerne la structure et l'enchaîne- » ment des mots. Voyons ce qu'il doit » observer par rapport au reste. Car ces » phrases courtes et déliées, cet air sim- » ple n'exemptent pas de tous soins : il » y a un art de paroître sans art. De » même qu'il y a des femmes à qui il » sied bien d'être point parées : de » même l'élocution simple plaît, parce » qu'elle est sans frisure ; elle a des » charmes et des graces d'autant plus » touchantes qu'elle n'y songe point : » elle écarte tout ce qui brille, les » diamans, le blanc, le rouge, et tout ce » qui s'appelle fard et ornement étran- » ger (*a*). »

Madame de Sevigné a dit la même

(a) Sed erit videndum de reliquis ; cùm hæc duo ei liberiora fuerint, circuitus conglutinatioque verborum. Illa enim ipsa contracta, et minuta, non negligenter tractanda sunt, sed quædam etiam negligentia est diligens. Nam ut mulieres esse dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipsum deceat, sic hæc subtili oratio etiam incomposita delectat. Fit enim in utroque, quo sit venustius, sed non ut appareat. Tum removebitur omnis insignis ornatus, quasi margaritarum : ne calamistri quidem adhibebuntur : fucati verò medicamenta nandoris, ruboris, omnia repellentur. *Id.*

chose à sa maniere : « *La Princesse de* » *Tarente dit toujours qu'elle va vous* » *écrire : elle taille ses plumes, car son* » *écriture de cérémonie est une broderie* » *qui ne se fait pas en courant ; nous au-* » *rions bien des affaires, ma fille, si nous* » *nous mettions à faire des lacs d'amour* » *à tous nos D, et à toutes nos L.* »

» Une propreté élégante lui suffit avec » les graces naturelle. (*a*) »

Qui réunit ces deux qualités à un plus haut point que madame de Sevigné ?

« Pour le rendre agréable et vif, il » faut qu'il soit semé de pensées fines et » qui paroissent éclore (*b*) tout-à-coup. » *La Princesse s'en retourne à Rennes auprès des Chaulnes, qui ont envoyé demander si nous voulions de leurs respects. Elle a mandé ce qu'elle a voulu en son langage. Moi, j'ai mandé que non, et que j'irois avec cette Princesse leur rendre mes devoirs, et que même elle leur donnoit en pur don cette visite, n'ayant nul dessein d'attirer ici l'éclat qui les environne. Elle est ravie que tout en riant, je la défasse d'un tel embarras..... J'ai fermé le temple de Janus. Il me semble que voilà qui*

(*a*) Elegantia modò et munditia remanebit. *Ibid.*

(*b*) Acutæ crebræque sententiæ ponenteur, et nescio unde ex abdito erutæ. *Ibid.*

est fort bien appliqué. On ne s'attend pas à cette allusion au temple de Janus, qui se fermoit pour annoncer une paix universelle dans l'Empire Romain. *Visite donnée en pur dou*, est un tour singulier. C'est la fécondité du génie, et une certaine tournure d'esprit qui donnent tous ces traits inattendus. Madame de Sevigné en est toute remplie ; c'est le charme de ses Lettres : Tout le monde pleuroit : *il y a un petit Page qui devenoit fontaine.* Elle avoit lu depuis peu, selon toute apparence, les Métamorphoses d'Ovide. Il faudroit copier toutes ses Lettres, si on vouloit en rassembler les traits de cette espece. C'est une finesse d'un genre tout autre que celle des Lettres de Voiture et de celles de Pline. Celle de ces écrivains est savante, réfléchie, tournée, symétrisée ; chez Madame de Sevigné c'es le beau naturel, et la liberté d'esprit et de cœur qui dit tout.

« Enfin on n'usera que très-sobrement » des trésors de l'Eloquence, je veux » dire de ces ornemens dont les uns con- » sistent dans les pensées, et les autres » dans les mots (*a*). . . . »

(*a*) Verecundus erit usus oratoriæ quasi supellectilis. Supellex est enim quodam modo nostra, quæ est in ornamentis, alia rerum, alia verborum. *Num.* 24.

Le style simple admet toutes les figures de mots et de pensées, mais il les admet à sa maniere. Il y a des métaphores pour tous les états : il y en a même peut-être plus dans le style simple qu'ailleurs : il y a de même des suspensions, des interrogations. La raison, c'est que ces tours sont les expressions même de la nature.

« C'est un repas sans magnificence, » sans superflus, mais où l'élégance » regne avec l'économie (*a*). »

» On n'y verra point de jeux de mots, » ni de changemens de lettres pour amener quelque agrément, ni l'affectation » d'arranger chaque membre de périodes, de maniere que l'un réponde à » l'autre, et qu'ils aient les mêmes chutes; de peur que des piéges ainsi tendus, des beautés si recherchées, des » figures si étudiées, ne découvrent l'art, » et n'annoncent le désir de plaire (*b*)... » Il ne fera point parler la patrie, il ne » ressuscitera point les morts, il ne jettera point ces énumérations rapides

(*a*) Sicut in epulârum apparatu à magnificentia recedens, non se parcum solùm, sed etiam elegantem videri volet. *Ibid.*

(*b*) Huic acuto fugienda sunt, paria paribus relata, et similiter conclusa, eodemque pacto cadentia, et immutatione litteræ quasi quæsitæ venustates; ne elaborata concinnitas, et quoddam aucupium delectationis manifestò deprehensum appareat. *N.* 25.

» qui se lient et s'emportent dans une
» composition brillante (*a*). »

» C'est à ce style qu'appartient spécia-
» lement la plaisanterie dont on peut
» tirer grand avantage. Il y en a de deux
» sortes, l'une qu'on nomme enjoue-
» ment, et l'autre qui consiste dans ce
» qu'on appelle bons mots. On se sert de
» la premiere, lorsqu'on a quelque chose
» d'agréable à raconter; et de la se-
» conde, quand il est question de lancer
» quelque trait vif, ou de tourner quel-
» qu'un en ridicule (*b*). »

L'enjouement peut se répandre sur toutes sortes d'objets, quelque sérieux, quelque tristes qu'ils soient. Il y a toujours une maniere de les présenter avec grace. Madame de Sevigné étoit désolée comme le reste de la France de la mort de M. de Turenne, et elle dit plaisamment que le canon qui le tua étoit chargé de toute éternité. « Devinez ce que c'est,
» ma fille, que la chose du monde qui
» vient le plus vîte, et qui s'en va le

(*a*) Non faciet rempublicam loquentem, nec ab inferis mortuos excitabit, nec acervatim multa frequentans, unà complexione devinciet.

(*b*) Huic generi orationis aspergentur etiam sales, qui in dicendo mirum quantùm valent: quorum duo genera sunt, unum facetiarum, alterum dicacitatis... Altero utetur narrando aliquid venustè, altero in jaciendo mittendoque ridiculo. *N.* 26.

» plus lentement ; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, » et qui vous en retire le plus loin ; qui » vous fait toucher l'état du monde le » plus agréable, et qui vous empêche » d'en jouir : qui vous donne les plus » belles espérances du monde, et qui » en éloigne le plus l'effet ; ne sauriez-» vous le deviner ? c'est un rhumatisme. » Il y a vingt-trois jours que j'en suis » malade. Depuis le 14, je suis sans fie-» vre et sans douleur ; et dans cet état » bienheureux, croyant être en état de » marcher, qui est tout ce que je souhaite, » je me trouve enflée de tous côtés..... » et cette enflure qui s'appelle ma gué-» rison, et qui l'est effectivement, fait » tout le sujet de mon impatience.....

» Avant que de fermer ce paquet, je » demanderai à ma grosse main, si elle » veut bien que je vous écrive deux » mots.... Adieu, ma très-aimable, je » vous conjure tous de respecter avec » tremblement ce qui s'appelle un rhu-» matisme..... Voici le Frater qui peste » contre vous depuis huit jours, de vous » être opposée à Paris au remede de » M. de Lorme.

De M. de Sevigné.

» Si ma mere s'étoit abandonnée au

» régime de ce bon homme, et qu'elle
» eût pris tous les mois de sa poudre,
» elle ne seroit point tombée dans cette
» maladie, qui ne vient que d'une ré-
» plétion épouvantable d'humeurs : mais
» c'étoit vouloir assassiner ma mere que
» de lui conseiller d'en essayer une prise.
» Vous moquez-vous, mon frere, de
» faire prendre de l'antimoine à ma
» mere ? Il ne faut prendre seulement
» que du régime, et prendre un petit
» bouillon de sené tous les mois..... Ma
» mere s'écrie, ô mes enfans, vous êtes
» fous de croire qu'une maladie se puisse
» déranger ! Ne faut-il pas que la Provi-
» dence de Dieu ait son cours ? Et pou-
» vons-nous faire autre chose que de lui
» obéir ? Voilà qui est fort chrétien ;
» mais prenons toujours à bon compte
» de la poudre de M. de Lorme. »

Le style médiocre plus fort que le style simple, l'est moins que le style sublime. Il fait usage de tout ce qui peut orner et embellir le discours ; toutes les fleurs y brillent, et toutes les graces qui peuvent naître du choix des mots, des tours, des pensées : en un mot, il satisfait pleinement, lorsqu'il n'est point en présence du style sublime. Voyez l'Orat. 26 et 27.

Celui-ci est riche, abondant, majestueux ; on le sent, on le reconnoît à sa

force victorieuse, à laquelle rien ne résiste : c'est un grand fleuve qui présente un front large, et qui roule ses flots avec grand bruit. Il frappe, il étonne, on désespere d'y atteindre. C'est lui qui remue les ames, qui les emporte où il lui plait, qui nous arrache nos propres pensées, qui nous en donne malgré nous, qui entre d'assaut. Nous avons dit quelque part (*a*), que le style sublime et ce qu'on appelle le sublime ne sont pas la même chose : le sublime n'est souvent qu'un trait en style simple : le style sublime peut se soutenir quelque temps : c'est une marche noble et vigoureuse :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre,
Pareil au cedre il portoit dans les cieux
Son front audacieux :
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus,
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Les cinq premiers vers sont du style sublime sans être sublimes, le dernier est sublime sans être du style sublime.

Celui qui excelle dans le style simple, dit encore Cicéron, est (*b*) un grand orateur, quoiqu'il ne soit point l'orateur

(*a*) Tome III, en parlant de la Poésie lyrique.
(*b*) Or. 28.

parfait. Il marche sur le ferme, et ne tombe jamais. Si on fait quelque chute dans le style moyen, c'est sans danger parce qu'on ne peut pas tomber de haut. Mais l'orateur qui a le style sublime, est le dernier de tous, s'il ne possede que ce genre. Dans le style simple, on a le mérite de l'élégance et de la délicatesse; dans le genre moyen, on a celui des agrémens et d'une sorte de parure; dans le sublime, si on n'a que cette partie, à peine paroît-on avoir le sens commun. L'orateur parfait est celui qui sait employer tour-à-tour, le style simple, le style médiocre, le sublime, selon les sujets, les matieres, les circonstances. Dans un même ouvrage, la matiere s'élevant et s'abaissant, le style qui doit être porté sur la matiere doit s'élever et s'abaisser de même : comme tout se tient, se lie dans l'intérieur par des nœuds secrets, il faut aussi que tout se tienne et se lie dans les styles. Il faut y ménager les passages, les liaisons, affoiblir ou fortifier insensiblement les teintes : à moins que la matiere même se brisant tout d'un coup, et devenant comme escarpée, le style ne soit obligé de changer aussi brusquement. Par exemple, lorsque Crassus plaidant contre un certain Brutus qui déshonoroit son nom

et sa famille, vit passer la pompe funebre d'une de ses parentes, qu'on portoit au bûcher, il arrêta le corps, et adressant la parole à Brutus, il lui fit les plus terribles reproches : *Que voulez-vous que Julie annonce à votre pere, à tous vos aïeux, dont vous voyez porter les images ? Que dira-t-elle à ce Brutus qui nous a délivrés de la domination des rois ?* etc. Il ne s'agissoit pas alors de nuances ni de liaisons fines. La matiere emportoit le style, et c'est toujours à celui-ci de le suivre.

Le style en général peut être périodique, ou coupé.

Le style périodique est celui où les propositions, où les phrases sont liées les unes aux autres, soit par le sens même, soit par des conjonctions.

Le style coupé est celui dont toutes les parties sont indépendantes et sans liaisons réciproques. Un exemple suffira pour les deux especes.

Si M. de Turenne n'avoit su que combattre et vaincre ; s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines ; si sa valeur et sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi et de charité : je le mettrois au rang des Fabius et des Scipions. Voilà une période qui a quatre membres, dont le sens est suspendu : *Si M. de Turenne*

n'avoit su que combattre et vaincre..... ..... le sens n'est pas achevé, parce que la conjonction *si* promet au moins un second membre : ainsi le style est périodique. Le veut-on couper ? il suffit d'ôter la conjonction : *M. de Turenne a su autre chose que combattre et vaincre. Il s'est élevé au-dessus des vertus humaines. Sa valeur et sa prudence étoient animées d'un esprit de foi et de charité. Il est bien au-dessus des Fabius, des Scipions.* Ou si on veut un autre exemple. *Il passe le Rhin. Il observe les mouvemens des ennemis. Il releve le courage des Alliés*, etc.

On peut donc définir la période : une pensée composée de plusieurs autres pensées qui ont chacune un sens suspendu jusqu'à un dernier repos, qui est commun à toutes.

Chacune de ces pensées, prises séparément, se nomme *membre* de période.

Quand il n'y en a que deux, la période est à deux membres : quand il y en a trois, elle est à trois membres : quand il y en a quatre ; elle est à quatre membres ; mais s'il y en a plus de quatre, ce n'est plus une période, c'est un discours périodique. De même s'il n'y a qu'un seul membre, quelque nombreux qu'il soit, ce n'est point proprement une période, quoique plusieurs auteurs lui en aient donné le nom.

Quelquefois les membres de la période sont composés d'autres parties, qu'on appelle *incises*. Les incises servent à nourrir, à fortifier, à étendre la pensée: *Dieu tire*, quand il le veut, *des trésors de sa Providence les grandes ames*, etc. *Quand il le veut* est une incise. Il suffit d'en avoir la notion : et tous les préceptes que l'on entasse sur cette partie sont une dépense à pure perte.

Il en est de même des regles qui regardent les membres de la période. C'est assez qu'on sache que s'ils sont trop courts, ils n'auront point de consistance; que s'ils sont trop longs, il manqueront de mouvement ; que les chutes de chaque membre doivent être accompagnées de quelque agrément, et que celle du dernier membre doit en avoir plus que les autres ; enfin que les pensées doivent y être enchâssées sans gêne, et se succéder de maniere que, dans la progression, les dernieres ajoutent toujours quelque chose à celles qui les précedent.

Le style périodique a deux avantages sur le style coupé : le premier, qu'il est plus harmonieux : le second qu'il tient l'esprit en suspens. La période commencée, l'esprit de l'auditeur s'engage, et est obligé de suivre l'orateur jusqu'au point ; sans quoi, il perdroit le fruit de l'attention

l'attention qu'il a donnée aux premiers mots. Cette suspension est très-agréable à l'auditeur, elle le tient toujours éveillé et en haleine.

Le style coupé a plus de vivacité et plus d'éclat. On les emploie tous deux tour-à-tour, suivant que la matiere l'exige. Selon Cicéron, c'est le style coupé qui doit être employé le plus souvent : *Neque semper utendum est perpetuitate, et quasi conversione verborum; sed sæpè carpenda membris minutioribus oratio est.* La variété nécessaire en tout, l'est dans le discours plus qu'ailleurs. Il faut se défier de la monotonie du style, *et savoir passer du grave au doux, du plaisant au sévere.*

CHAPITRE IX.

Des autres qualités du style.

ON dit que le style est pur, sain, uni, serré, plein, ferme, doux aisé, coulant, sec, lâche, dur, raboteux, etc. Seroit-il inutile à ceux pour qui nous travaillons de les aider à se faire des idées justes de ces différentes qualités du style ?

Il est pur, quand il n'y a ni barbarisme dans les mots, ni solécisme dans

les tours ; quand tout y est dit comme il doit l'être par ceux qui parlent bien ; quand il est correct sans pédanterie.

Il est sain, quand il n'a ni plus ni moins que le nécessaire ; quand il ressemble à ces corps bien constitués qui ne sont ni maigres, ni gras, qui n'ont de chair que ce qu'il en faut, pour avoir l'air de santé, et pour exercer leurs fonctions librement, aisément et longtemps.

Il est uni, quand il n'a qu'une couleur, ou qu'il n'est varié que par des nuances insensibles, sans figures, sans termes, sans pensées remarquables, ou qui semblent sortir du texte : *Intexto vestibus colore.*

Il est plein et serré, quand les pensées se suivent et se touchent, sans s'étendre ni se délayer ; qu'elles se pressent comme pour fortifier les rangs.

Il est ferme ; fort, austere, quand le fond des pensées est solide, pris dans le bons sens ; que les expressions sont justes sans être polies, les tours naturels sans paroître choisis, les liaisons négligées, et plutôt dans les pensées que dans le style.

Il est dur, raboteux, lorsque les pensées ne naissent point les unes des autres ; qu'elles se choquent ou s'écar-

tent par la suppression des idées intermédiaires ; que les métaphores sont dures et fréquentes ; que les membres des périodes sont jetés plutôt que placés ; enfin quand les membres sont rompus trop souvent, et que l'oreille est blessée par le défaut d'harmonie.

Il est lâche, traînant, lourd, quand il y a plus de mots qu'il n'en faut pour les pensées ; quand les mêmes idées sont représentées avec des accroissemens trop peu sensibles ; quand on dit tout ce qui peut être entendu sans être dit ; en un mot, quand on paroît se défier de la pénétration du lecteur.

Il est vif au contraire, quand on ne présente que le juste nécessaire ; qu'on supprime l'inutile ; et qu'aux idées neuves, on joint des termes inattendus.

Il est fin, quand à des idées recherchées et choisies, on joint une expression simple et familiere. Il est raffiné, quand à des idées ordinaires, on joint une expression recherchée.

Il est enflé, quand les expressions sont plus grandes que les idées, ou les idées plus grandes que les choses.

Il est élégant, quand il dit clairement, aisément, et sur-tout briévement ce qui doit être dit, avec le mot propre, et le tour unique.

Il est brillant, fleuri, quand il abonde en images, en figures, en nombres aisés à remarquer, comme ceux de la gradation, de l'énumération, de la répétition, et de l'antithese, etc.

Les Ecrivains fameux réunissent plus ou moins de ces qualités dans leur style. Il n'en est point qui les réunisse toutes et dans tous les cas, ni qui ne peche en tombant dans le défaut voisin de la qualité éminente qu'il possede, dont il prend souvent l'excès pour une vertu. Tel qui vise au grand devient gigantesque : tel autre veut être uni et simple, qui est foible et sans nerf : celui-ci veut être concis ; il est obscur : celui qui craint le danger, échoue contre le rivage. Les plus parfaits sont ceux qui, comme en morale, ont le plus de beautés et le moins de défauts.

En général, pour parvenir à la perfection du style, il faut en écrivant se proposer trois choses : la premiere, d'employer le moins de mots qu'il est possible, sans faire tort à la clarté. Plus la route qui mene l'esprit à son objet est courte et libre, plus il est satisfait. Toutefois le discours n'est jamais trop long, quand l'auditeur sent qu'on n'a pas pu être plus court ; mais il faut qu'il le sente.

Le second point à observer est de tâcher de placer les idées selon leur degré d'importance et d'intérêt, les plus intéressantes d'abord, (elles sont toujours les principales dans l'ordre oratoire) et les accessoires ensuite, selon le degré d'intérêt qu'elles portent. Cet ordre ne s'accorde pas toujours aisément avec l'ordre métaphysique, ni avec l'ordre grammatical des idées, sur-tout dans notre langue; autre chose est de parler en orateur, et autre chose de parler en grammairien. Mais quand l'orateur est bien plein et bien pénétré de sa pensée et de son sujet, le génie trouve des moyens dans les langues les plus rebelles: *fit via vi.* Ce n'est pas même une violence : Qu'on demande à Racine, à Moliere, à la Fontaine, à Fléchier, à Fénelon, comment ils ont su rendre notre langue douce. Paroît-il qu'elle leur ait jamais résisté ?

Le troisieme point est de suivre toujours le fil droit de sa matiere, de faire sortir ses idées les unes des autres. Si le sujet est fécond, si l'orateur le possede à fond, s'il l'a bien pris, tout doit sortir de la même tige, branches feuilles, fleurs et fruits. De ces trois points observés résultent la force, et la chaleur, la vérité, la naïveté, et tout ce qui

fait la perfection du style. *Voyez le Traité de la Const. Orat.*

CHAPITRE X.

Exemple du stylé brillant et fleuri, ou Examen de l'Oraison funebre de M. de Turenne par M. Fléchier.

ON a observé et dit plus d'une fois, que la plupart des préceptes d'Eloquence étoient d'une médiocre utilité à ceux qui veulent devenir orateurs. Peut-être en trouveroit-on la raison dans l'insuffisance des exemples, tels qu'on les donne. On définit une figure, on cite pour modèle un trait de quelque orateur célebre, ancien ou moderne : cela peut suffire pour donner une idée de la chose qu'on définit ; mais cela ne suffit pas pour faire connoître l'art, qui tient plus à la liaison et aux rapports des parties qu'aux parties elles-mêmes. Il faut suivre l'orateur dans un sujet, examiner sous quel point de vue il le saisit, comment il le coupe, comment il le développe, comment il l'habille, comment il le pare ; en un mot, ce que le génie, le goût, l'oreille ont produit ou de concert, ou séparément, dans le sujet traité ; et quel parti l'orateur a pris quand les intérêts de

ces différentes facultés se sont trouvés opposés. C'est ce que je me propose de faire dans l'examen de l'Oraison funebre de M. de Turenne par M. Fléchier. On sait que cet Orateur a excellé dans le genre fleuri : il pourra servir ici d'exemple.

Le discours fleuri n'est pas celui où tous les mots seroient autant de fleurs. C'est selon la description que nous en donne Denys d'Halicarnasse, celui dont le style est léger et rapide ; dont les mots se poussent et s'attirent mutuellement par des liaisons douces et par une certaine mélodie qui les unit et semble n'en faire qu'un mot. Le même Rhéteur le compare à une eau vive et limpide, qui coule sans cesse, et toujours avec la même facilité ; à un tissu de soie, varié de nuances délicates ; à un tableau brillant dont les couleurs sont fondues, mêlées, contrastées avec intelligence. Toutes les expressions qui y sont employées sont polies, sonores, revêtues de graces, et parées d'une certaine fraîcheur de jeunesse : tout y est mesuré, compassé. Les membres des périodes se lient sans se mêler, s'accordent sans se confondre, se graduent pour tomber au gré de celui qui écoute : leurs finales nombreuses et variées sont préparées de loin et amenées comme par degrés. Les pé-

riodes elles-mêmes semblent sortir du texte pour être plus apparentes et avoir plus d'effet. Là on ne rencontrera point de mots ou de figures surannées, rien de lourd, de dur, de traînant : tout est délicat, fin, gracieux, brillant, tout est fait pour flatter l'oreille et pour séduire l'esprit. Passons à l'exemple.

Le sujet s'annonce par le titre seul : c'est l'éloge de M. de Turenne. C'étoit un héros, un guerrier fameux par ses victoires : voilà le tronc d'où doivent sortir toutes les branches du discours. Quelle est la division ?

La vie de tout homme n'est qu'une suite de combats, les Chrétiens le savent, le Sage l'a dit. Celle d'un grand homme doit donc être une suite de victoires. M. de Turenne a triomphé *des ennemis de l'Etat par sa valeur*, premiere branche de division; *des passions de l'ame par sa sagesse*, seconde branche; *des erreurs et des vanités du siecle par sa piété*, troisieme branche. Cette division est juste: on sent bien que toutes les actions d'un héros, vraiment chrétien, peuvent être rapportées à ces trois points, et qu'elles doivent sortir de ces trois branches comme autant de fruits. Voilà donc le fil qui doit conduire et l'orateur et l'auditeur dans la suite du discours. Il pourra se

faire que quelquefois ces différentes parties rentrent un peu les unes dans les autres, à cause de la nature du sujet, et parce que les actions des hommes et sur-tout des hommes vertueux, ne peuvent être séparées de leurs principes, qui sont toujours à-peu-près les mêmes; l'Orateur en avertit, et se justifie d'avance par une raison ingénieuse, qu'il a mieux aimé tirer d'une circonstance qui tient au sentiment, que de sa vraie cause : (140.) « Si j'interromps cet » ordre de mon discours, pardonnez un » peu de confusion dans un sujet qui » nous a donné tant de troubles (*a*). »

Exorde. Tout orateur qui commence doit prendre ses auditeurs au point où ils sont, pour les mener au but qu'il se propose. On sait l'effet que produisit sur les esprits, dans toute la France, la mort de M. de Turenne. L'Orateur habile, favorisé d'ailleurs par l'appareil même de la cérémonie lugubre, se remet au moment où l'on apprit cette triste nouvelle quelques mois auparavant, et d'une voix basse et demi-plaintive, il prononce les premiers mots de son texte; (133.) *Comment est mort cet homme puissant qui*

(*a*) Nous mettons entre deux parentheses les chiffres qui marquent les pages de l'édition que nous avons suivie, et qui est celle de 1734, chez Desaint et Saillant.

sauvoit le peuple d'Israël ? « Quomodò » cecidit potens qui salvum faciebat po- » pulum Israël. » Un Orateur moins habile auroit traduit, avec plus de justesse sans doute : *Comment a pu mourir*, d'autant plus que M. Fléchier ne dit pas lui-même ce qu'il veut dire ; car *comment est mort* signifie *de quelle maniere est mort* ; or ce n'est point la pensée de M. Fléchier. Il l'a bien vu ; mais l'expression qu'il a préférée étoit plus triste, plus lugubre, plus propre à la déclamation, et il s'est déterminé en faveur de l'oreille, et du plus grand effet.

Après un pareil début, l'Orateur abattu de douleur ne pouvoit commencer que par le style le plus simple : « Je ne » puis, Messieurs, vous donner d'abord » une plus haute idée du triste sujet, » dont je viens vous entretenir, qu'en » recueillant ces termes nobles et ex- » pressifs, dont l'Ecriture Sainte se sert » pour louer la vie, et pour déplorer la » mort du sage et vaillant Machabée. » La période commence du ton le plus modeste ; mais elle se fortifie peu à peu, et se renfle par degré jusqu'à la fin. Une oreille excessivement délicate pourroit être blessée de la répétition du mot *dont* dans une même phrase et en commençant ; peut-être que l'Orateur l'a senti, et que tout bien examiné, il a préféré en-

core cette négligence légere à un tour qui eût été moins naturel. On pourroit observer encore que *recueillir* est impropre : ce mot signifie *ramasser en prenant çà et là* : mais 1.° le mot est beau, sonore et plaît assez à l'oreille pour faire disparoître ce qu'il peut avoir d'impropriété. 2.° On répond, que la plupart des mots qui ont de l'éclat, ont aussi un certain degré d'impropriété, qui en fait presque le sel : ce sont des demi-métaphores, que les anciens nommoient *catachreses*, c'est-à-dire, *abus*; nous les appelons *expressions louches*, quand cet abus n'est point accompagné de quelque grace, et *expressions hardies*, quand il a quelque chose qui plaît à l'esprit et qui le réveille : nous n'avons fait la critique que pour avoir lieu de placer l'observation.

« Cet homme, | qui portoit la gloire » de sa Nation | jusqu'aux extrémités de » la terre, | qui couvroit son camp du » bouclier | et forçoit celui de l'ennemi » avec l'épée, | qui donnoit à des rois » ligués contre lui | des déplaisirs mor- » tels | et réjouissoit Jacob par ses ver- » tus et par ses exploits | dont la mé- » moire doit être éternelle. | » On sent que l'Orateur s'éleve de plus en plus, et qu'il prend des forces ; la couleur du style

se décide. Il y a des figures nobles : l'hyperbole, *portoit la gloire jusqu'aux extrémités de la terre :* des images vives, *couvroit son camp du bouclier :* des antitheses, *forçoit celui des ennemis avec l'épée, désoloit les rois ligués, réjouissoit Jacob.* Mais ce qui caractérise ici sur-tout l'Orateur, c'est l'abondance des pensées, *copia rerum*, jointe à la distribution des nombres ou repos, marqués chacun par des chutes ou cadences, plus ou moins sensibles. Nous les avons séparées pour mieux marquer la coupe des idées et des objets, aussi-bien que les repos de l'oreille et ceux de la respiration. J'observerai que l'Orateur eût terminé sa période au mot *exploits*, s'il n'eût senti que la progression du nombre n'étoit pas remplie : *dont la mémoire étoit éternelle*, est une chûte finale, plus douce que forte, et dont il semble que l'oreille avoit plus besoin que l'esprit. Au reste, elle convient à un exorde modeste par essence, beaucoup mieux qu'une chute plus ferme ou plus vigoureuse. Le même art reparoîtra plus sensiblement encore dans la période suivante, où l'Orateur continue le portrait de Machabée ; mais avec des traits plus hardis, parce qu'il s'affermit lui-même, et que son feu s'allume.

« Cet homme qui défendoit les villes

» de Juda, | qui domtoit l'orgueil des
» enfans d'Ammon et d'Esaü, | qui re-
» venoit chargé des dépouilles de Sa-
» marie | après avoir brûlé sur leurs
» propres autels | les Dieux des nations
» étrangeres; | cet homme que Dieu avoit
» mis autour d'Israël | comme un mur
» d'airain | où se briserent tant de fois
» toutes les forces de l'Asie, | et qui, après
» avoir défait de nombreuses armées, |
» déconcerté les plus fiers et les plus
» habiles généraux des rois de Syrie, |
» venoit tous les ans | comme les Israé-
» lites | réparer avec ses mains triom-
» phantes | les ruines du Sanctuaire | et
» ne vouloit d'autre récompense des
» services | qu'il rendoit à sa patrie | que
» l'honneur de l'avoir servie. »

Nous continuons de marquer les nombres pour la facilité des commençans. On les voit majestueux et croissans jusqu'au mot *Syrie*. Il en vient ensuite deux petits qui en attirent un troisieme très-brillant; après lequel il en arrive trois qui décroissent peu à peu, et qui prennent le ton modeste de la pensée et des mots. Outre les nombres, il y a à observer dans la premiere partie de cette période l'érudition orientale, qui a toujours beaucoup d'éclat dans la chaire: les mots, qui sont long et sonores, les

figures, qui sont brillantes : c'est le style sublime, qui contient des images riches, et de grandes idées revêtues d'expressions qui leur ressemblent. Mais à ce grand éclat succede un sentiment sublime, qui devoit s'exprimer dans les termes les plus simples : *Il ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie :* Il y a ici un petit jeu de mots, *services* et *servie* qui paroît une négligence du style simple, et qui fait une grace de plus. Il n'est pas besoin d'avertir que tout ce portrait est allégorique, et qu'on y reconnoît M. de Turenne d'un bout à l'autre : c'est, pour ainsi dire, de l'antique peint d'après le moderne.

Après le portrait du héros vient l'annonce de l'événement fatal ; mais cette annonce est oratoire, et presque poétique. Le récit historique fait connoître l'objet ; le récit oratoire le fait sentir ; le récit poétique le fait voir. « Ce vaillant » homme poussant enfin | avec un cou- » rage invincible | les ennemis qu'il avoit » réduits à une fuite honteuse | reçut le » coup mortel. | » Un historien se fût » arrêté là ? tout est dit. Mais l'Orateur » ajoute, » et demeure comme enseveli » dans son triomphe. » L'Eloquence vouloit que cet événement qui concerne un

héros et une nation entiere, fût revêtu d'une maniere éclatante, et que l'esprit frappé une seconde fois par la même idée, demeurât lui-même étonné du second coup. *Demeure, enseveli, triomphe,* sont des expressions pittoresques et musicales : on se doute bien que le repos sur une image si vive, et sur une finale si belle, fut plus long qu'à l'ordinaire : le sentiment l'exige. Tout ce qui suit n'est pas moins riche.

« Au premier bruit de ce funeste acci-
» dent | toutes les villes de Judée furent
» émues | des ruisseaux de larmes cou-
» lerent des yeux de tous leurs habitans | ;
» ils furent quelque temps saisis | muets |
» immobiles | » Nombres entrecoupés. On peut remarquer dans la période suivante, outre les nombres, la quantité des principales syllabes, qui contribuent singuliérement à l'expression par l'harmonie : Un effort de douleur | rompant enfin | ce long et morne silence | d'une voix entrecoupée de sanglots | que formoient dans leurs cœurs | la tristesse | la pitié | la crainte | ils s'écrierent : « Com-
» ment est mort | cet homme puissant |
» qui sauvoit Israël ! » Ceux qui ne peuvent concevoir ce que c'est que la magie des nombres et de l'harmonie peuvent la voir à découvert dans cette période,

qui semble sortir avec effort, se traîner, tomber, se relever, enfin arriver avec peine jusqu'à l'exclamation qui la termine, et que l'auditeur attend après une si longue suspension. Je ne connois d'harmonie aussi marquée dans nos excellens Poëtes que celle de ces vers de la Fontaine :

Un pauvre Bucheron | tout couvert de ramée, |
Sous le faix du fagot | aussi-bien que des ans, |
Gémissant et courbé | marchoit à pas pesans, |
Et tâchoit de gagner | sa chaumiere enfumée. |

Je marque ici les nombres comme dans notre Orateur, pour faire observer qu'ils sont tous égaux dans la versification réguliere, et qu'ils sont variés dans la prose (*a*). C'est cette variété qui cache l'art des nombres dans l'Oraison ; mais l'art n'y est que plus fin, plus délicat, plus séduisant.

Après cette exclamation de douleur, l'Orateur peut s'abandonner sans retenue au sentiment qui a éclaté; toutes ses idées, toutes ses expressions peuvent prendre le ton de l'enthousiasme qui le possede : (13.) « A ces cris | Jérusalem redoubla » ses pleurs, | les voûtes du temple s'é- » branlerent, | le Jourdain se troubla | et

(*a*) Voyez Quint. L. IX, c. 14.

» tous ses rivages | retentirent du son de
» ces lugubres paroles : | Comment est
» mort | cet homme puissant | qui sau-
» voit le peuple d'Israël ! » On sent ici
pourquoi M. Fléchier a traduit son texte
plutôt en Orateur qu'en interprête. Quelques Critiques séveres ont voulu blâmer cette expression : *le Jourdain se troubla*, comme poétique et trop hardie, sur-tout dans la douleur. Mais il faut distinguer la douleur qui éclate, de la douleur qui se plaint ou qui gémit. Quand elle éclate, nulle expression n'est trop forte, ni trop hardie pour elle, non plus que pour les autres passions. Elle peut, dans l'oraison même, être aussi hardie qu'elle l'est dans la poésie : parce qu'alors c'est la nature qui parle seule, et que la nature n'a point deux façons de parler, l'une en vers, l'autre en prose.

Ni l'Orateur ni l'Auditeur ne pouvoient soutenir plus long-temps un ton si élevé et si fort : l'Orateur descend pour se reposer dans des idées plus ordinaires, qui ne demandent à l'ame qu'une partie de son attention, tandis que l'autre partie semble goûter encore et savourer, pour ainsi dire, les grandes choses dont elle a été remplie. « Chrétiens qu'une triste
» cérémonie assemble en ce lieu, ne
» rappelez-vous pas en votre mémoire ce

» que vous avez vu, ce que vous avez
» senti il y a cinq mois : ne vous recon-
» noissez-vous pas dans l'affliction que
» j'ai décrite? Et ne mettez-vous pas dans
» votre esprit à la place du héros dont
» parle l'Écriture, celui dont je viens de
» parler? La vertu et le malheur de l'un
» et de l'autre sont semblables, et il ne
» manque aujourd'hui à ce dernier,
» qu'un éloge digne de lui. » Tout le mérite de ces morceaux qui sont dans le style simple ou médiocre, est d'être clairs, purs et bien placés, comme l'est celui-ci, par les raisons que nous avons dites.

« Quel sujet peut inspirer des senti-
» mens plus justes et plus touchans,
» qu'une mort soudaine et surprenante
» qui a suspendu le cours de nos victoi-
» res, et rompu les plus douces espé-
» rances de la paix? » On dit ordinairement *rompre la paix*, et non *rompre les espérances* : peut-être est-ce l'idée de *paix* qui a amené celle de *rompre* : c'est une figure de mot plutôt qu'une faute.

(138.) « Puissances ennemies de la
» France, vous vivez... » Cette apostrophe est brillante et sonore ; mais *vous vivez* ne peut convenir avec *Puissances*, qui signifie ici les État ligués contre la France, et non la personne des Souverains, qui gouvernent ces États. « Puissiez-

» vous... dans l'abondance de vos larmes
» éteindre les feux d'une guerre que vous
» avez malheureusement allumée ! »
Cette image ne semble pas juste : le littéral joue avec le figuré : ce n'est point avec les larmes qu'on éteint le feu de la guerre ; la pensée est vraie, l'expression est fausse. Cependant nos bons Auteurs se sont quelquefois permis ces licences :

Racine a dit :

Brûlé de plus de feu que je n'en allumai,

et la Fontaine dans l'exemple que nous venons de citer,

Sous le poids du fagot aussi bien que des ans.

« Mais vous vivez, et je plains en
» cette chaire un sage et vertueux Ca-
» pitaine, dont les intentions étoient
» pures, et dont la vertu sembloit mé-
» riter une vie plus longue et plus éten-
» due. » Il est évident qu'*étendue* est inutile au sens, et qu'il n'est là que pour rendre la chûte finale plus nombreuse, et plus imitative (*a*).

« Si je ne puis raconter tant d'actions,
» je les découvrirai dans leurs principes. »

(*a*) Apud Asiaticos maximè, numero servientes, inculcata reperias inania verba, quasi complementa numerorum. *Or.* 69.

Peut-être M. Fléchier a-t-il voulu dire : *j'en découvrirai au moins les principes ;* cela fait un sens : mais ce que dit M. Fléchier en fait un aussi, *je les découvrirai dans les vertus qui en furent les principes.*

Premiere partie. (140.) « N'attendez » pas, Messieurs, que je suive la cou- » tume des Orateurs, et que je loue M. » de Turenne comme on loue les hommes » ordinaires. » L'Orateur s'insinue par le style simple, qui en tout genre est le style de la persuasion. Il commence d'un ton bas pour paroître s'élever plus haut dans la suite.

« Si sa vie avoit moins d'éclat, je m'ar- » rêterois sur la grandeur et la noblesse » de sa maison ; et si son portrait étoit » moins beau, je produirois ici ceux de » ses aïeux. » Le goût dominant de l'Orateur est celui de l'antithese, figure plus brillante qu'elle n'est riche. Ce qui la fait briller est 1.° l'opposition des deux termes qui étincellent dans le choc : 2.° la symétrie des intervalles ou des nombres, qui figurent plus sensiblement, lorsqu'il y a contraste dans les idées (*a*).

(*a*) Antitheta numerum oratorium necessitate ipsâ efficiunt.... Efficit numerum ipsa concinnitas.

Cicéron se cite lui-même pour exemple : *Conferte hanc pacem cum illo bello : hujus prætoris adventum cum*

« Mais la gloire de ses actions efface » celle de sa naissance : et la moindre » louange qu'on peut lui donner, c'est » d'être sorti de l'ancienne et illustre » maison de la Tour-D'auvergne, qui a » mêlé son sang à celui des Rois et des » Empereurs, qui a donné des maîtres » à l'Aquitaine, des Princesses à toutes » les Cours de l'Europe, et des Reines » même à la France. » Dans cette énumération bruyante des noms les plus augustes, l'Orateur trace rapidement la généalogie de son héros, et il ne s'en sert que comme du plus bas degré d'où il puisse partir pour faire convenablement son éloge ; *la moindre louange qu'on peut lui donner*. Ne falloit-il pas qu'on *puisse ?*

« Mais que dis-je ? Il ne faut pas l'en » louer ici, il faut l'en plaindre. » Transition heureuse, en ce qu'elle naît de la pensée précédente, dont elle n'est que le revers.

« Quelque glorieuse que fût la source » dont il sortoit, l'hérésie des derniers » tems l'avoit infectée. Il recevoit avec ce » beau sang des principes d'erreur et de

---

illius imperatoris victoria : hujus cohortem impuram cum illius exercitu invicto, hujus libidines cum illius continentia ; ab illo qui cepit, conditas, ab hoc qui constitutas accepit captas ductis Syracusas. Ergo et hi numeri sint cogniti. *Orat.* 60.

» mensonge, et parmi ses exemples do-
» mestiques, il trouvoit celui d'ignorer et
» de combattre la vérité.» L'élégance fait le principal mérité de cette introduction à la premiere partie ; tout y est clair, serré, nettement et distinctement présenté. Si nous observions sur chaque morceau tout ce qui peut y être remarqué, nous ne finirions pas. Il nous suffit de mettre les jeunes gens sur la voie, de faire les remarques qu'ils ne feroient pas, ou qui peuvent les avertir d'en faire d'autres. Dans le morceau qui suit, par exemple, nous tâcherons de faire sentir l'ordre que l'Orateur doit mettre dans ses idées. Comme l'auditeur doit être toujours la boussole de l'Orateur, et que celui qui écoute attentivement, est comme l'interrogateur muet de celui qui parle, la premiere idée que celui-ci doit présenter, doit toujours être celle qui est la premiere attendue.

Par exemple, l'auditeur veut savoir ici *à quel âge M. de Turenne entra au service?* (142.) « Avant sa quatorzieme année, il
» commença de porter les armes.» *A quoi se passa son enfance?* « Des siéges et des
» combats servirent d'exercice à son en-
» fance, et ses premiers divertissemens
» furent des victoires.» *Quel fut son maître?* « Sous la discipline du Prince d'O-

» range, son oncle maternel, il apprit
» l'art de la guerre en qualité de simple
» soldat. » *Avec une telle naissance?* « Ni
» l'orgueil, ni la paresse ne l'éloignerent
» d'aucun des emplois, où la peine et
» l'obéissance sont attachés. » *Que fit-il?*
» On le vit... *ne refuser* aucune fatigue,
» et *ne craindre* aucun péril; *faire par*
» *honneur* ce que les autres faisoient par
» nécessité; *et ne se distinguer* d'eux, etc.
» *Ainsi commençoit* une vie, etc. » Pour sentir l'effet de cet arrangement des idées, on peut essayer d'y en substituer un autre (*a*).

(143.) « Ainsi commençoit une vie
» dont les suites devoient être si glorieu-
» ses; semblables à ces fleuves qui s'é-
» tendent à mesure qu'ils s'éloignent de
» leur source, et qui portent enfin, par-
» tout où ils coulent, la commodité et
» l'abondance. » Quoique cette comparaison ne soit que l'image *des suites glorieuses*; cependant comme l'auditeur l'attribue naturellement au héros qu'on célebre, il lui semble qu'elle ne convient point à un guerrier: on peut ajouter qu'elle est commune, et presque usée.

« Ce fut alors que son esprit et son

(*a*) Voyez ci-après le Traité de la Construction Oratoire.

» cœur agirent dans toute leur étendue. »
Cette proposition générale sert de base aux détails qui vont suivre dans une énumération qui, par elle-même et par le contraste de ses parties, marque les nombres, peut-être avec trop d'éclat :

(145.) » Soit qu'il fallût préparer les
» affaires, ou les décider ;
» chercher la victoire avec ardeur,
» ou l'attendre avec patience.
» Soit qu'il fallût
» prévenir les desseins des ennemis
» par la hardiesse,
» ou dissiper les craintes et les jalousies
» des alliés
» par la prudence ;
» soit qu'il fallût se modérer
» dans les prospérités,
» ou se soutenir
» dans les malheurs de la guerre,
» son ame fut toujours égale.
» Il ne fit que changer de vertus
» quand la fortune changeoit de face :
» heureux sans orgueil,
» malheureux avec dignité.

Le reste de la période, après des nombres si frappés devoit pour la variété et pour déguiser un peu l'art qui commençoit à rougir, marcher avec plus de liberté, et avoir l'air de se répandre, plutôt que d'être contraint : « et presque
» aussi

» aussi admirable, lorsqu'avec jugement
» et avec fierté, il sauvoit le reste des
» troupes battues à Mariendal, que lors-
» qu'il battoit lui-même les Impériaux et
» les Bavarois, et qu'avec des troupes
» triomphantes, il forçoit toute l'Allma-
» gne à demander la paix à la France. »
Les repos y sont, et par conséquent les nombres, aussi-bien que dans ce qui précede; mais ils sont plus enveloppés, parce que l'antithese et le contraste des idées y sont moins sensibles.

M. Fléchier va toucher un endroit délicat. M. de Turenne s'étoit oublié, et avoit passé dans le parti du Prince de Condé contre le Roi. L'Orateur, dont la plus essentielle qualité est de paroître toujours vrai, ne pouvoit se dispenser de faire mention de cette faute. Il faut observer l'art avec lequel il fait cet aveu. Il nous présente d'abord les jugemens de Dieu dont la raison est impénétrable (*a*): (un poëte eût accusé une fatalité aveugle) c'étoit un tems malheureux, où les plus sages pouvoient tomber dans l'erreur. "(146.) Souvenez-vous, Messieurs, » de ce tems de désordre et de trouble,

(*a*) *Fatalis quædam calamitas incidisse videtur, et improvidus hominum mentes occupavisse, ut nemo mirari debeat humana consilia divinâ necessitate esse superata.* Pro Ligario, 6.

» où l'esprit ténébreux de discorde confon-
» doit le droit avec la passion, le devoir
» avec l'intérêt, la bonne cause avec la
» mauvaise; où les astres les plus brillans
» souffrirent presque tous quelqu'éclipse,
» et les plus fidelles sujets se virent en-
» traînés, malgré eux, par le torrent des
» partis, comme ces pilotes qui se trou-
» vant surpris de l'orage en pleine mer,
» sont contraints de quitter la route qu'ils
» veulent tenir, et de s'abandonner pour
» un tems au gré des vents et de la tem-
» pête (*a*). Telle est la justice de Dieu,
» telle est l'infirmité des hommes. »

Voici comme Cicéron a traité le même sujet dans son oraison pour Marcellus : *Diversæ voluntates civium fuerunt, distractæque sententiæ. Non enim consiliis solùm et studiis, sed armis etiam et castris dissidebamus. Erat autem obscuritas quædam, erat certamen inter clarissimos duces; multi dubitabant, quid optimum esset; multi, quid sibi expediret; multi, quid deceret; nonnulli etiam, quid liceret. Perfuncta est Respublica hoc misero fatalique bello: vicit is qui non fortunâ inflammaret odium suum, sed bonitate*

(*a*) Il semble que M. Fléchier a eu en vue la pensée de Cicéron, parlant de Ligarius : *Tempestate abreptus est*; mais Cicéron ne dit qu'un mot, M. Fléchier fait un tableau.

laniret..... Il avoit dit un peu plus haut : *Omnes enim qui ad illa arma, fato sumus nescio quo Reipublicæ misero funestoque compulsi, etsi aliquâ culpâ tenemur erroris humani, à scelere certè liberati sumus.* Je laisse au jeune lecteur de comparer dans les détails l'élocution de Cicéron avec celle de M. Fléchier. Je l'avertis seulement que le sujet de l'un étoit l'éloge de César, et que celui de l'autre étoit l'éloge du coupable : ainsi Cicéron ne pouvoit louer que César, et excuser Marcellus : M. Fléchier pouvoit louer en même tems et excuser M. de Turenne : « Mais le Sage revient aisément à soi, » et il y a dans la Politique comme dans » la Religion, une espece de pénitence » plus glorieuse que l'innocence même, » qui répare avantageusement un peu de » fragilité par des vertus extraordinai- » res, et par une ferveur continuelle. » L'art de l'Orateur a su tirer avantage pour l'éloge de son héros, de ce qui auroit dû en diminuer la gloire.

« (150.) Si la licence fut réprimée ; si » les haines publiques et particulieres » furent assoupies ; si les loix reprirent » leur ancienne vigueur ; si l'ordre et » le repos furent rétablis dans les villes » et dans les provinces ; si les membres » furent heureusement réunis à leur chef ;

» c'est à lui, France, que tu le dois. »
La suspension de l'esprit par une suite de propositions toutes conditionnelles, *si*; la gradation des idées; le roulement continu des nombres, qui se précipitent vers une finale commune qu'on sent qui les attire; enfin l'éruption subite de l'apostrophe, qui donne à l'esprit une secousse inattendue, tout cela réuni, est bien capable de donner grande idée de l'Art Oratoire, et bonne opinion de la langue et des oreilles françoises.

L'Orateur se reprend, et le contraste des pensées amene celui des nombres: « Je me trompe, c'est à Dieu, qui tire, » quand il veut, des trésors de sa Provi- » dence, ces grandes ames qu'il a choi- » sies, comme des instrumens visibles de » sa puissance, pour faire naître du sein » des tempêtes le calme et la tranquillité » publique, pour relever les Etats de » leurs ruines, et réconcilier, quand sa » justice est satisfaite, les Peuples avec » les Souverains. » Quelle richesse, quelle magnificence!

« Son courage qui n'agissoit qu'avec » peine dans les malheurs de sa Patrie, » sembla s'échauffer dans les guerres » étrangeres, et l'on vit redoubler sa » valeur. » Ce mot fait naître une définition oratoire de la valeur. L'Orateur

dit d'abord ce que la valeur n'est point : c'est une définition par les contraires : « N'entendez pas par ce mot, Messieurs, » une hardiesse vaine, indiscrette, em- » portée, qui cherche le danger pour le » danger même ; qui s'expose sans fruit, » et qui n'a pour but que la réputation » et les vains applaudissemens des hom- » mes. » C'est la valeur du Soldat, et non celle du Capitaine. « Je parle d'une » hardiesse sage et réglée, qui s'anime à » la vue des ennemis ; qui dans le péril » même pourvoit à tout, et prend tous » ses avantages, mais qui se mesure avec » ses forces ; qui entreprend les choses » difficiles, et ne tente pas les impossi- » bles ; qui n'abandonne rien au hasard » de ce qui peut être conduit par la » vertu ; capable enfin de tout oser, » quand le conseil est inutile, et prêt à » mourir dans la victoire, ou à survivre » à son malheur, en accomplissant ses » devoirs. » Ce brillant morceau n'est qu'un lieu commun. On dit quelquefois par mépris, *ce discours n'est rempli que de lieux communs*, on veut dire alors *de choses communes*. Les lieux communs entrent nécessairement dans tout discours quel qu'il soit, et ils y produisent les plus grands effets, quand ils sont traités par des hommes de génie. On a

observé que c'étoit le mot de *prudence* et non celui de *vertu* qu'il falloit opposer au *hasard*. L'Orateur l'a senti aussi-bien que ses critiques ; mais outre qu'il y a quelquefois de la grace à laisser un peu de vague dans les idées que l'Auditeur peut déterminer lui-même aisément, le mot *vertu* est plus ferme à l'oreille, et pouvoit être nécessaire pour soutenir la période après les trois finales féminines, *avantages*, *forces*, *impossibles*, qui le précedent. « J'avoue, Messieurs, que je » succombe ici sous le poids de mon su- » jet : ce grand nombre d'actions dont je » dois parler m'embarrasse. » *M'embarrasse* est trop foible après *succombe*, M. Fléchier pouvoit dire *m'accable*.

« Il cherchoit à soumettre les enne- » mis, non pas à les perdre. Il eût voulu » pouvoir attaquer sans nuire ; se défen- » dre sans offenser, et réduire au droit » et à la justice, ceux à qui il étoit » obligé, par devoir, de faire violence. » *Détruire* eût été plus juste ; mais peut-être moins vif. Tout ce petit article, étincelant plutôt que brillant, est au-dessous de la dignité du sujet.

CHAPITRE XI.

Continuation du même sujet.

NOUS n'avons rien dit jusqu'ici des qualités logiques du discours de M. Fléchier, et nous n'en dirons pas davantage ci-après. Notre objet est le style. Que dans un discours les pensées soient claires et justes, ce n'est pas encore un mérite, ce n'est qu'un défaut évité. Il en est de même de la disposition des matières dans chaque partie ; c'est l'affaire du jugement, du bon sens, du coup-d'œil : ce n'est point là ce qui fait l'Orateur. C'est l'abondance et la richesse des pensées, jointes à la force et à la grace des expressions. Le nom d'éloquence n'est que celui de l'élocution, nous l'avons dit. Ce n'est donc que sur cet objet que doit rouler notre examen.

Seconde Partie. Elle commence d'un ton grave et sententieux : « La valeur » n'est qu'une force aveugle et impétueu- » se, qui se trouble et se précipite, si elle » n'est éclairée et conduite par la probité » et par la prudence ; » mais cette gravité n'est que dans la pensée, et nullement dans le style ; le travail s'y fait sentir par la symétrie apprêtée des rapports

» d'une capacité étendue,
» d'une expérience consommée,
» qui soutînt la réputation,
» et qui ménageât les forces du
» royaume;
» qui n'oubliât rien d'utile,
» de nécessaire :
» qui ne fît rien de superflu,
» qui sût selon les occasions,
» profiter de ses avantages
» ou se relever de ses pertes,
» qui fût tantôt le bouclier
» et tantôt l'épée de son pays,
» capable d'exécuter les ordres qu'il
» auroit reçus,
» et de prendre conseil de lui-même
» dans les rencontres. »

On sent la différence de l'harmonie dans ces deux morceaux : celui-ci est tout en antitheses; les pensées se serrent et se pressent pour concentrer leurs forces; dans l'autre elles semblent s'étendre pour présenter un plus grand front.

« Car, Messieurs, qu'est-ce qu'une ar-
» mée? C'est un corps animé d'une infinité
» de passions différentes, qu'un homme
» habile fait mouvoir pour la défense de
» la Patrie; c'est une troupe d'hommes
» armés, qui suivent aveuglément les
» ordres d'un chef, dont ils ne savent pas
» les intentions; c'est une multitude d'a-

» mes pour la plupart viles et mercenai-
» res, qui, sans songer à leur propre ré-
» putation, travaillent à celle des Rois et
» des Conquérans; c'est un assemblage
» confus de libertins qu'il faut assujettir
» à l'obéissance; de lâches, qu'il faut me-
» ner au combat; de téméraires, qu'il
» faut retenir; d'impatiens qu'il faut ac-
» coutumer à la constance. Quelle pru-
» dence ne faut-il pas pour conduire et
» réunir en un seul intérêt public, tant
» de vues et de volontés différentes? Com-
» ment se faire craindre, sans se mettre
» en danger d'être haï, et bien souvent
» abandonné? Comment se faire aimer,
» sans perdre un peu de l'autorité, et re-
» lâcher de la discipline nécessaire? »
L'Oraison paroît bien ici un grand fleuve, qui roule ses flots avec majesté. C'est l'amplification qui lui donne cette majesté, en présentant toujours le même objet sous des aspects différens. Chaque partie de cette brillante description est frappée par la répétition du verbe, qui la chasse et l'anime : *c'est un corps, c'est une troupe, c'est une multitude.* Cette suite d'idées commençoit à paroître longue par son uniformité; l'interrogation vient donner à l'auditeur une secousse qui le réveille : *Quelle prudence? comment se faire craindre? comment se faire aimer?*

« On diroit qu'il va combattre des rois » confédérés avec sa seule maison, com- » me un autre Abraham. » Allusion heureuse qui fait un double tableau. *Avec* peut donner l'exemple d'une équivoque grammaticale, qui se corrige par le sens. Il y en a peu de cette espece dans M. Fléchier, quoiqu'il soit assez difficile de les éviter dans notre langue.

» Il ne m'appartient pas de pénétrer » jusqu'au fond de ce cœur magnanime... » et d'en exprimer tous les mouvemens » et toutes les inclinations intérieures. » *Intérieures* est assez inutile au sens; mais il étoit nécessaire à l'oreille pour soutenir et achever le nombre.

« Pour récompenser tant de vertus, » par quelque honneur extraordinaire, il » falloit trouver un grand Roi, qui crût » ignorer quelque chose et qui fût capa- » ble de l'avouer. » Transition adroite, parce qu'elle est naturelle.

« Loin d'ici ces flatteuses maximes, » que les Rois naissent habiles, et que » les autres le deviennent, etc. » L'Orateur qui se prépare à faire l'éloge du Roi, fait d'abord une sortie contre les flatteurs, pour éloigner de lui tout soupçon de flatterie, et donner un sel de plus à la louange qu'il médite. Il annonce un homme prêt à dire la vérité en face,

même aux Rois. « Nous vivons sous un » Prince, qui, tout grand et tout éclairé » qu'il est, a voulu s'instruire pour com- » mander; qui dans la route de la gloire, » a su choisir un guide fidelle, et qui a » cru qu'il étoit de sa sagesse de se servir » de celle d'autrui. Quel honneur pour » un sujet, d'accompagner son Roi, de » lui servir de conseil, et, si je l'ose » dire, d'exemple, dans une importante » conquête ? Honneur d'autant plus » grand, que la faveur n'y put avoir » part, qu'il ne fut fondé que sur un mé- » rite reconnu, et qu'il fut suivi de la » prise des villes les plus considérables » de la Flandre. » Cette période est d'un style sain, noble, majestueux. C'est-la le vrai ton de l'éloquence : la vérité s'explique d'elle-même avec la simplicité magnifique qui lui convient, et qui lui suffit pour sa preuve. Quelle différence entre cette noble gravité, et les facettes de l'antithese ! C'est d'un côté *pulchrè*, *benè*, *rectè* ; de l'autre *bellè*, *festivè*.

« Après cette glorieuse marque d'es- » time et de confiance, quels projets d'é- » tablissement et de fortune, n'auroit pas » fait un homme avare et ambitieux ? » *Etablissement*, *fortune*, idées trop petites pour un homme tel que M. de Turenne : il étoit même trop loin de toute

idée d'avarice, pour faire la moindre mention de ce vice bas dans son éloge.

« Cet honneur, Messieurs, ne diminua » point sa modestie. A ce mot, je ne sais » quel remords m'arrête. » Cette interruption sert à renouveler l'attention de l'auditeur, qui demande aussitôt dans sa pensée, pourquoi des remords. « Je crains » de publier ici des louanges qu'il a si » souvent rejetées, et d'offenser après sa » mort une vertu qu'il a tant aimée pen- » dant toute sa vie. » On sait gré à l'Orateur de ce mouvement de délicatesse.

« Mais accomplissons la justice et » louons-le sans crainte, en un tems où » nous ne pouvons être suspects de flatte- » rie, ni lui susceptible de vanité! Qui » fit jamais de si grandes choses? Qui les » dit avec plus de retenue? Remportoit-il » quelqu'avantage? A l'entendre, ce n'é- » toit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi » s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une » bataille? Il n'oublioit rien, sinon que » c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racon- » toit-il quelques-unes de ces actions qui » l'avoient rendu si célebre? On eût dit » qu'il n'en avoit été que le spectateur; » et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trom- » poit ou la renommée. Revenoit-il de ces » glorieuses campagnes qui rendront son » nom immortel? Il fuyoit les acclama-

» tions populaires ; il rougissoit de ses
» victoires, il venoit recevoir des éloges
» comme on vient faire des apologies, et
» n'osoit presque aborder le Roi, parce
» qu'il étoit obligé par respect, de souffrir
» patiemment les louanges dont Sa Ma-
» jesté ne manquoit jamais de l'honorer. »
Il n'est peut-être point d'orateur depuis Cicéron qui ait eu l'oreille plus délicate que M. Fléchier ; je dis d'orateur, car je ne parle point des poëtes. S'apperçoit-on que notre langue, dont nous nous plaignons quelquefois, ait manqué à M. Fléchier ? Les sons, les mots, les constructions ne se trouvent-ils pas prêts au besoin, pour l'oreille, pour la clarté des idées, pour la couleur du style, pour la chaleur et la vivacité du sentiment ? Il s'agit ici d'action : par-tout les verbes sont à la tête des phrases : *Remportoit-il, rendoit-il, racontoit-il, revenoit-il.* La répétition même de la lettre *r* à laquelle on ne prend point garde, a son effet, pour la force de la prononciation, parce qu'elle est ferme et retentissante. *A l'entendre, etc.* Le style de cette réponse a la simplicité du familier ; c'est M. de Turenne lui-même qui parle. La seconde est un peu plus relevée, parce que l'orateur y est de moitié avec le héros : *il n'oublioit rien, etc.* La troisieme appartient plus à

l'orateur qu'au héros, aussi est-elle plus embellie. La quatrieme est toute entiere à l'orateur, on le sent bien. Cependant il y a encore une certaine teinte de la modestie qui semble sortir des idées qu'on exprime, et du héros qui en est le sujet.

« Il se cache, mais sa réputation le » découvre : il marche sans suite et sans » équipage, mais chacun dans son esprit » le met sur un char de triomphe. On » compte en le voyant, les ennemis qu'il » a vaincus, non pas les serviteurs qui le » suivent. » (*Serviteurs* n'a pas le même sens que *domestiques* pour lequel il est employé ; peut-être aussi que *pas* est de trop dans la même phrase.) « Il y a je » ne sais quoi de noble dans cette honnête » simplicité, et moins il est superbe, » plus il devient vénérable. » *Honnête simplicité* est trop foible en parlant de M. de Turenne ; *superbe* est trop fort ; *vénérable* ne convient point à son état.

Douze lignes après on lit : « C'est la » destinée des grands hommes d'en être » attaqué. » Il s'agit d'une lâche et maligne passion. Cette phrase est louche en ce qu'être attaqué d'une passion, c'est l'avoir dans son cœur, et non pas en être l'objet.

« Le mérite l'avoit fait naître, (l'en-

» vie) le mérite la fit mourir. » Nombres affectés : deux vers de huit syllabes. » Ceux qui lui étoient moins favorables. » Il falloit *le moins*. Ce sont-là de ces taches légeres dont parle Horace, qui échappent dans le feu de la composition, *quas aut incuria fudit*, ou quelquefois par oubli, ou par foiblesse humaine, *aut humana parùm cavit natura*. Il en est de même du mot *misérable* joint à *consolation* dans la même phrase, qui semble au-dessous du style de cette oraison ; comme des trois *de* qui suivent : *de* se réjouir *de* quelqu'une *de* ses fautes : et peut-être de l'adverbe *noblement* dans cette phrase, *dont la Providence s'étoit si noblement servi* ; il semble que l'adverbe affoiblit l'expression plutôt que de la fortifier : il est des cas où l'on dit moins quand on veut dire plus.

« Il arriva ce moment heureux, ce » point ou se rapportoit toute sa véritable gloire. Il entrevit des piéges et des » précipices que sa prévention lui avoit » jusqu'alors entiérement cachés. Il commença à marcher avec précaution et » avec crainte, dans ces routes égarées, » où il se trouvoit engagé..... Il n'étoit » pas encore éclairé, mais il commençoit à être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savans et fidelles ?

» Combien de fois soupirant après ces » lumieres vives et efficaces, qui seules » triomphent des erreurs de l'esprit hu- » main, dit-il à J. C., comme l'aveugle » de l'Evangile, *Seigneur, faites que je » voie, etc.* » Ce tableau philosophique de l'inquiétude du cœur et de la perplexité de l'esprit, est d'un genre particulier. Tous les traits en sont fins, justes, profonds et nettement rendus. Les interrogations qui le terminent sont touchantes, et peignent très-bien le trouble et l'agitation de l'ame.

« Habitudes, prétextes, engagemens, » honte de changer, plaisir d'être regardé » comme le chef et le protecteur d'Israël, » vaines et spécieuses raisons de la chair » et du sang, vous ne pûtes le retenir. » L'Orateur n'a fait qu'indiquer ces idées : parce qu'elles sont communes et usées, et que cependant étant nécessaires au sujet, elles ne pouvoient être omises entiérement. « *Ici un* nouvel ordre de » choses se présente à moi. » C'est le passage qui conduit à la troisieme Partie, et qui s'annonce de maniere à renouveler l'attention de l'auditeur.

Troisieme Partie. « Si M. de Turenne » n'avoit su que combattre et vaincre ; » s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus » humaines ; si sa valeur et sa prudence

» n'avoient été animées d'un esprit de foi » et de charité, je le mettrois au rang » des Scipions et des Fabius. » L'Orateur semble jeter ici avec négligence, et presque avec dédain, les plus beaux noms de l'histoire Romaine, pour relever d'autant celui de son héros. « Je laisserois à la vanité le soin d'honorer la » vanité, et je ne viendrois pas dans un » lieu saint faire l'éloge d'un homme » profane. » On attend ici l'adversative; mais l'Orateur adroit prolonge la suspension pour augmenter l'impatience et l'avidité de l'auditeur. « S'il avoit fini ses » jours dans l'aveuglement et dans l'er» reur, je louerois en vain des vertus que » Dieu n'auroit pas couronnées : je répan» drois des larmes inutiles sur son tom» beau, et si je parlois de sa gloire, ce » ne seroit que pour déplorer son mal» heur. » Arrive enfin le *mais* si long-tems attendu. « Mais, graces à J. C., je parle » d'un chrétien éclairé..... et comme c'est » la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la » vérité qui le loue. Il crut que l'inno» cence de sa vie devoit répondre de la » pureté de sa créance. » *Créance* est le seul mot qui puisse avertir que cette oraison a été prononcée il y a plus de cent ans. Aujourd'hui on diroit *croyance*.

« Il les convainc par ses expériences. »

Cet incise n'a pas la clarte suffisante pour l'oraison. « Et leur montre derriere lui, » selon le terme de S. Augustin, le pont » de la miséricorde de Dieu, par où il » vient de passer lui-même. » La métaphore eût paru trop hardie sans l'autorité de S. Augustin qui la justifie. « Il découvre ces voies douces et insinuantes qui » gagnent le cœur..... » On ne peut justifier ces expressions que par la *catachrese*, qui des défauts mêmes fait des beautés. *Insinuantes* est un beau mot qui peint bien, mais qui ne va point avec *voies* : on sent bien que l'Orateur a voulu dire, *par lesquelles la vérité s'insinue*. On ne dit point non plus *une voie qui gagne*, mais *par laquelle on gagne*.

« Ce fut alors que notre héros reprit » les armes ; et qu'*à la suite* de son maître, et *à la tête* des armées, (ornement » trop petit) il exposa son sang, (on dit » *donner* son sang, *exposer* sa vie (dans » une guerre non-seulement heureuse, » mais sainte, » (guerre *sainte* est une expression consacrée aux Croisades, ou autres guerres, qui sont entreprises par un motif de religion) « où la victoire » avoit peine à suivre le vainqueur. » (Assemblage de mots qui ne signifient rien. Peut-il y avoir un vainqueur où il n'y a point de victoires ?)

« Commencer ses journées par la prie-
» re..... invoquer dans tous les dangers
» le Dieu des armées ; c'est le devoir et
» le soin ordinaire de tous les capitai-
» nes. » C'est le devoir assurément, mais ce n'est pas le soin ordinaire de tous les capitaines : la pensée n'est pas vraie dans cette partie. « Il se regarde comme
» un simple soldat de J. C. » M. de Turenne n'étoit point dans son armée comme *soldat* de J. C., et la pensée n'avoit pas besoin du mot *simple*, qui se trouve là par simple concomitance.

» Quand il prête des mains pures au
» Dieu des batailles qui les conduit : »
Les se rapporte-t-il à *mains* ou à *batailles ?* D'ailleurs on dit *conduire la main* et non *les mains.*

« Il marche trois jours.... joint les en-
» nemis, les combat, les charge. » Un seul verbe suffisoit pour le sens ; *les charge* n'est que pour le nombre. Nous ne faisons ici toutes ces remarques, que pour faire sentir aux jeunes gens combien l'art est difficile, et combien il demande d'application et d'étude. Chaque mot qu'on emploie doit être jugé avec réflexion, et pesé avec scrupule. Les Poëtes s'y accoutument et parviennent quelquefois, malgré la contrainte de leur art, à être plus exacts que les plus fameux écrivains en

prose. Racine, Despréaux, Moliere, Quinault, Lafontaine même, dans ses fables, sont plus exacts et plus rigides observateurs des loix de la langue, que Fénelon et Fléchier, et d'autres qui ne sont pas moins célebres par leur éloquence : la raison est que moins on est contraint, moins on veille sur soi. Il faut s'accoutumer de bonne-heure à être clair, exact et précis.

« C'étoit dans ces occasions » (ici commence le courant d'idées le plus rapide, le plus pressé, le plus majestueux, le plus soutenu, le plus varié, le plus riche, le plus brillant qu'il y ait dans toute l'éloquence françoise ;) « c'étoit en » ces occasions que M. de Turenne se dé» pouilloit de lui-même, renvoyoit toute » la gloire à celui à qui seul elle apparte» noit légitimement. S'il marche, il recon» noît que c'est Dieu qui le conduit et » qui le guide : s'il défend les places, il » sait qu'on les défend en vain, si Dieu » ne les garde : s'il se retranche, il lui » semble que c'est Dieu qui lui fait un » rempart, pour le mettre à couvert de » toute insulte : s'il combat, il sait d'où » il tire toute sa force : et s'il triomphe, » il croit voir dans le ciel une main invi» sible qui le couronne. Rapportant ainsi » toutes les graces qu'il reçoit à leur ori-

» gine, il en attire de nouvelles. Il ne
» compte plus les ennemis qui l'environ-
» nent, et sans s'étonner de leur nombre
» ou de leur puissance, il dit avec le pro-
» phete : *Ceux-là se fient au nombre de*
» *leurs combattans et de leurs chariots;*
» *pour nous, nous nous reposons sur la*
» *protection du Tout-Puissant.* Dans cette
» fidelle et juste confiance, il redouble
» son ardeur, forme de grands desseins,
» exécute de grandes choses, et commence
» une campagne qui sembloit devoir être
» si fatale à l'Empire. » Voilà les ressorts, les motifs de confiance, les vertus de Turenne, c'est-à-dire, les causes actives des grands événemens dont on va voir les tableaux : l'action commence.

« Il passe le Rhin, et trompe la vigi-
» lance d'un Général habile et prévoyant.
» Il observe les mouvemens des ennemis;
» il releve le courage des alliés; il ménage
» la foi suspecte et chancelante des voi-
» sins; il ôte aux uns la volonté, aux au-
» tres les moyens de nuire, et profitant
» de toutes ces conjonctures importantes
» qui préparent les grands et glorieux évé-
» nemens, il ne laisse rien à la fortune de
» ce que le conseil et la prudence humai-
» ne peuvent lui ôter; (conseil est pris ici
» dans le sens latin.) Le moment arrive.
» Déjà frémissoit dans son camp l'ennemi
» confus et déconcerté : déjà prenoit l'es-

» sor pour se sauver dans les montagnes, » cet aigle, dont le vol hardi avoit d'a- » bord effrayé nos provinces. Ces foudres » de bronze que l'enfer a inventés pour » la destruction des hommes, tonnoient » de tous côtés pour favoriser et pour » précipiter cette retraite; et la France » en suspens attendoit le succès d'une » entreprise, qui, selon toutes les regles » de la guerre, étoit infaillible. » Quel événement doit suivre de si terribles apprêts? La couleur des idées change tout-à-coup et devient noire.

« Hélas! nous savions tout ce que nous » pouvions espérer; et nous ne pensions » pas à ce que nous devions craindre. La » Providence divine nous cachoit un mal- » heur plus grand que la perte d'une ba- » taille. Il en devoit coûter une vie, que » chacun de nous eût voulu racheter de » la sienne propre, et tout ce que nous » pouvions gagner ne valoit pas ce que » nous allions perdre. O Dieu terrible! » mais juste en vos conseils sur les enfans » des hommes, vous disposez et des vain- » queurs et des victoires. . . . . Vous im- » molez à votre grandeur de grandes vic- » times, et vous frappez, quand il vous » plaît, ces têtes illustres que vous avez » tant de fois couronnées. » Après des traits si forts et si sublimes, l'Orateur ne

pouvoit

rouvoit que descendre. Heureusement pour lui qu'il peut et qu'il doit prendre le ton de la douleur abattue.

« N'attendez pas, Messieurs, que j'ou-» vre ici une scene tragique; que je repré-» sente ce grand homme étendu sur ses » propres trophées; que je découvre ce » corps pâle et sanglant, auprès duquel » fume encore la foudre qui l'a frappé; » que je fasse crier son sang comme celui » d'Abel, et que j'expose à vos yeux les » tristes images de la Religion et de la » Patrie éplorées. » L'Orateur présente ces images en disant qu'il ne les présentera pas; c'est la réticence. Il offre trois tableaux peints fortement, qui font voir M. de Turenne étendu, pâle, la foudre fumante à côté de lui, et la France avec la Religion désolées.

L'imagination va se reposer quelques momens dans les réflexions tristes que l'Orateur lui présente, sans chaleur et sans image. « Dans les pertes médio-» cres on surprend ainsi la pitié des au-» diteurs, et par des discours étudiés, » on tire au moins de leurs yeux quel-» ques larmes vaines et forcées. Mais on » décrit, etc. »

Après cette espece de silence causé par l'abattement et la douleur, l'Orateur revient aux détails de ce qui suivit

la mort de M. de Turenne. Les phrases seront courtes d'abord, les nombres multipliés offriront des repos fréquens, dont il semble qu'on a besoin dans la douleur extrême, qui laisse tomber ses mots. Insensiblement sa voix s'élevera pour finir par des cris de douleur. « Peu s'en faut » que je n'interrompe ici mon discours. » Je me trouble, Messieurs : Turenne » meurt, tout se confond, la fortune » chancelle, la victoire se lasse, la paix » s'éloigne, les bonnes intentions des » alliés se ralentissent, le courage des » troupes est abattu par la douleur et » ranimé par la vengeance, tout le camp » demeure immobile ; les blessés pensent » à la perte qu'ils ont faite, et non aux » blessures qu'ils ont reçues ; les peres » mourans envoient leurs fils pleurer sur » leur général mort. L'armée en deuil » est occupée à lui rendre les devoirs » funebres, et la Renommée qui se plaît » à répandre dans l'univers les accidens » extraordinaires, va remplir toute » l'Europe du récit glorieux de la vie » de ce Prince, et du triste regret de sa » mort. Que de soupirs alors, que de » plaintes, que de louanges retentissent » dans les villes, et dans la campagne. » L'un voyant, etc. » L'Orateur toujours conduit par le sentiment, se complaît à considérer les différens effets que pro-

duit la mort de son héros : car on aime la douleur, dont on hait la cause, et par conséquent on aime tout ce qui la nourrit. « L'un voyant croître ses mois-
» sons bénit la mémoire de celui à qui
» il doit l'espérance de sa récolte.
» L'autre qui jouit encore en repos de
» l'héritage qu'il a eu de ses peres,
» souhaite une eternelle paix à celui
» qui l'a sauvé des désordres et des
» cruautés de la guerre. Ici l'on offre
» le sacrifice adorable de Jesus-Christ
» pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie
» et son sang pour le bien public. Là on
» lui dresse une pompe funebre, où l'on
» s'attendoit de lui dresser un triomphe...
» Tous entreprennent son éloge ; et cha-
» cun s'interrompant lui-même par ses
» soupirs et par ses larmes, admire le
» passé, regrette le présent, et tremble
» pour l'avenir. »

On pourroit reprendre dans ce morceau, *mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes* qui est un vers ; l'allusion du sang d'Abel qui n'est pas juste, parce que M. de Turenne n'a point été assassiné : *on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte*, pensée trop recherchée et trop jolie dans un moment si triste ; peut-être aussi qu'on ne peut pas dire *regretter le présent*.

Nous bornons ici notre examen, qui seroit de beaucoup trop long, si nous n'avions consulté que l'amusement et non l'instruction du jeune lecteur. Il falloit non-seulement observer l'art, mais le présenter plusieurs fois dans des exemples différens, afin d'en constater la pratique.

On a vu dans cette Oraison, 1.° une suite de choses ou de faits qui forment un tissu serré et continu depuis le commencement jusqu'à la fin : c'est l'ordre même de la nature qui fait celui du discours. L'Orateur parle de la noble origine, de l'éducation, des actions, de la vie et de la mort de son héros, et il peint ces parties avec tous les détails et toutes les circonstances qui peuvent en relever l'éclat.

2.° Les idées, qui sont par-tout claires et distinctes, par-tout revêtues d'expressions justes, souvent riches et brillantes, parce qu'elles sont en images ; souvent touchantes, parce qu'elles sont tournées en sentiment par les figures ; presque toujours vives, parce qu'elles sont courtes et precises, et qu'elles sont enchâssées dans des nombres qui les emportent ou qui les entraînent.

Elles sont oratoires, parce que les mêmes idées sont développées, amplifiées, présentées plusieurs fois sous des

faces différentes ; elles sont agréables enfin, parce qu'elles sont toutes naturelles, sortant du sujet, s'engendrant les unes des autres, et qu'elles sont rendues par des sons, par des mots, par des finales sonores, douces, souvent imitatives. Enfin il regne par-tout un esprit de religion et de piété, qui, ajouté à la vertu et au talent de l'Orateur, embellit toute sa composition, et donne un nouveau poids et un nouveau charme à son autorité. Nous n'avons point en françois, ni peut-être ailleurs, un discours entier qui soit d'une éloquence plus fleurie, plus riche, plus ingénieuse, plus aimable. Cependant l'ouvrage n'est point parfait. Il y a une continuité de beautés dans des genres et des especes peu différentes qui le rendent monotone. L'antithese y brille par-tout. C'est un écho perpétuel d'idées qui se répondent, et qui se choquent pour se donner plus d'éclat. L'éloge funebre est un jour de triomphe pour la vertu ; c'est un chemin qui doit être semé de fleurs, on le sait ; mais il y a en tout des bornes, les larmes ne se mêlent point avec les jeux d'esprit. M. Fléchier a assujetti son sujet à sa maniere. Les grands peintres ne doivent point avoir d'autre maniere que celle qui appartient

non-seulement au sujet qu'ils traitent, mais à chaque objet qui se trouve dans le sujet. Un autre défaut moins considérable, qui peut-être suit de l'autre, c'est l'affectation des nombres : ils sont trop brillans, trop gradués et trop fréquens. Les nombres sont le luxe de l'éloquence. Si on les emploie sans discrétion, ils éteignent le feu de l'action, la sensibilité de l'acteur, et détruisent entiérement l'air et le ton de vérité (*a*). Si on les pardonne ici à M. Fléchier, c'est parce que son sujet étoit surabondant en richesses, et qu'il pouvoit y prodiguer tous les trésors de l'art et du génie.

CHAPITRE XII.

Exemple du style grave et austere.

LA description que nous allons donner de ce style, est tirée du même auteur que celle du style fleuri. Nous ne ferons presque que le traduire.

Dans le style grave et austere, tous les mots sont comme établis sur une base large et solide, qui est la pensée. On

(a) *Si enim semper utare, cùm satietatem affert, tùm detrahit actionis dolorem, aufert humanum sensum actoris, ollit funditùs veritatem et fidem.* Cicer. Orat. 62.

diroit qu'ils sont détachés les uns des autres, pour être plus apparens, comme ces rochers dont les pointes paroissent dans le lointain. Les voyelles et les consonnes s'entrechoquent souvent et se repoussent ; on peut les comparer à ces pierres brutes et non taillées, qu'on jette dans les fondemens des grands édifices. Il marche à grands pas ; il use de mots longs et lourds, et ne craint rien tant que les syllabes légeres, qu'il n'emploie que faute d'autres. Voilà ce qu'il fait pour les mots. Il a le même systême pour les phrases ; il ne prend que des nombres forts et vigoureux ; ne s'embarrassant jamais qu'ils soient égaux ou symétriques, ou gradués, pourvu qu'ils soient naturels ou libres, plus propres à frapper un grand coup, qu'à plaire. Peu attentif à la marche cadencée des périodes, il n'use d'elles que par hasard, et parce qu'elles se sont faites d'elles-mêmes. On ne le verra point ajouter des mots pour arrondir la phrase, et rendre le nombre complet. Point de ces chutes brillantes qui attirent les applaudissemens ; point de figures trop soutenues, point de transitions ménagées, peu de liaison, point de fleurs : nulle frisure : souvent âpre, escarpé, hérissé, informe, ne se parant jamais que de sa

franchise, de sa fierté et de sa liberté. Ainsi parle Denis d'Halicarnasse.

Le lecteur en lisant ce tableau a pensé plus d'une fois à M. Bossuet, qui, en effet, est celui de nos Orateurs qui approcha le plus de ce caractere. Nous n'en citerons que deux ou trois morceaux assez courts, qui aideront infiniment à rendre nettes et distinctes les idées qu'on doit avoir des différens genres d'Eloquence.

Voici comment il peint le pouvoir de la mort sur les grandeurs humaines : « La voilà, malgré ce grand cœur, cette » princesse si admirée et si chérie; » M.e Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans) « la voilà telle que la mort » nous l'a faite : encore ce reste tel quel, » va-t-il disparoître : cette ombre de » gloire va s'évanouir, et nous l'allons » voir dépouillée même de cette triste » décoration. Elle va descendre à ces » sombres lieux, à ces demeures souter- » raines, pour y dormir dans la poussiere » avec les grands de la terre, comme » parle Job ; avec ces rois et ces princes » anéantis, parmi lesquels à peine peut- » on la placer, tant les rangs y sont » pressés, tant la mort est prompte à » remplir ces places. Mais ici notre ima- » gination nous abuse encore ; la mort » ne nous laisse pas assez de corps pour

» occuper quelque place, et on ne voit là
» que des tombeaux qui fassent quelque
» figure. Notre chair change bientôt de
» nature, notre corps prend un autre nom,
» même celui de *cadavre*, dit Tertullien,
» parce qu'il nous montre encore quelque
» forme humaine, ne lui demeure pas
» long-temps : il devient un je ne sais
» quoi, qui n'a plus de nom dans aucune
» langue; tant il est vrai que tout meurt
» en lui; jusqu'à ces termes funebres par
» lesquels on exprimoit ses malheureux
» restes... Mais quoi, Messieurs, tout
» est-il donc désespéré pour nous? Dieu
» qui foudroie toutes nos grandeurs jus-
» qu'à les réduire en poudre, ne nous
» laisse-t-il aucune espérance? Lui, aux
» yeux de qui rien ne se perd, et qui
» suit (*a*) toutes les parcelles de nos corps,
» en quelque endroit écarté du monde
» que la corruption ou le hasard les jette,
» verra-t-il périr sans ressource ce qu'il
» a fait capable de le connoître et de
» l'aimer? Ici un nouvel ordre de choses
» se présente à moi : les ombres de la
» mort se dissipent, *les voies me sont ou-*
» *vertes à la véritable vie.* » N'est-ce pas
là ce qu'on appelle un style robuste et
nerveux? L'oreille ressent une certaine

(*a*) Image sublime.

âpreté qui pourtant ne lui déplaît point. Les sons n'ont point été choisis ni assortis entr'eux : *Malgré ce grand cœur* est dur : *cette princesse si* est sifflant : *si admirée et si*, hiatus ou choc de voyelles ; *la voilà telle que la mort nous l'a faite*, phrase dure, et séchement terminée. Encore *ce reste tel quel va-t-il dis...* voilà les pointes de rochers dont parle Denis d'Halicarnasse. *De cette triste décoration*, n'est gueres moins austere. Que dira-t-on de cette finale aride, *comme parle Job ?* Et de ces *p* multipliés, *parmi lesquels à peine peut-on les placer tant la mort est prompte à remplir ces places.* Ailleurs ce sont les *q* qui dominent, pas assez de *corps pour occuper quelque place*, et on *ne voit là que des tombeaux qui fassent quelque figure.*

Les mots et les phrases ne présentent pas plus d'art ni de soin que les sons, on a pu le remarquer. M. Bossuet est satisfait, pourvu que son idée soit rendue ; *la voilà telle que la mort nous l'a faite*, est une phrase commune ; *tel quel* ne semble pas du style soutenu ; *à peine peut-on* est un tour très-familier ; *faire quelque figure* ne l'est pas moins ; *un je ne sais quoi* n'a pas plus de noblesse. Tout est simple, naturel, quelquefois même un peu antique. On ne voit point

d'idées concertées, point de pensées artistement graduées, point de nombres croissans, point de figures soutenues avec art. Si quelquefois il y en a, c'est la nature seule qui a ramené les idées.

« *Nous mourons tous*, disoit cette fem-
» me, dont l'Ecriture a loué la prudence
» au second livre des Rois, (cette citation
» est encore un rocher au milieu de la
» pensée) *et nous allons sans cesse au tom-*
» *beau, ainsi que des eaux qui se perdent*
» *sans retour*. En effet, nous ressemblons
» tous à des eaux courantes. De quelque
» superbe distinction que se flattent les
» hommes, ils ont tous une même ori-
» gine, et cette origine est petite, (quelle
» chute! elle contraste cependant avec
» superbe distinction.) Leurs années se
» poussent successivement comme des
» flots; ils ne cessent de s'écouler (les
» flots) *tant qu'enfin après avoir fait un*
» *peu plus* de bruit (phrase commune et
» négligée) et traversé *un peu plus* de
» pays les uns que les autres, ils vont
» tous ensemble (également) se confon-
» dre dans un abyme, où l'on ne recon-
» noît plus ni princes, ni rois (ce ne
» sont plus les flots) ni toutes ces autres
» qualités (titres) superbes qui distin-
» guent les hommes; de même que ces
» fleuves tant vantés demeurent sans nom

» et sans gloire mêlés dans l'Océan
» avec les rivieres les plus inconnues. »
Il faut juger ce tableau par la grandeur et la force, et non par la correction des traits. L'orateur est plus occupé des objets qui le remplissent que de la maniere de les rendre. C'est le style des Catons, de Marius, c'est celui de Corneille, plein d'inexactitude et de traits sublimes.

Voici le portrait de Cromwel : (*a*).
« Que si vous me demandez comment
» tant de factions opposées, et tant de
» sectes incompatibles qui se devoient
» apparemment (selon toute apparence)
» détruire les unes les autres, ont pu si
» opiniâtrément conspirer ensemble con-
» tre le trône royal, vous l'allez ap-
» prendre.

Un homme s'est rencontré d'une
» profondeur d'esprit incroyable, hypo-
» crite raffiné autant qu'habile politique,
» capable de tout entreprendre et de tout
» cacher, également actif et infatigable
» dans la paix et dans la guerre, qui ne
» laissoit rien à la fortune de ce qu'il pou-
» voit lui ôter par conseil et par pré-
» voyance. » (M. Fléchier a dit *de ce que le conseil et la prudence pouvoient lui*

(*a*) Oraison funebre de la Reine d'Angleterre.

ôter ? ce qui anime ces deux vertus, et les fait contraster agréablement avec la fortune ; le grand Bossuet ne vouloit point de ces agrémens) » mais au reste » si vigilant et si prêt à tout » *prêt à tout* signifie plutôt une disposition de l'ame qui attend le malheur sans crainte, qu'une attention de l'esprit qui ne peut être ni surprise ni prévenue) » qu'il n'a jamais » manqué les occasions qu'elle lui a pré- » sentées. Enfin un de ces esprits remuans » et audacieux, qui semblent être nés » pour changer le monde. . . Il fut donné » à celui-ci de tromper les peuples, et » de prévaloir contre les rois. » C'est la seule antithese marquée de tout ce portrait. Un Orateur qui n'eut été qu'ingénieux, l'auroit rendu étincelant d'un bout à l'autre, et l'eût fait une fois plus long en doublant le nombre des traits par les oppositions d'idées et de mots antithétiques.

Quelques pages auparavant, il avoit découvert les causes des révolutions que l'Angleterre essuya sous la domination de Cromwel. « Si (l'esprit d'indocilité et » d'indépendance) s'est montré tout en- » tier à l'Angleterre, et si la malignité » s'y est déclarée sans réserve, les rois » en ont souffert : mais aussi les rois en » ont été cause : ils ont trop fait sentir

» aux peuples que l'ancienne religion se
» pouvoit changer. Les sujets ont cessé
» d'en révérer les maximes, quand ils
» les ont vu céder aux passions et aux
» intérêts de leurs princes ; ces terres
» trop remuées, et devenues incapables
» de consistance, sont tombées de toutes
» parts, et n'ont fait voir que d'effroya-
» bles précipices. J'appelle ainsi tant d'er-
» reurs téméraires et extravagantes qu'on
» voyoit paroître tous les jours. Ne
» croyez pas que ce soit seulement la
» querelle de l'Episcopat, ou quelques
» chicanes sur la liturgie Anglicane, qui
» ait ému les communes... Quelque chose
» de plus violent se remuoit dans le fond
» des cœurs : c'étoit un dégoût secret de
» tout ce qui a de l'autorité, et une dé-
» mangeaison d'innover sans fin, après
» qu'on en a vu le premier exemple. »
Le parallelle de l'éloquence de Fléchier et de celle de Bossuet peut se faire en deux mots ; l'une est belle et parée comme Hélene, l'autre est nerveuse et armée comme Hercule.

Entre ces deux genres il est aisé de concevoir qu'il y a plusieurs milieux, selon qu'on approche plus ou moins de l'un ou de l'autre extrême. L'Orateur parfait est celui qui prend dans la composition toutes les nuances de son sujet :

il ne s'occupe point dans son enthousiasme d'éviter les syllabes dures, ni les bâillemens de voyelles, ni les chocs de consonnes ; il n'étudie point l'art des chutes finales, ni la gradation symétrique des nombres ; il écrit avec feu, avec force, avec rapidité, semblable à une source abondante qui jette ses flots. Ce ne sera que quand il reviendra sur sa production qu'il s'occupera de ces attentions menues. C'est alors qu'il songe à corriger les fautes, qu'il écarte les équivoques, qu'il éclaircit les obscurités, qu'il retranche les longueurs, qu'il rectifie les inégalités, qu'il enleve les impropriétés et les incorrections. Quelquefois même il fait plus ; il supprime des beautés qui auroient trop d'éclat ; il réduit une comparaison en métaphore pour serrer le style ; il abat un grand mot, il efface une image, il ôte une figure, il tronque une période, un nombre, une symétrie pour paroître plus vrai, et réveiller l'oreille par un écart ou une chute précipitée ; il laisse même des inexactitudes légeres qui pourront servir de pâture à la critique, mais qui n'arrêteront point les gens de goût. Pourquoi ? Parce qu'il sait que le sublime de tout art imitateur, est de disparoître entiérement pour ne laisser voir que la na-

ture, qui seule a le droit de toucher, de plaire, de persuader.

CHAPITRE XIII.

Quelques observations sur la maniere de se former le style.

NOUS terminerons cette section en disant un mot de la maniere dont on peut se former le style.

On sait qu'il faut premiérement lire beaucoup, et les meilleurs Ecrivains : secondement, écrire soi-même ; Cicéron a dit que la plume étoit le meilleur maître en ce genre : *stylus optimus dicendi magister* : troisiémement, imiter. Je ne m'arrêterai que sur ce dernier article.

Il semble que la maniere dont on s'y prend pour former le style par l'imitation, ne peut produire que très-peu d'effets. On propose au jeune écrivain un morceau de Cicéron, ou de tel autre auteur fameux, dont on veut qu'il transporte le tour et la construction sur une autre pensée qu'on lui donne à habiller. Mais cette pensée est différente de celle de Cicéron, par conséquent elle sera habillée sur une autre mesure que la sienne propre. On voit tout d'un coup ce qui doit en résulter.

On a observé que toutes les fois que les jeunes gens imitent, ils défigurent leur propre ouvrage plutôt que de l'enrichir. Ils prennent toujours trop, ou trop peu de leur modele. Rarement ils ont l'estomac assez bon pour faire comme l'abeille qui tire de la rose, des lis, du thim, un suc dont elle compose un autre suc tout différent de celui qu'elle a tiré. Les imitateurs mal-adroits, rendent le thim, les lis, la rose, tels qu'ils les ont trouvés, avec cette seule différence, que ces fleurs ont été flétries en passant par leurs mains.

A la bonne heure, il s'agit de leur montrer le tour grammatical : qu'on leur présente une espece de moule pour dresser leur phrase : qu'à l'imitation de celle-ci, par exemple : *Ad rivum eundem lupus et agnus venerant siti compulsi :* « Le » loup et l'agneau pressés par la soif » étoient venus au même ruisseau, » on leur propose cette autre : Le frere et la sœur pressés par l'amour s'étoient approchés de leur pere : *Ad patrem suum frater et soror venerant amore compulsi.* Ces opérations se pratiquent avec beaucoup de succès, et font sentir parfaitement le caractere des deux langues.

Mais quand il s'agit d'écrire un morceau de quelque étendue, de l'écrire aussi

bien qu'il peut être écrit, dans le style et le ton qui lui conviennent; si on veut y arriver par le secours de l'imitation, voici, ce semble, de quelle maniere on peut procéder.

Avant que de commencer un concert, les musiciens montent chacun leur instrument sur le même ton, qu'ils prennent d'un instrument sûr et invariable par lui-même.

Avant que de prendre la plume, l'écrivain imitateur doit de même choisir un modele certain, et le prendre précisément dans le genre où il veut travailler lui-même. S'il s'agit d'une oraison latine, il ne lira ni Salluste, ni Tite-Live, encore moins Plaute et Térence. Il ne lira pas même les livres philosophiques de Cicéron, ni ceux qui concernent la rhétorique, encore moins ses lettres; mais il lira ses oraisons, et sur-tout celles qui sont dans le même genre que celui qu'il veut traiter. Ce sera son discours pour Marcellus, pour la loi Manilienne, pour Ligarius, etc. s'il s'agit de louer. Il prendra les Verrines, les Catilinaires, les Philippiques, etc. s'il s'agit de blâmer. Si j'avois à composer un poëme, héroïque, je m'attacherois à la lecture seule de Virgile, non dans ses Pastorales, ni dans ses Géorgiques; mais dans les

endroits de son Enéïde qui auroient le plus de rapport à mon sujet ; et après avoir écouté quelque temps le son de sa trompette, après m'être rempli l'oreille de ses accords, quand je me sentirois échauffé par son génie ; alors je m'élancerois pour chanter les combats. Chaque fois que je reviendrois à mon ouvrage, je me préparerois au travail par la même précaution ; et s'il arrivoit que l'oracle fût sourd à ma demande, que je n'entendisse point sa voix, j'attendrois un moment plus favorable. Virgile, par ce moyen, seroit seul mon Apollon et mon Aristarque, mon génie et mon juge.

Quand mon ouvrage seroit achevé, et qu'il ne s'agiroit plus que de le polir, allant sans cesse au modele, et revenant de même à mon travail, j'essayerois si l'impression seroit continue en passant de l'un à l'autre. Quelle satisfaction, si du moins en quelques endroits je retrouvois le même nerf, la même dignité, la même naïveté, la même harmonie ! On prend insensiblement les mœurs de ceux avec qui on vit. Cela se fait même sans qu'on s'en apperçoive. Qu'arriverat-il, si on tâche, si on s'efforce de ressembler ?

Quiconque lit dans l'intention d'imiter, doit pendant quelques jours se don-

ner tout entier à l'auteur qu'il veut imiter. Il doit observer exactement ses pensées, ses expressions, ses tours, revenir sur les mêmes endroits, s'y arrêter, tâcher d'en exprimer le suc. Il ne se contentera pas d'avoir lu; il prononcera à haute voix; il chantera les vers; il déclamera la prose; il entrera dans la passion; il s'échauffera. Voilà le moment des muses. Il est temps alors de prendre la palette et les pinceaux. S'il arrive que la mémoire fournisse au génie des expressions étrangeres au modele qu'on suit, elles seront entraînées par le courant général, et prendront la même direction que le reste. Ce ne sera pas un style rapetassé de lambeaux de toutes couleurs: on n'y verra point de périodes bigarrées d'Horace, de Juvenal, de Cicéron. L'imitation d'un seul modele réduira tout à la même forme, et rendra l'ouvrage, quant à l'élocution, aussi parfait qu'il peut l'être, eu égard au talent de l'auteur.

SECTION QUATRIEME.

DE LA PRONONCIATION.

COMME notre travail a pour objet principal les jeunes gens, on me permettra de leur présenter ici quelques observations, pour leur aider à se montrer convenablement dans leurs exercices publics. Ce qu'ils disent n'étant point ordinairement de leur propre fond; il est de leur intérêt de se faire honneur par la maniere de le dire, en faisant voir qu'ils sentent eux-mêmes, et qu'ils comprennent ce qu'ils disent.

CHAPITRE I.

De la Prononciation des jeunes gens dans les exercices publics.

LA premiere chose que les jeunes Gens ont à observer, est que leur prononciation soit nette. Pour cela, il faut parler doucement, distinguer les sons, soutenir les finales, séparer les mots, les syllabes, quelquefois même certaines lettres qui pourroient se confondre, ou produire par le choc un mauvais

son : s'arrêter aux points et aux virgules, et par-tout où le sens et la netteté l'exigent. La prononciation est au discours, ce que l'impression est à la lecture. Un ouvrage élégamment imprimé, sur beau papier, exactement ponctué, justement espacé dans les lignes et dans les mots, acquiert un nouveau mérite. Il séduit les yeux. De même on entend avec plaisir une prononciation nette, qui porte à l'oreille les mots, sans confusion, sans embarras : l'esprit en voit mieux l'ordre et le détail des pensées.

2.° Que la prononciation soit aisée et coulante. Dès que l'Orateur peine, l'Auditeur est gêné. Il vaudroit mieux faire quelque faute en galant homme, que d'être scrupuleux en pédant.

3.° Ce n'est point assez que la prononciation soit exacte et aisée (c'est déjà un grand point, et assez rare dans la Jeunesse françoise) il faut encore prendre le ton convenable à ce qu'on dit. Comme ces tons varient à l'infini, il est très-difficile d'en marquer les différences, et d'en donner des regles. Cependant il semble qu'on peut les réduire à trois especes : le ton familier, le soutenu, et un troisieme, qui tient le milieu entre les deux, et que pour cela on peut appeler ton *moyen*.

Le ton familier est celui de la con-

versation ordinaire. Il n'est ni chantant, ni monotone. Il consiste dans des inflexions douces et simples. Il est plus facile de l'apprendre par imitation, en choisissant quelque modele, que par regles. J'ai dit *en choisissant un modele*, car il y a un certain choix à faire : il y a le familier des honnêtes gens : et il ne seroit pas sûr de faire parler les Jeunes-gens comme ils parlent avec ceux de leur âge.

Le ton soutenu est celui qu'on emploie dans la déclamation des discours graves, ou lorsqu'on lit des ouvrages très-sérieux. La voix est toujours pleine, les syllabes prononcées avec une sorte de mélodie demi-chantante : on ne varie les inflexions qu'avec dignité.

Le ton moyen a un peu plus d'apprêt que le familier, et un peu moins que le soutenu. Ces trois especes de tons ont chacun leurs degrés, où il y a du plus ou du moins, selon les sujets, les acteurs, les auditeurs, et les lieux.

Il semble qu'on doit dire, dans un exercice public, d'un ton familier toutes les définitions, les remarques, les réflexions, les récits : c'est un entretien littéraire.

D'un ton un peu élevé, toutes les citations, soit en vers, soit en prose, quand

elles ne seront point dans le genre noble ; quand ce sera, par exemple, quelque morceau de Dissertations, ou de Comédies, ou une Apologue, car on ne dira pas du même ton, *la Cigale* ou *la Grenouille*, et les remarques qui seront faites sur cette fable. Celles-ci seront dites d'un ton plus uni, plus négligé. La Fable se sentira un peu de l'art, on lui donnera un air plus gracieux, plus riant.

Enfin, on dira d'un ton soutenu, les morceaux d'Oraisons ou de haute Poésie. Je mets ici la haute Poésie avec l'Oraison, quoiqu'elle ait encore un degré au-dessus. On doit chanter les vers et non les lire. Ainsi on dira d'un ton noble : *Turenne meurt, tout se confond : la Paix s'éloigne : la Victoire se lasse :* mais ce ton sera plus grand encore quand on dira :

Mânes des grands Bourbons, brillans foudres de guerre,
Qui fûtes et l'exemple et l'effroi de la terre, etc

Ce ton soutenu consiste principalement, au moins pour les Jeunes-gens, 1.° à baisser la voix au commencement de chaque période. Il est d'observation qu'on ne manque jamais de remonter insensiblement au ton qu'on a quitté. Cela fait une variété qui termine les phrases, et

et dont il n'est pas difficile à l'oreille de se contenter. Peut-être même qu'il seroit ridicule d'en demander davantage dans un exercice. Veut-on qu'un enfant fasse tour-à-tour mille rôles différens; qu'il se plie à mille caracteres qu'on lui fait passer dans la mémoire? Qu'il déclame comme Bourdaloue, et qu'une ligne après il fasse le Crispin? Il consiste 2.° à prononcer d'un ton d'intérêt: c'est-à-dire, en appuyant sur certaines syllabes, pour faire sortir l'ame et exprimer la verve: 3.° à faire sentir la rime, sur-tout la féminine, dans la haute poésie, sans néanmoins s'arrêter qu'aux points et aux virgules. Car c'est une faute de s'arrêter à la rime, quand le sens ne l'exige point.

Quant au Geste, on croit communément que faire des gestes, c'est remuer, sur-tout les mains. Faire des gestes, c'est montrer par le maintien ou le mouvement du corps, qu'on sent, ou qu'on pense. C'est un langage qui ne s'adresse qu'aux yeux. Au lieu que les mots et les tons s'adressent aux oreilles.

Il seroit aussi ridicule de demander aux enfans les grands gestes, que les tons passionnés de la chaire ou du théâtre. Qu'ils se tiennent bien, qu'ils aient un air gracieux et conforme à ce qu'ils disent, qu'ils paroissent sentir, c'est assez.

S'ils font quelque mouvement des mains, que ce soit des naissances de gestes, plutôt que des gestes formés. Il n'en plairont pas moins. Ils auront l'air d'être retenus par une certaine honte, qui, à leur âge, fait une grande partie des graces.

Pour leur occuper les yeux, il faut leur faire imaginer les personnes à qui ils sont censés parler, leur situation, leur attention. Par exemple, s'ils récitent la fable du Chêne et du Roseau, et que ce soit le Chêne qui parle, il faut leur faire imaginer un Roseau, qui écoute, dans un lieu, vers lequel leurs yeux, et le peu de gestes qu'ils feront, puissent se porter.

Pour les mains, comme elles les embarrassent fort, la gauche, sur-tout, qu'on leur donne d'abord un livre, un papier roulé, un dos de chaise qui les cache à moitié et leur ôte une partie de leur embarras; cela vaut mieux qu'un bras qui fait la pagode, avec une monotonie dégoûtante. Dans les choses qui doivent se faire avec goût, le premier point est de mettre l'acteur à son aise. Il y a des caracteres plus souples les uns que les autres: on voit des enfans qui ont des graces dès le berceau. D'autres, au contraire, sont gauches dans tous leurs mouvemens. Les premiers n'ont

presque pas besoin de maîtres : il suffit de leur montrer le chemin et de les laisser aller à cette aimable liberté, qu'une autorité sombre ne manqueroit pas d'éteindre. Quant aux autres, si on leur donne des leçons, il faut qu'elles soient toujours gaies et riantes. Il n'y a guere qu'une mere tendre et sensée qui puisse heureusement corriger ce défaut ; où si un autre l'entreprend, il faut qu'il en prenne les sentimens.

J'oubliois de dire qu'il faut bien se garder de laisser faire d'eux-mêmes aux jeunes gens les premiers essais. Ils prendroient des habitudes qu'il seroit presque impossible de réformer. Il faut leur donner l'exemple, et dire devant eux comme on veut qu'ils disent : leur répéter plusieurs fois les tons, les airs de tête, etc. puis les engager à s'essayer sur le champ. S'ils n'osent le faire en présence de leurs maîtres, il faut leur dire de s'exercer seuls, vis-à-vis d'un miroir. Là, ils s'écouteront, se regarderont, s'approuveront, se blâmeront à leur aise, et pour peu qu'ils aient un commencement de sens et de goût, ils sauront bien retrouver les gestes du modele, ou les remplacer. Après cela, ils reparoîtront avec plus de confiance, et par conséquent avec plus de succès. Les hommes sont

hommes à tout âge. Il faut toujours respecter leur amour-propre devant les autres : *Hæc omnia magis monitoris non fatui, quàm magistri eruditi.*

CHAPITRE II.

Importance de la Prononciation Oratoire.

MAINTENANT on me permettra d'adresser ici un mot aux Orateurs, et de leur faire sentir la liaison qu'il y a entre l'élocution du geste et du ton de voix, et celle des mots; et de quelle importance il est que les mots, les tons de voix, les gestes soient parfaitement d'accord dans celui qui parle.

Notre objet ici n'est nullement de donner des regles. Nous nous bornerons à un seul point : c'est de faire entrevoir au moins l'étendue et le nombre des choses que comprend l'art de déclamer; afin que si quelqu'un s'avisoit de l'étudier pour son propre usage, il connût à-peu-près son objet. Nous conviendrons même, si on veut, que chacun doit presque être son propre maître dans ce genre, et que les avis donnés, sur-tout par écrit, sont pour ainsi dire, en pure perte.

Les Anciens avoient sur les gestes et sur les tons de voix une collection de pré-

ceptes qui faisoit un Art, et qui servoit de regle à ceux qui devoient parler en public. Ils croyoient même que cette partie étoit une des plus considérables de l'art de persuader et de toucher.

Pour nous, nous avons cru qu'il étoit plus court de croire et de dire sans cesse, qu'il faut s'abandonner à l'instinct dans la déclamation, qu'il n'y a point de regles pour cette partie, et que, si on vouloit s'aviser d'y en mettre, ce seroit un moyen infaillible de détruire la nature; ou au moins de la gâter. Si ce raisonnement étoit juste, il ne faudroit point de regles non plus pour l'élocution; parce que l'élocution naturelle est toujours celle qui a le plus de charmes et le plus de forces. Il en seroit de même de tous les autres arts, dont l'objet est de régler, de polir, de fortifier les facultés naturelles, pour les porter plus surement à leurs fins.

Tout le monde a entendu parler des défis que se faisoient entr'eux Cicéron et Roscius. L'Orateur exprimoit une pensée par des mots. Le Comédien sur le champ l'exprimoit par des gestes. L'Orateur changeoit les mots, en laissant la pensée: le Comédien changeoit les gestes, et rendoit encore la pensée. Voilà donc deux moyens de s'exprimer, qui se suffisent à eux-mêmes pour représenter les pensées, la parole et le geste.

Les Pantomimes représentoient des pieces entieres avec le seul geste. Ils en faisoient un discours suivi, que les spectateurs écoutoient pendant plusieurs heures. Qu'eût-ce été, s'ils eussent encore employé l'autre partie de la déclamation, qui est le ton de voix?

La Musique qui n'a pour elle que cette derniere expression, exprime par ce langage une infinité de choses. Elle peint la joie, la tristesse, la langueur. Elle imite la force, la foiblesse, la fierté, un orage, la terre qui mugit. Elle nous échauffe, nous transporte, quoiqu'elle ne nous parle que par des sons. Que seroit-ce si elle étoit unie au geste qui remue l'ame, en passant par les yeux, et à la parole, qui se porte en même-temps à l'esprit et au cœur?

Démosthene interrogé quelle étoit la premiere, la plus excellente partie de l'Orateur, répondit, l'action: quelle étoit la seconde, l'action encore; la troisieme, encore l'action, jusqu'à ce qu'on eût cessé de l'interroger: voulant faire entendre par-là que sans l'action, toutes les autres parties qui composent l'Orateur, doivent être comptées pour peu de chose.

Il l'avoit trop sensiblement éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Cet Orateur le plus éloquent qui fut jamais, mal-

gré la force de son génie, et la vigueur de son élocution, fut toujours mal accueilli tant qu'il ne sut point l'art de manier ses armes. La leçon que lui donna un Comédien, fut pour lui un trait de feu qui l'éclaira, et qui lui fit voir clairement que sans l'action, les plus belles choses ne sont qu'un cadavre sans vie, plus propre à morfondre l'auditeur, qu'à l'échauffer. Il s'y appliqua donc de toutes ses forces : et les efforts prodigieux qu'il fit, joints à la gloire immortelle qu'il s'est acquise en conséquence, seront une justification plus que suffisante pour ceux qui voudront suivre son exemple, et se livrer tout entiers à l'art de déclamer.

L'étude de cet art ne sert pas seulement aux Orateurs, aux acteurs de profession, à tous ceux qui sont obligés de paroître quelquefois en public. Comment, sans lui, quiconque veut lire les bons Auteurs, en pourra-t-il sentir les beautés ? Reprenons notre comparaison du cadavre, toute hideuse qu'elle est. Les livres que nous lisons, ne sont que des ombres vaines, des phantômes vuides de sang, que le lecteur doit ranimer, s'il veut en retrouver les traits. Il faut qu'il leur prête sa voix, ses gestes : qu'il voie Œdipe se frappant le front, et hurlant de douleur : qu'il entende les éclats de Démosthene :

qu'il s'enflamme comme Cicéron contre les Clodius, les Catilina, et qu'il entende autour de lui les auditeurs qui frémissent. Sans cela, les plus beaux écrits ne sont que des figures glacées, des desseins ébauchés, demi-effacés, des traces légeres d'un pinceau célebre.

Et l'Auteur qui compose, comment pourra-t-il animer son style, s'il ne s'imagine dans son cabinet apostropher le ciel, ouvrir les enfers ? Où prendra-t-il la grace, la force, l'énergie, s'il n'essaye, au moins à demi-voix, les tons de la nature?

Puisque l'art de déclamer est également utile à celui qui compose, qui écrit, qui parle en public; il est au moins raisonnable de s'arrêter un moment pour voir ce qu'il contient.

CHAPITRE III.

Combien il y a de choses à considérer dans la prononciation oratoire.

LA déclamation, ou comme parlent les Rhéteurs, l'action, est une sorte d'éloquence du corps, une expression qui consiste dans les gestes et dans les tons de voix : *Est actio quasi corporis quædam eloquentia, cùm constet motu atque voce.*

Cette espece d'élocution, a aussi-bien

que le langage des mots, ses élémens. Elle a sa naïveté, sa richesse; elle a son harmonie particuliere avec chaque objet, et générale avec tout le sujet; elle a sa mélodie, ses nombres, ses variations, sa décence; enfin elle a ses défauts et ses excès.

Il y a des tons et des gestes simples dont les autres sont composés. Il y en a qui sont composés plus ou moins, et dont les combinaisons sont plus ou moins aisées. On peut même dire qu'il y a pour le langage d'action, non-seulement les périodes et les phrases, mais les mots, les syllabes, les lettres. Mais ce qui est très-singulier dans ce langage, c'est que d'un côté tous les hommes, de quelqu'âge et de quelque condition qu'ils soient, en ont l'intelligence; et que d'un autre côté chaque homme en particulier a le sien qui lui est aussi propre, aussi personnel que sa propre existence. Oui, nous avons chacun nos gestes, nos tons, comme nous avons notre extérieur, nos traits, notre taille, notre voix; et nous les avons aussi différens de ceux des autres hommes, que nous sommes nous-mêmes différens d'eux, par ce caractere de propriété qui fait que Pierre n'est pas Paul, et que Paul n'est pas Pierre. Ainsi le langage d'action de Pierre n'est nullement

celui de Paul ; celui de Paul n'est point celui de Pierre ; et quoique fondés sur des élémens communs, ces deux langages sont aussi différens au moins que la langue Françoise, l'Italienne, l'Espagnole le sont de la Latine, dont elles ont tiré la plupart de leurs mots.

Tout Orateur a donc son geste qui est à lui et à lui seul. Cette propriété d'expression lui fait parler d'une maniere propre la langue qui appartient à tout le monde, et le met en état de s'exprimer avec une sorte de nouveauté, en se servant de mots qui n'ont rien de nouveau. C'est ce charme de nouveauté qui nous attache quelquefois à un prédicateur plutôt qu'à un autre, à cet acteur plutôt qu'à celui-ci. Donnez les mêmes choses à dire et le même rôle à jouer à deux hommes différens. L'un nous charme ; l'autre nous ennuie. C'est que l'un joint au langage des mots un langage d'action qui est clair, précis, naïf, et que l'autre n'a que des gestes vagues, faux, ou d'un sens peu énergique.

Il y a trois sortes de Gestes : les uns qui représentent par imitation, comme quand on contrefait la démarche de quelqu'un ou ses tons : on peut les nommer *imitatifs*. Il y en a d'autres qui ne font que désigner un lieu, une chose, une per-

sonne, ils sont *indicatifs*. Enfin il y en a qu'on pourroit appeler *affectifs*, parce qu'ils peignent les affections de l'ame, et qu'ils en portent l'impression dans ceux qui les voient.

Le geste imitatif est plus souvent dans le comique, que dans le tragique. Il n'est pas d'un homme grave et décent de contrefaire les gestes, ni les tons de qui que ce soit; parce que dans ces imitations il y a toujours quelque trait qui décele le défaut de gravité, et qui avertit de la parodie.

Le geste indicatif n'exprime que la pensée : il ne fait que montrer l'objet sur lequel il veut que le spectateur porte son attention.

Enfin le Geste affectif est le tableau de l'ame. C'est lui qui sert la nature, quand elle veut se développer elle-même, et qu'elle se livre toute entiere aux impressions qu'elle reçoit. C'est ce geste qui est la vie du discours, et qui seul fait triompher l'Eloquence. Il contient toutes les attitudes du corps et tous ses mouvemens, sans nulle exception. Un Orateur en chaire ne doit pas être indifférent, même sur l'arrangement de ses pieds qu'on ne voit pas. C'est de leur disposition que dépendent souvent la fermeté, la noblesse, la grace de tout son maintien.

Il en est de même des tons de voix, qui se nuancent et se graduent par les plus petites différences, par les demi-tons, les quarts de tons, quelquefois par des divisions que le calcul musical ne sauroit atteindre. Ordinairement la voix de l'Orateur se renferme dans la quinte. Elle n'en sort que dans les éclats, lorsqu'il s'agit de porter les plus grands coups. C'est ce que les Latins appeloient *vocis contentio*. Que d'art et de soin pour saisir toutes ces différences ! Il y a plus : chaque Orateur a sa voix qui demande un art particulier, soit pour l'adoucir, quand elle est trop dure; soit pour la soutenir, quand elle est foible ; pour la redresser, quand elle est fausse ; pour la modérer, quand elle a trop d'éclat.

Enfin il n'y a pas une passion, pas un mouvement de chaque passion, pas une seule partie de ce mouvement, qui n'ait son geste et son ton particulier, sa modulation, ses degrés de gestes et de tons : il n'y a aucun homme qui n'ait pour exprimer ce mouvement, ses gestes propres, et ses tons, que j'appelle individuels; et, ce qui doit encore plus effrayer ceux qui parlent en public, c'est qu'il n'y a pas un auditeur, s'il est homme, qui ne soit en état de saisir cette expression, et d'en sentir la justesse.

C'est même sur cette facilité de l'Auditeur qu'est fondée l'énergie de l'action. Il y a entre l'Orateur et lui une sympathie, une proportion naturelle, qui fait que l'un saisit vivement et exactement tout ce qui est exprimé par l'extérieur et par les tons de voix de l'autre. Quand nos oreilles et nos yeux suivent l'action de celui qui déclame, leurs fonctions s'exercent sur leur objet naturel. Nous ne perdons rien. C'est la nature même qui parle à nos organes ; c'est-à-dire, aux facultés qu'elle a faites exprès pour elle-même, et de maniere que ces facultés pussent l'entendre et la comprendre, quand elle leur parle.

Une langue, quelqu'énergique, quelque riche qu'elle soit en mots et en tours, reste en une infinité d'occasions au dessous de l'objet qu'elle veut exprimer. Il y a des choses qu'elle ne rend qu'en partie, qu'avec obscurité, qu'avec des longueurs. Souvent elle ne fait que dessiner ce qui devroit être peint, ou même profondément gravé. Un seul cri nous émeut jusques dans les entrailles, tout notre être s'intéresse à l'objet dont le ressort nous emporte et brise tous les autres liens. Il en est de même des gestes. Un coup-d'œil dit plus vîte et mieux que tous les discours. Une attitude, un maintien nous

convainc, nous explique à la fois mille choses que nous débrouillons nous-mêmes avec plaisir. Combien de scenes charmantes qui doivent tout à l'art et au génie de l'acteur, et qui, si elles n'avoient que les paroles, ne seroient qu'une ébauche à peine dégrossie ! (*a*)

Le langage de la déclamation est aussi fécond et aussi riche qu'il est énergique. Il a des expressions pour figurer avec les paroles et les tours de quelqu'espece qu'ils soient. Dans la métaphore, la métonymie, l'antonomase, l'hyperbole, le ton, et le geste sont plus forts, plus foncés. La répétition, la conversion, la complexion, les différencient dans les commencemens, dans les chutes, ou dans l'un et dans l'autre. La gradation les fait monter ou descendre, la subjection les fait concerter en basses et en dessus ; l'antithese et la comparaison les coupent et les tranchent par des symétries tantôt croisées, tantôt paralleles, dans un sens tantôt direct et naturel, tantôt renversé. En un mot, il n'y a pas une seule figure de pensée à laquelle il ne réponde aussi une figure de geste et de ton, avec cette seule différence que les figures de gestes et de tons ne se tra-

(*a*) *Acuta exclamatio vocem et fauces vulnerat, eadem lædit auditorem.* Ad Heren. III. 12.

cent point sur le papier ; au lieu que celles de pensées et de mots se présentent nettement dans des exemples.

La flexibilité des gestes et des tons qui suivent les figures de pensées et de mots, ne se trouve pas moins sensiblement dans les périodes.

Il y a des périodes simples, d'un seul membre. Il y en a de composées, qui sont de deux, de trois, de quatre, de cinq, de six membres et quelquefois davantage. Il n'y en a pas une qui ne demande un certain ton et une certaine maniere de geste qui les accompagne depuis le commencement jusqu'à la fin, qui termine les membres par quelque inflexion, sépare les incises, annonce les membres suivans, et enfin indique le repos absolu.

Il y a un ton qui annonce le premier membre, un autre ton qui annonce le second, un autre le troisieme, un enfin qui fait sentir le *deniquè*, et qui avertit l'esprit et l'oreille que le repos final et absolu va venir. Enfin de même que dans une belle période, il y a mélodie, harmonie, nombre, variation de mélodie, et de nombre, et d'harmonie ; il y a aussi dans les gestes et dans les tons, la mélodie qui les ajuste et les unit entr'eux : car dans le geste qui se fait actuellement, il doit y avoir un reste de celui qui a pré-

cédé, et une naissance de celui qui va suivre.

Il y a le nombre, qui regle les intervalles et les repos, qui prépare les finales, qui préside aux intonations.

Il y a l'harmonie. Comme tout le monde est connoisseur, si l'acteur fait un geste discordant ou estropié, un ton faux, s'il manque une chute; on le siffle. Si au contraire un geste, un ton est d'une vérité exquise; on bat des mains. Mais si on ramene éternellement les mêmes inflexions, les mêmes finales, les mêmes mouvemens, l'inattention se peint dans les yeux du spectateur, les muscles se relâchent, il s'endort.

Il y a la variété. La variété qui fait les délices du genre humain est sur-tout nécessaire dans la déclamation. Il faut varier, non-seulement quand les choses varient, (ce qui est d'une nécessité indispensable) mais encore quand on répete les mêmes choses : *Le pauvre homme* du Tartuffe de Moliere, le *sans dot*, le *que diantre alloit-il faire dans cette galere : c'est votre léthargie, etc.* tous ces retours de mots, s'ils amenent avec eux les mêmes retours de tons et de gestes deviennent fades et dégoûtans.

Enfin il y a la justesse, la clarté, la vérité. Cette derniere qualité semble ren-

fermer les deux autres. Car quand il s'agit de gestes et de tons, dès que l'expression est vraie, comme elle ne contient rien d'artificiel, ni qui suppose des connoissances acquises, elle est de soi claire et juste. La justesse n'est qu'un accord exact de l'expression avec la chose exprimée. Or la vérité n'est autre chose que ce même accord. Ainsi le geste et le ton, quand ils sont vrais, doivent l'un ou l'autre, souvent tous deux, sortir avec la pensée, croître avec elle, se plier à toutes ses inégalités et à tous ses degrés : or c'est ce qu'on nomme justesse.

Ils doivent être vifs et libres. Tout ce qui sent l'étude et l'embarras, a un air de fausseté et d'artifice ; ce qui est timide, marque la foiblesse ou la défiance : par conséquent la franchise et l'aisance, et une juste hardiesse doit se montrer dans l'action de l'Orateur. Toutes ces qualités sont renfermées dans la vérité.

C'est cette vérité que nous avons appelée ailleurs naïveté ; et qui, si elle doit être dans les mots et dans les tours qu'emploie l'Orateur, en se servant d'une Langue qui est d'invention humaine, se trouvera, à plus forte raison, dans le langage de la nature même.

Mais dans ce genre, comme dans la Peinture, il y a le vrai, et le beau vrai.

Car s'il y a deux genres qui se ressemblent, c'est la Peinture et la Déclamation : puisque l'une est le modele, et l'autre la copie. Je dis l'une, sans distinguer; parce que si la nature est le modele des peintres, les peintures à leur tour doivent être les modeles de la belle déclamation. Que de leçons pour un excellent acteur dans les tableaux de Le Brun, de Le Sueur, du Poussin, où toutes les figures sont des especes de pantomimes d'autant plus admirables, que pour s'exprimer, elles ont, non une suite de gestes qui s'entraident réciproquement, mais seulement un geste qui est unique ! C'est dans ce point indivisible qu'il a fallu renfermer toute l'ame d'Alexandre, toute la douleur de la mere de Darius ; l'art l'a fait, et a trouvé le secret de nous arracher des larmes.

Que n'éprouverions-nous pas, si dans un sujet vrai, réel, existant, un orateur représentoit en soi, c'est-à-dire, sur un modele vivant et animé, ce qui n'est que peint sur la toile, ou même crayonné sur le papier, et qu'à ces gestes il joignît la parole, et les accens de la nature ?

A toutes ces qualités ajoutez la décence qui s'étend sur toutes les autres parties, et regle la maniere et les bornes dans tout ce qui se fait ou se dit. Elle mon-

tre à celui qui parle ce que demande de lui le sujet qu'il traite, le lieu où il est, l'auditoire qui l'écoute, la pensée qu'il exprime, enfin ce que demandent son âge et sa qualité, etc. C'est elle sur-tout qui regle le mouvement.

La plupart de ceux qui se mêlent de parler en public, n'ont aucune idée de ce mouvement, ou du moins ils n'y font pas d'attention. C'est néanmoins du mouvement que les Anciens appeloient quelquefois rythme, que dépend la force, ou la douceur de l'impression.

Il y avoit chez les Grecs deux sortes de mouvemens : l'un doux, tel qu'il est dans la vie d'un paisible citoyen, dont le cœur est en action ; mais sans trouble : ils l'appelloient ἦθος. L'autre étoit vif et emporté, lorsque la passion est allumée ; c'étoit le πάθος, d'où est venu le terme *pathétique*.

Ces deux mouvemens doivent régner tour à tour dans la tribune, tantôt pour s'insinuer doucement, tantôt pour faire breche et entrer d'assaut. Les orateurs imbécilles n'ont qu'une façon d'aller, fondée sur une habitude prise sottement d'après quelque modele, célebre, peut-être, par quelqu'autre endroit, mais vicieux à coup sûr par celui-là. Ils débitent avec la même précipitation l'exorde et

la division, le récit et les preuves. C'est un rouet démonté que rien n'arrête. Si par hasard, ils changent de mouvement, cela se fait si mal-adroitement qu'ils trahissent chaque fois leur mauvais goût. Comme leur objet unique est de décharger leur mémoire d'un fardeau importun, ils versent sans interruption les flots qui arrivent; ne songeant pas qu'ils doivent représenter en eux-mêmes les passions qu'ils veulent émouvoir; et que ces passions sont, comme le feu, d'une nature si subtile et si légere, que l'impression du moindre souffle, de la moindre idée qui passe par l'esprit, en change la couleur, le mouvement, la direction.

De tous les mouvemens, le plus décent et le plus éloquent est celui qui marque l'assurance de l'orateur sur la bonté de sa cause, et la certitude où il est, de la présenter de maniere à en persuader ceux à qui il parle. C'est ce mouvement qui fait ce qu'on appelle le *ton d'autorité*, quand l'orateur maître de son sujet, maître de lui-même, paroît assuré sans orgueil, et se répondre de ses succès. Ce ton inspire du respect à l'auditeur, et double le crédit des preuves. Un homme qui se laisse emporter par sa matiere, nous donne une idée désavantageuse de sa légereté ou de sa foiblesse. Je le compare à

un cavalier qui ne peut retenir les rênes d'un cheval fougueux. Tout ce qui peut lui arriver de mieux dans la carriere, c'est de détruire la bonne opinion qu'on avoit de lui, et de céder la victoire à ses rivaux.

D'autres croient avoir un ton décent et digne de la chaire où ils parlent, quand ils donnent à leurs voix toute son étendue, et qu'ils chantent tout ce qu'ils disent. Ce ton criard n'est qu'une distraction pour l'auditeur. Sa tête est comme étonnée par le bruit; et son esprit est dans une agitation toute passive, à-peu-près telle que celle qu'on éprouve dans ces momens de rêverie, où on entend sans écouter, où on voit plusieurs objets, sans en regarder aucun. Quelquefois le lieu trop petit tourmente la voix, laquelle refluant sur elle-même, fait une sorte de cacophonie qui étourdit l'auditeur, et qui l'oblige, s'il veut entendre, à un effort d'attention, dont le travail le distrait, et affoiblit d'autant l'impression qu'il auroit prise.

On ne veut point renouveler ici les observations satyriques du P. Sanlec. On se contente de remarquer qu'il n'y a point d'Art où il y ait plus de parties que dans l'éloquence; et qu'il n'y en a presque point que nous étudions moins, et par conséquent où nous fassions plus de fautes.

L'ame de l'auditeur seroit une table rase, sans préjugés, sans prévention ; elle seroit une cire molle prête à toutes les formes, qu'elle n'obéiroit pas à la vérité, proposée de la maniere dont on la propose tous les jours, avec toutes les apparences de la fausseté.

Et le plus souvent l'auditeur vient couvert de sa cuirasse, pour parer tous les traits qu'on veut lui lancer. Il défie l'orateur, il l'attend, il juge de son art, de son adresse, bien résolu de détourner les coups, ou de les renvoyer. Le moindre défaut frappe d'abord l'esprit, ôte à l'argument sa portée, et ruine toute l'entreprise de l'orateur.

On voudroit qu'un orateur, et sur-tout un orateur évangélique, rempli parfaitement de son sujet et de l'importance de son ministere, portant, comme on dit, la république dans le cœur, présentât la vérité fortement et simplement, et seulement avec le feu et la lumiere qui ne manquent jamais de l'accompagner. Mais au lieu de cette vigueur mâle, qui suppose des Démosthenes, de médiocres artistes mesurant l'Eloquence à leurs forces, croient que tout consiste à donner des choses jolies, des phrases qu'ils appellent saillantes, de petits mots, des bluettes ; et quand ils sont venus à bout de coudre

ces miseres sur un gros canevas, il les jettent à l'auditeur selon que leur instinct en ordonne, ou l'imitation manquée de quelque modele choisi au hasard.

Les difficultés qu'on vient de faire entrevoir sur l'art de déclamer, pourront étonner quelques personnes. Mais on n'adresse ces observations qu'à ceux qui ont compris toute la grandeur de leur art, et qui se proposent d'y remporter le prix.

Il n'y a point d'art qui ne demande de l'effort : et s'il y en a quelqu'un qui en mérite, c'est celui-ci. On donne pendant des années entieres des maîtres aux jeunes gens, pour leur apprendre à entrer, à sortir, à saluer, à se présenter : et on veut abandonner à la seule nature, au seul instinct, de régler la décence et les graces, dans les occasions où l'homme est en spectacle à tout un peuple, qui juge à la rigueur de tous ses mouvemens et de tous ses tons. Ce naturel qu'on vante tant dans la déclamation, et qu'on s'imagine devoir être inculte, pour être vrai, ne perdroit rien de ce qu'il a, quand il seroit cultivé : et il acquerroit surement une force et des charmes qu'il n'a pas.

SECONDE PARTIE.

Du Récit Historique.

CHAPITRE I.

De la nature du Récit historique et de ses différentes especes.

LE Récit est un exposé exact et fidele d'un événement : c'est-à-dire, un exposé qui rend tout l'événement, et qui le rend comme il est. Car s'il rend plus ou moins, il n'est point exact ; et s'il rend autrement, il n'est point fidelle. Celui qui raconte ce qu'il a vu, le raconte comme il l'a vu, et quelquefois comme il n'est pas; alors le Récit est fidelle, sans être exact.

Tout Récit est le portrait de l'événement qui en fait le sujet. Le Brun et Quinte-Curce ont peint tous deux les batailles d'Alexandre. Celui-ci avec des signes arbitraires et d'institution, qui sont les mots, l'autre avec des signes naturels et d'imitation, qui sont les traits et les couleurs. S'ils ont suivi exactement la vérité, ce sont deux historiens. S'ils ont

mêlé

mêlé du faux avec le vrai, ils sont poëtes, du moins en la partie feinte de leur ouvrage. Car le caractere du poëte est de mêler le vrai avec le faux ; avec cette attention seulement, que tout paroisse de même nature.

Quoiqu'il n'en soit pas de même de l'historien, cependant il est aussi placé entre la vérité et le mensonge. Il souhaite naturellement d'intéresser. Comme l'intérêt du Récit dépend de la grandeur et de la singularité des choses, il est bien difficile à l'homme qui raconte, sur-tout quand il a l'imagination vive, qu'il n'a pas de titres trop connus contre lui, et que l'événement qu'il a en main se prête jusqu'à un certain point, de s'attacher à la seule vérité, et de ne s'en écarter en rien. Il voit sa grace écrite dans les yeux d'un auditeur, qui aime presque toujours mieux un vraisemblable touchant qu'une vérité seche. Quel moyen de s'asservir alors à une scrupuleuse exactitude? Si on respecte les faits où on pourroit être convaincu du faux, du moins se donnera-t-on carriere sur les causes. On se fera un plaisir de tirer les plus grands effets, les plus éclatans, d'un principe presque insensible, soit par sa petitesse, soit par son éloignement. On montrera des liaisons imperceptibles, on ouvrira

des souterrains ; une légere circonstance tirée de la foule, deviendra le dénouement des plus grandes entreprises. Par ce moyen on aura la gloire d'avoir eu de bons yeux, d'avoir fait des recherches profondes, de connoître bien les replis du cœur humain, et par-dessus tout cela la reconnoissance et l'admiration de la plupart des lecteurs. Ce défaut n'est pas, comme on le peut croire, celui des têtes légeres. Mais pour être proche de la vertu, ce n'en est pas moins un vice.

Le Récit a toute sa beauté et sa perfection, quand à la fidélité et à l'exactitude il joint la briéveté, la naïveté et la sorte d'intérêt qui lui convient.

Il faut être court dans le Récit : nous l'avons dit en parlant de l'Apologue (*a*), et nous avons ajouté qu'on n'est jamais long, quand on ne dit que ce qui doit être dit. C'est à celui qui parle à sentir les bornes de son sujet. Nous dirons dans le dixeme Traité ce que c'est que la naïveté du discours (*b*), et par conséquent celle du Récit. Quant à l'intérêt, nous en avons défini la nature, et distingué les especes dans le second volume en traitant de l'Epopée. Nous observerons seule-

(*a*) Tome II.
(*b*) Part. I. Chap. IV.

ment ici que l'intérêt du Récit véritable est infiniment plus grand que celui du Récit fabuleux ; parce que la vérité historique tient à nous, et qu'elle est comme une partie de notre être : c'est le portrait de nos semblables, et par conséquent le nôtre. Les fables ne sont que des tableaux d'imagination, des chimeres ingénieuses, qui nous touchent pourtant, parce que ce sont des imitations de la nature, mais qui nous touchent moins qu'elle, parce que ce ne sont que des imitations : *In omni re procul dubio vincit imitationem veritas.* Quint.

Il y a en général trois sortes de Récits : le Récit oratoire, le Récit historique, et le Récit familier. Nous avons parlé du premier en traitant de l'Oraison ; et du dernier en parlant de l'Apologue. Nous nous bornons ici au récit historique.

Le Récit historique a autant de caracteres qu'il y a de sortes d'histoires. Or il y a l'histoire des hommes considérés dans leurs rapports entr'eux : c'est l'histoire profane ; et l'histoire naturelle, qui a pour objet les productions de la nature, ses phénomenes, ses variations.

L'histoire de la religion se sous-divise en deux especes, dont l'une est l'histoire sacrée, écrite par des hommes inspirés ; l'autre l'histoire ecclésiastique, écrite

par des hommes aidés de la seule lumiere naturelle.

CHAPITRE II.

Caractere de l'Histoire Sacrée.

SI on veut connoître l'Histoire dans toute sa grandeur et toute sa noblesse, c'est dans les Livres saints qu'il faut l'envisager. L'auteur dépouillé de tout sentiment étranger à son objet, livré entiérement, uniquement à la vérité qu'il peint, la présente telle qu'elle est, avec la naïveté, la force, la candeur qui lui sont propres. Nul penchant pour un parti contre un autre, nul artifice pour exciter l'amour, l'envie, l'étonnement, l'admiration. La vérité lumineuse opere par elle-même sur les esprits, sans le secours artificiel de l'éloquence. Quelle sublimité dans le récit de la création de l'Univers ! Mais quelle simplicité ! C'étoit en commençant l'histoire du Monde une belle occasion pour étaler toutes les richesses du génie et de l'art. On pouvoit peindre Dieu marquant un point dans l'immensité, pour être le lieu des corps, et dans l'éternité un autre point, pour être l'époque des tems. On l'auroit vu franchir par

une puissance incompréhensible, l'espace qui sépare l'être et le néant; disposer ensuite toutes les parties de la substance créée, avec une sagesse, un ordre, une magnificence dignes de lui. Mais tout cet appareil d'idées brillantes auroit rendu suspecte la foi de l'Ecrivain. On auroit pu croire, qu'il s'occupoit de lui-même, aussi-bien que de la chose. Quel besoin a Dieu pour sa gloire, après avoir fait le monde, et l'avoir marqué du sceau de ses attributs, quel besoin a-t-il de ces éloges emphatiques qui décelent la foiblesse ou l'ignorance de l'admirateur ? C'étoit lui-même qui dictoit à Moyse, et la simplicité devoit être le caractere de son expression : *In principio Deus creavit cælum et terram :* « Dans le » commencement Dieu créa le ciel et la » terre. » La même simplicité regne dans l'exposition des détails : *Que la lumiere soit, et elle fut.* Que la terre produise toutes sortes de plantes et d'animaux, l'air toutes sortes d'oiseaux, l'eau toutes sortes de poissons, *et cela fut.*

Falloit-il exprimer de quelle maniere les êtres se formoient, tracer des commencemens de systemes sur l'organisation des germes et la conservation des especes, sur le principe de vie répandu dans la nature et communiqué en différens

degrés aux différentes especes de végétaux et d'animaux, pour amuser la vaine curiosité d'un esprit orgueilleux et inquiet, qui oublie son objet principal, la fin à laquelle il est destiné, pour des spéculations stériles? Dieu ne l'a point voulu; parce que ces connoissances n'appartiennent qu'à l'Ouvrier; et comme l'homme n'est point chargé de combiner les parties, ni d'entretenir ou de distribuer le mouvement qui détruit et répare tout dans la nature, ni d'organiser aucun germe, il étoit inutile de lui donner la science des principes. Il semble qu'il étoit de la grandeur et même de la bonté de Dieu, de se réserver à lui seul le mot de cette grande énigme, et de ne laisser à l'homme que le soin de jouir, et de rendre graces à son bienfaiteur.

Les récits touchans sont traités avec la même simplicité que les récits sublimes. La vie de Joseph qui est un modele en ce genre, doit tout à la naïveté et aux situations qu'elle présente. Vraies beautés, que l'art ne peut remplacer par aucun effort.

La narration du nouveau Testament a le même caractere: on n'y affecte point de montrer de la science ou de l'érudition, d'appuyer avec une sorte d'affectation sur les faits, d'aider par des réflexions

le lecteur à sentir l'étendue et le poids des choses : le même esprit qui dicte le texte, en sera l'interprete pour les lecteurs de bonne foi. Y voit-on jamais cette inquiétude qui accompagne l'auteur, lorsqu'il n'est guidé que par sa propre critique dans le choix des faits et des circonstances? On sent, au contraire, la sécurité de la plume qui retrace les événemens. Ils sauront se défendre par eux-mêmes contre l'incrédulité. Qui peut nier qu'il ne soit né en Bethléem un enfant extraordinaire, annoncé par les Prophetes? Des sages d'Orient sont venus pour lui rendre hommage. A qui se sont-ils adressés? Au roi Hérode, qui n'étant pas en état de leur indiquer les lieux, assemble les Docteurs de la Loi, pour apprendre d'eux ce que les Prophetes ont annoncé à ce sujet. Cette notoriété ne suffit pas. Les mages se rendent en Bethléem : le roi soupçonneux attend leur retour : et se voyant trompé dans son attente, il explique l'oracle du Ciel à sa maniere : il craint que cet enfant ne lui ôte un jour le diadême, il veut le faire périr ; mais ne sachant point ce qu'il est devenu, il commande qu'on égorge tous les enfans des environs de Bethléem, qui pouvoient être du même âge, afin que l'enfant persécuté fût enveloppé dans le massacre.

général. Des cris aigus s'élevent contre cette inhumanité, tout l'Empire Romain les a entendus, et il a frémi d'horreur. Qu'avoit besoin l'historien de cet événement, de rien joindre du sien à la simple vérité, pour la rendre plus vraisemblable?

Dans les autres Histoires il y a des vuides à remplir, où la vérité manque, des liaisons à ménager, des causes à mettre en jeu; l'écrivain ne peut faire un pas que les mémoires à la main : mémoires dont l'autorité a eu besoin d'être appuyée par d'autres monumens, quelquefois incontestables à la vérité, mais aussi quelquefois équivoques, obscurs, énigmatiques, qui semblent se contredire réciproquement. Dans l'histoire inspirée, on voit que l'auteur a tout présent devant les yeux, et que le récit s'arrange conformément à ce qui est.

Quoique l'Histoire sacrée ne soit point faite pour servir de modele aux écrivains, mais pour apprendre à l'homme ce qu'il est, ce qu'il doit faire, et à quoi il doit tendre selon les vues de Dieu, il est certain cependant qu'il n'y a rien de plus parfait dans le genre de l'Histoire. Elle est exacte, fidelle, sûre, simple, sans passion : c'est la vérité même qui se montre naïvement et sans apprêts.

Nous ne parlons point de l'intérêt qui tient au fond des choses, il n'en est point de plus grand, de plus noble, de plus vif, de plus varié dans aucune autre histoire. Elle est à l'égard des autres récits historiques, qu'on nous pardonne cette comparaison, ce qu'est l'Epopée à l'égard des autres poëmes : puisqu'elle seule a le droit de présenter le merveilleux, c'est-à-dire, de montrer l'action de Dieu sur l'homme, les lois de sa justice, l'étendue de son pouvoir, les trésors de sa sagesse, et la sublimité de ses desseins. Elle contient les principes et les développemens de la vraie Religion ; elle expose dans le plus grand jour les maximes fondamentales de la Loi naturelle ; elle apprend aux hommes dans tous les états, dans tous les âges, dans toutes les conditions, les moyens de s'assurer un bonheur solide ; elle renferme les titres de tous les peuples, montre leur origine, leurs établissemens divers ; elle éclaire les ténebres de plus de trente siecles d'obscurité ; elle nous présente le fil pour nous tirer du labyrinthe des temps fabuleux ; elle nous donne l'explication de ces monumens précieux dont le genre-humain avoit perdu le sens, quoiqu'il en fût toujours le dépositatre ; enfin ce Livre des Livres est l'histoire du ciel et

de la terre ; et de ce qu'ils contiennent ; et tout ce qui n'y est pas renfermé n'est, ou qu'une répétition des mêmes faits et des mêmes exemples, ou qu'incertitude, erreur, érudition vaine et inutile au bonheur de l'homme.

L'Histoire Ecclésiastique ne differe de l'Histoire Profane que par l'objet. L'Ecrivain y est abandonné à lui-même, il n'a de ressource que dans ses connoissances et ses talens pour reconnoître le vrai, et l'exposer aux autres. Mais comme il traite des matieres qui appartiennent au Christianisme, il est obligé plus qu'un autre historien d'animer son récit de cet esprit de simplicité, de naïveté convenable à une Religion qui renonce spécialement à tout ce qui n'est que pompe vaine et ostentation frivole. M. de Fleuri a saisi parfaitement ce caractere dans son Histoire Ecclésiastique. Quand on le lit, on croit entendre la déposition d'un témoin sage et fidelle, qui rend avec candeur ce qu'il a vu sans prévention, et qui le rend par conséquent comme il est. Il y a dans son style quelque chose de cette noblesse et de cette onction qu'on sent en lisant les histoires sacrées. Il parle des desseins de Dieu avec dignité, de ses ministres avec circonspection ; il blâme et loue par les

actions ; par-tout il laisse voir le bon esprit, la piété éclairée, le cœur droit. S'il présente quelquefois en passant le germe d'une réflexion, il rentre aussitôt dans son caracte et ses fonctions d'historien et de témoin désintéressé.

Comme notre objet n'est point ici de donner une notice de tous les historiens célebres, ni de tracer des regles sur la maniere d'étudier l'Histoire, mais seulement de caractériser les différens genres d'histoire, leurs qualités, leurs objets différens, on ne doit pas être étonné de nous voir passer rapidement d'un genre à l'autre. Il nous suffit de définir, et quelquefois de citer un modéle.

CHAPITRE III.

De l'Histoire Profane.

L'HISTOIRE Profane est le portrait des siecles passés, présenté aux siecles à venir pour leur servir d'instruction. C'est, dit M. de la Mothe qui la définit en orateur, un spectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naissances et de chutes d'Empires, de moeurs, d'opinions, qui se succedent

incessamment ; enfin de tout ce mouvement rapide, quoique insensible ; qui emporte tout et change continuellement toute la face de la terre.

On la divise en Histoire générale et en Histoire particuliere.

L'Histoire générale seroit l'histoire du Genre-Humain répandu sur la terre habitable depuis le commencement du monde. Quoiqu'il n'y ait rien dont les hommes ne puissent venir à bout, en réunissant leurs forces pendant le temps nécessaire, eu égard à l'entreprise ; il paroît cependant impossible de composer une Histoire universelle qui comprenne tous les peuples, dans tous les temps, dans tous les lieux. Nous disons une Histoire, non une chronologie accompagnée de quelque détail : ce qui a été exécuté plus d'une fois. Une Histoire universelle comprendroit le fonds de toutes les Histoires des peuples, réduites à une étendue proportionnée au corps entier de l'ouvrage. L'histoire d'une grande monarchie y figureroit à-peu-près comme celle d'une province dans celle d'un royaume. Tous les objets taillés, mesurés, placés selon leurs rapports symétriques entr'eux et avec le tout, y seroient dans un état perpétuel de comparaison : et de même que le temps qui

coule, emporte dans le même flot toutes les générations qui existent ensemble; le courant de cette histoire présenteroit dans le tableau universel du genre humain, non-seulement les rapports contemporains des causes et des effets qui occupent la scene du monde; mais encore les germes plus ou moins développés des catastrophes réservées aux siecles suivans.

Avant que de prendre le pinceau, il faudroit rassembler les fastes de tous les Empires, les monumens de tous les faits, être sûr de les avoir authentiques, de les entendre dans leur véritable sens; alors il ne s'agiroit plus que de former une société nombreuse de Savans, de leur communiquer la même ame, et de la faire passer par une sorte de métempsycose, dans les continuateurs jusqu'à la perfection entiere de l'entreprise. M. de Thou a donné l'Histoire générale d'un siecle: mais sa carrire se borne à l'Europe et aux événemens du dehors qui ont eu des rapports avec cette partie du monde.

M. Bossuet, qui a tracé l'esquise d'une Histoire universelle, en borne le projet par le point de vue auquel il rapporte son ouvrage: point de vue digne d'un Evêque philosophe, et d'un Théologien enrichi de la plus précieuse érudition.

Dieu a fait tout pour sa gloire ; c'est-à-dire pour lui-même : et tous les êtres créés trouvent leur propre perfection dans le rapport qui les ramene à leur auteur. Ainsi tous les changemens qui arrivent au genre-humain sont subordonnés aux vues de la Providence : et une de ces vues, depuis la chute et l'égarement de l'homme, est de le rétablir dans son premier état, par le moyen de la Religion révélée. La chaîne des causes secondes est composée d'une infinité d'anneaux, qui se tiennent et qui remontent à ce principe, qui leur sert d'appui.

De ces réflexions avouées de la saine Philosophie aussi-bien que de la Foi, M. Bossuet prend son vol ; et se plaçant dans le sein de la Divinité, il considere la terre et les habitans qui la couvrent ; il observe les mouvemens qui les approchent, ou les éloignent de la fin qui leur est marquée. Le premier dessein de Dieu avoit été de rendre l'homme heureux par l'innocence et la liberté. L'homme s'est rendu esclave par le crime. Le second dessein de Dieu est de le délivrer de ses chaînes, et de le remettre dans la voie de l'innocence et du bonheur. Et c'est à ce dessein qu'il subordonne toutes les révolutions du genre-humain.

Dans ce raisonnement de M. de Meaux

il y a deux parties : Dieu veut établir une Religion pour rétablir l'homme dans ses droits, c'est la premiere partie : Dieu veut qu'il y ait des révolutions dans les affaires humaines, c'est la seconde.

Ou il y a subordination entre ces deux décrets, ou il n'y en a point. S'il y en a, le plan de M. Bossuet qui subordonne les révolutions du genre-humain à l'établissement de la Religion surnaturelle, est admirable. Et pour prouver qu'il n'est pas possible qu'il n'y en ait, il suffit de penser qu'on ne peut envisager l'ame de l'homme, qui est proprement l'homme, sans un rapport actuel à son bonheur, qui est d'être réunie avec Dieu, et par conséquent, que toutes les ames qui operent les mouvemens du genre-humain, quelque éloignées qu'elles soient du but qui leur est marqué, sont toutes rappelées par la Providence à la seule fin qu'elles devroient se proposer dans tous leurs mouvemens; enfin que toutes les actions de l'homme, tant celles qui sont dans l'ordre de la grace, que celles qui sont dans l'ordre de la nature, entrent nécessairement dans le systême de la sagesse de Dieu sur la destination des hommes.

D'ailleurs, si, comme on ne peut en douter, il y a des causes finales dans les révolutions qui s'operent dans le genre-

humain ; quel objet plus raisonnable ces révolutions peuvent-elles avoir, que de tourner le genre-humain vers son auteur, son bienfaiteur, son bonheur ; et par conséquent, de l'amener à la connoissance d'une Religion hors de laquelle il n'y a point de félicité pour l'homme ?

Cette idée sublime est l'ame de l'ouvrage de M. Bossuet ; elle s'y répand dans toutes les parties, et présente ainsi le plus grand tableau, le plus magnifique, le mieux ordonné que l'histoire ait jamais conçu : c'est le rapport de toutes les révolutions des empires, des Royaumes, de tous les changemens arrivés aux Nations, avec l'établissement de l'Eglise de Jesus-Christ.

C'est dans l'exécution de ce dessein sublime, qu'on voit la force et la hardiesse du pinceau de l'auteur. Il avoit pu le concevoir, il pouvoit le remplir. Tout y est digne du grand Bossuet, de la haute idée qu'il avoit de la Religion, et de son ministere auprès d'un jeune Prince, à qui il falloit faire sentir profondément que les Rois qui se croient souvent des Dieux, ne sont que des instrumens dont la Divinité se sert, pour punir ou récompenser les peuples, et les ramener par-là, ou les confirmer de plus en plus dans la voie où il les appelle.

CHAPITRE IV.

Des Histoires Particulieres.

L'HISTOIRE qu'on appelle particuliere, par opposition à l'Histoire générale du monde, peut être générale par opposition à d'autres histoires dont l'objet est moins étendu. Par exemple, l'histoire d'un royaume par rapport à celle d'une province; celle d'une province par rapport à celle d'une ville, peuvent être, quoiqu'improprement, appelées générales.

On sent que plus le champ de l'histoire est vaste, plus les objets doivent y paroître petits; en se plaçant au centre des choses, les objets décroissent à mesure qu'ils s'éloignent. Il y en a, qu'on verroit dans une moindre étendue, qu'on n'apperçoit point du tout par le coup d'œil général : il y en a d'autres qui seroient frappans, qu'on ne fait qu'appercevoir; d'autres enfin, qui auroient toute l'attention du spectateur, et qui n'en ont qu'une partie. C'est à l'Ecrivain à se placer dans le vrai point de vue de son ouvrage, et à graduer, comme il convient, les proportions de chaque objet, dans son tableau, selon les regles de la perspective. S'il s'agit de l'histoire d'un

royaume ou d'un empire, il faudra dessiner correctement, et peindre avec soin, tout ce qui a influé sur les affaires publiques, et qui pourra servir à quiconque sera chargé du ministere public dans le même royaume. Il y a eu des fêtes somptueuses, des spectacles brillans, des orages, des inondations : C'est, dit Tacite, la matiere d'un Journal : tout ce qu'on peut exiger de l'Histoire, c'est qu'elle les indique en passant.

Les Histoires des empires et des royaumes ne devroient être écrites que par des Philosophes ou par des Ministres, ou plutôt par des Philosophes qui auroient rempli les fonctions du ministere ; alors on y développeroit avec un succès égal les jeux des passions et ceux de la politique, et les rapports de ces causes avec leurs effets. On verroit en même tems les ressorts qui tiennent à l'humanité, et qui agissent dans toutes les especes de gouvernement, et ceux qui tiennent au gouvernement particulier des peuples, selon leurs caracteres propres. On verroit que telle force remue tous les hommes, quels qu'ils soient, que telle autre remue seulement les esprits républicains, ou ceux qui sont accoutumés à la monarchie ; que telle voie affoiblit, éteint les vertus, l'honneur, le respect dû au gouvernement, etc.

Xenophon, Thucidide, Tite-Live, Tacite, avoient ces provisions, quand ils entreprirent d'écrire l'Histoire. Elle retient encore chez eux une partie de son caractere originaire, qui étoit d'envelopper la morale et la politique sous l'écorce des faits. A l'exemple des poëtes qui couvroient du voile de la fiction tous les mysteres de la philosophie, ils ne se sont point contentés de donner une liste des événemens, selon l'ordre des temps et des lieux, mais ils ont écrit des traités complets de politique, tirés de la conduite bonne ou mauvaise des peuples dont ils ont fait l'histoire. Et sans paroître avoir d'autre dessein que de raconter des faits, ou d'intéresser le lecteur par des tableaux suivis d'entreprises importantes, ils trouvent le moyen d'instruire l'esprit, de former le cœur, et de développer toute la philosophie morale.

Il y a des Histoires qui se bornent à un seul événement important, comme la conjuration de Catilina, celle de Valstein, la révolution de Portugal, le siege de Dunkerque. Il est nécessaire dans ces sortes d'Histoires, de faire quelque préambule pour introduire le lecteur dans le récit. Un poëte épique a le droit de se jeter tout d'un coup au milieu des choses qu'il doit raconter; souvent même il

commence fort près de la fin, se réservant certains détours agréables pour apprendre au lecteur ce qu'il ne sait pas, et qu'il désire de savoir. Mais l'Histoire, toujours sage, toujours mésurée, ne se permet point ces libertés. La Chronologie est son flambeau : elle la suit scrupuleusement pas à pas. Ainsi dans ces histoires séparées, il faut que l'historien mette d'abord le lecteur au fait des temps, des lieux, des mœurs, des intérêts, des caracteres, qu'il présente ensuite au milieu de toutes ces circonstances, le genre de l'événement à raconter; qu'il en suive les développemens et les progrès, et qu'il le conduise jusqu'à sa fin. Ces morceaux sont très-agréables, parce qu'avec le mérite de la vérité, ils ont une partie des qualités de la poésie. Il y a unité d'action, commencement, milieu, fin. C'est un corps qu'on peut tailler réguliérement, et proportionner dans tous ses membres; il n'y manque que la poésie du style, le merveilleux, et quelque désordre de l'art, pour en faire une Epopée.

Il y a des histoires qui se bornent à la vie d'un seul homme. Si c'est un Prince, elle est la matiere d'une *juste* histoire : telle est l'HISTOIRE de Louis XIV, de Louis XI, d'Alexandre le grand; pourvu cependant qu'on y considere

l'homme d'Etat plus que l'homme privé : car si on s'arrête autant sur les détails de sa conduite particuliere, que sur le maniement des affaires publiques, c'est proprement ce qu'on appelle une Vie.

Les Anciens avoient un goût particulier pour écrire des vies. Pleins de respect et de reconnoissance pour les hommes illustres, et considérant d'ailleurs que le souvenir honorable que les morts laissent après eux, est le seul bien qui leur reste sur la terre qu'ils ont quittée, ils se faisoient un plaisir et un devoir de leur assurer ce foible avantange. Je prendrois les armes, disoit Cicéron, pour défendre la gloire des morts illustres, comme ils les ont prises pour défendre la vie des citoyens. Ce sont des leçons immortelles, des exemples de vertus consacrés au genre-humain. Les portraits et les statues qui représentent les traits corporels des grands hommes, sont renfermés dans les maisons de leurs enfans, et exposés aux yeux d'un petit nombre d'amis ; les éloges tracés par des plumes habiles, représentent l'ame même, et les sentimens vertueux. Ils se multiplient sans peine : ils passent dans toutes les langues, volent dans tous les lieux, et servent de maîtres dans tous les temps.

Cornelius-Nepos, Plutarque, Suétone,

ont préféré ce genre de récit aux histoires de longue haleine. Ils peignent leurs héros dans tous les détails de la vie, et attachent particuliérement ceux qui cherchent à connoître l'homme. Quel besoin a le citoyen paisible, l'homme de Lettres, de Robe, d'avoir toujours devant les yeux des guerriers qui prennent des villes, qui livrent des batailles, qui donnent la paix aux pays qu'ils ont dépeuplés? Ces traits sont bons pour les esprits qui aiment les événemens bruyans. Mais pour quiconque veut connoître l'homme en lui-même, les menues occupations de César, d'Auguste, des traits d'Henri IV, de Louis XIV, sont infiniment plus touchans et plus agréables, que des victoires et des triomphes.

Suétone et Cornélius-Nepos, se sont contentés de présenter un seul homme à la fois. Plutarque s'est fait un plan plus étendu et plus intéressant pour un esprit philosophique. Il met en parallele les hommes qui ont brillé dans le même genre. Chez lui, Cicéron figure à côté de Démonsthene, Annibal à côté de Scipion. Le lecteur se portant tour-à-tour sur ces pieces de comparaison, juge les degrés de vices et de vertu, et s'exerce, malgré qu'il en ait, ne croyant que suivre l'écrivain qui l'entraîne. Il y a des

personnes qui préferent cet historien à tous les autres, à cause du grand sens qu'on y trouve par-tout, d'une philosophie solide qui ne tend qu'à la vertu; enfin parce qu'il peint l'homme, et qu'il le peint fortement.

CHAPITRE V.

Style de l'Histoire.

LE texte de l'Histoire doit être naturellement dans la forme indirecte, c'est-à-dire, que l'historien doit raconter ce qui a été dit ou fait par les acteurs qu'il introduit sur la scene; et ne point les faire parler eux-mêmes. Cependant, comme on a observé que plus les acteurs parlent eux-mêmes, plus le récit est vif et animé; les historiens, à mesure qu'ils ont été plus raffinés dans l'art, ont emprunté quelque chose de la maniere des poëtes, et ont changé en dramatique la forme trop monotone de leur récit.

Quelquefois ils citent les paroles même de leurs personnages, et alors c'est un titre original qu'ils inserent dans l'Histoire. Pour être inséré de la sorte, il faut qu'elles le méritent par leur importance. Toutes les paroles d'Alexandé, d'Auguste, de Louis-le-Grand, quand

mêmes elles auroient toujours été dignes de si grands princes, ne sont pas toujours dignes de l'Histoire. Tite-Live rapporte les termes mêmes des premieres déclarations de guerre, et des traités faits avec les peuples voisins de Rome; Salluste copie la lettre de Catilina à Manlius, et le discours de Caton aussi-bien que celui de César. Ces morceaux plaisent toujours, quand ils ne sont pas trop longs, et qu'ils sont assez nerveux pour n'avoir pas besoin d'être réduits et resserrés par une analyse.

Quelquefois les historiens se chargent de faire eux-mêmes les discours qui ont été faits, ou même d'en faire, quoiqu'il n'y en ait point eu de faits; et cela pour présenter plus nettement les causes qui ont déterminé les entreprises. L'auteur alors, à l'imitation du poëte, se place dans les circonstances où il voit ses acteurs: il prend leur caractere, leur esprit, leurs sentimens: et dans cet enthousiasme purement artificiel, il tâche de parler comme ils auroient parlé eux-mêmes C'étoit le goût dominant de Tite-Live. Plein de génie et de verve, il ne pouvoit se défendre contre la tentation de haranguer, toutes les fois que l'occasion se présentoit. C'étoit presqu'un besoin, mais un besoin que nous serions bien

fâché

fâché qu'il n'eût point satisfait. Tous les historiens qui ont imité son exemple, ont remporté les mêmes applaudissemens que les poëtes, lorsqu'ils ont bien peint les mœurs. Pourvu que l'histoire seule fournisse tout le fonds de cette sorte de drame, il semble que le lecteur ne peut que savoir gré à l'historien, d'un artifice qui anime le récit, sans faire tort à la vérité.

Quand les historiens ont craint que cette forme dramatique ne donnât l'air de fiction à leur récit, ils ont pris la forme indirecte, qui tient une sorte de milieu entre le récit et le drame. Le peuple de Rome s'étant retiré sur le Mont Aventin, on lui envoya Menenius Agrippa, qui se contenta de lui dire, (a) « Que » dans le tems que les membres de l'hom- » me n'étoient pas soumis à une seule » volonté, comme ils le sont à présent, » et qu'ils avoient chacun la leur pro- » pre, aussi-bien que leur langage; ils » s'étoient offensés de ce que leurs soins, » leurs travaux, n'étoient que pour l'es-

(a) *Tempore quo in homine non, ut nunc, omnia in unum consentiebant, sed singulis membris suum cuique consilium, suus sermo fuerit, indignatas reliquas partes sudâ curâ, suo labore, ac ministerio ventri omnia quæri a ventrem in medio quietum, nihil aliud quàm datis voluptatibus frui; conspirasse indè ne manus ad os cibum ferrent, etc.* Liv. 2.

» tomac, qui, tranquille au milieu
» d'eux, n'avoit qu'à jouir des biens
» qu'on lui apportoit. Qu'ils étoient con-
» venus que la main ne porteroit plus à
» la bouche, que la bouche ne recevroit
» plus les alimens, que les dents cesse-
» roient de les broyer; qu'ayant voulu
» par ce moyen réduire l'estomac, ils
» étoient tombés eux-mêmes en lan-
» gueur. » L'historien dans ce récit ne disparoît pas, il se montre avec l'acteur.

A cet ornement du style historique, se joint celui qui naît des pensées. Il n'est pas possible qu'en maniant long-temps des faits, et en les considérant dans toutes leurs faces, il ne vienne aux auteurs quantité d'idées de toutes especes, qui ne viennent pas au lecteur qui passe légérement sur les objets. Il y a plus, selon le caractere et le goût dominant de chaque écrivain, ces idées sont ou morales ou politiques, pleines d'humanité, ou mêlées d'aigreur, tournées vers la subordination légitime, ou vers l'indépendance. Il semble que les faits passant par l'esprit de l'historien, y prennent la couleur de l'homme. On sent que ces beautés sont bien voisines du vice. Quel besoin a le lecteur de vos réflexions, si elles ne sont que de vous; si elles ne naissent point du sujet? Elles en naissent: conten-

tez-vous de m'en avertir, et tout au plus de me montrer le germe de ma réflexion. Si vous m'étalez trop souvent des maximes, des sentences ; si vous prêchez à chaque page, comme l'ont fait quelques modernes ; quelque bien écrite que soit votre Histoire, je m'ennuie de recevoir la leçon ; je prends peu-à-peu congé du maître, et je le laisse seul dans sa chaire.

Ce défaut n'est en génégal que celui d'une ame vraiment vertueuse, qui avec beaucoup d'imagination a fait provision de philosophie. Il y a par-tout des rapports avec les principes de morale. On les saisit vivement, on ne peut se résoudre à perdre une maxime, une réflexion, qui séduit par son tour heureux.

Les images vives figurent avec plus d'éclat encore que les pensées dans l'Histoire : elles reviennent plus souvent, et tiennent plus de place dans le discours.

On peint les faits : c'est le combat des Horaces et des Curiaces ; c'est la peste de Rome, l'arrivée d'Agrippine avec les cendres de Germanicus, ou Germanicus lui-même au lit de la mort.

On peint les traits du corps, le caractere de l'esprit ; les mœurs : c'est Caton, Catilina, Pison, etc. Les maîtres rigides en éloqnence, veulent cependant qu'on peigne les hommes par leurs actions plu-

tôt que par des mots. Aussi Homere et Virgile, qu'on peut regarder comme les modeles du beau en fait de récits, sont-ils extrêmement réservés sur ces tableaux d'attache, où l'écrivain s'amuse à crayonner des idées que le lecteur doit se donner d'après les faits, s'il est intelligent. Car c'est à lui à tirer par induction, le caractere des acteurs qu'on lui a présentés. Faut-il le tenir par la main, ou même le porter dans toute la route? Le moyen de le tenir éveillé, est de l'exercer, de lui donner une tâche. Pourvu qu'elle ne soit pas trop forte, il la remplira avec un retour de satisfaction sur lui-même; et saura gré à l'auteur de la bonne opinion qu'il a eue de lui.

Après tout ce que nous avons dit ci-devant sur l'élocution, ce qui reste de détail par rapport au style de l'Histoire, se réduit à peu de chose. On sent qu'il ne doit s'y trouver aucune figure oratoire, parce que ces figures sont faites pour exprimer les passions; or un historien n'en a point: il n'a ni amis, ni ennemis, ni parens, ni patrie. Il n'a rien à prouver, ni à détruire; il n'accuse ni ne défend. Tout son office est d'exposer la chose comme elle est. *Nihil iratum habet, nihil invidum, nihil atrox, nihil mirabile, nihil astutum; casta, verecunda, virgo*

incorrupta quodam modo. Cicéron, Tacite et Salluste semblent avoir eu cette partie plus que Tite-Live. On sent en lisant celui-ci qu'il étoit Romain; chez lui on estime Annibal, on l'admire; mais on a peur de lui, parce qu'on aime Rome. Après tout, ce défaut étoit une beauté pour les Romains. Qui est assez philosophe pour ne dédier son ouvrage qu'au genre humain, ou à la postérité?

Nous ne parlons pas de Quinte-Curce qui n'a fait proprement qu'un éloge d'Alexandre; ni de Xenophon qui n'a prétendu que donner le modele du parfait Monarque. Ce dernier est le plus simple, le plus naïf de tous les historiens, si on en excepte César, qui s'est montré en ce genre, comme dans les autres, le premier homme de son siecle. Il n'est point frisé, dit Cicéron, ni paré, ni ajusté, mais il est plus beau que s'il l'étoit. Les tours recherchés, les expressions fortes, les pensées brillantes conviennent plus à un Rhéteur, qui veut attirer sur lui une partie de l'attention qui n'est due qu'au sujet, qu'à un homme de bon sens. Tout cet appareil déguise l'histoire plutôt qu'il ne l'embellit.

La principale qualité du style historique, est d'être rapide: l'historien se hâte d'arriver à l'événement; et c'est pour lui

sur-tout qu'est vraie la maxime d'Horace.

Et brevitate opus, ut currat sententia neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

Il doit être proportionné au sujet. Une histoire générale ne s'écrit point du même ton qu'une histoire particuliere ; c'est presque un discours soutenu : elle est plus périodique, et plus nombreuse. Tite-Live et Tacite ont une maniere plus élevée que Cornelius Nepos. Quoique le caractere même de l'écrivain contribue souvent autant que le sujet à lui donner plus ou moins d'élévation ; quelqu'effort qu'on fasse, on ne peut s'oublier assez soi-même, pour ne pas assaisonner les choses à son goût. Et après tout, quelle autre loi y a-t-il pour guider un écrivain ? Il s'agit de l'avoir bon.

CHAPITRE VI.

De l'Histoire Naturelle.

LE Chancelier Bacon dans cet ouvrage admirable, où il présente le tableau de la perfection possible des sciences, divise l'Histoire Naturelle en trois branches, dont la premiere concerne les ouvrages réguliers de la nature, c'est-à-dire, ceux où il nous semble que les loix

ordinaires de la nature ont été suivies ; la seconde ses égaremens, c'est-à-dire, les ouvrages où la nature semble s'être écartée de sa marche ordinaire ; la troisieme, les arts, c'est-à-dire, les ouvrages où la nature est employée ou imitée par l'industrie des hommes ; en trois mots, la liberté, les écarts et les chaînes de la Nature, ou les productions constantes qui se renouvellent chaque jour dans la même espece, les phénomenes extraordinaires qui de temps en temps frappent les yeux et étonnent l'imagination ; les ouvrages que l'adresse et l'effort de l'esprit humain tirent du fonds de la nature : voilà l'objet de l'Histoire Naturelle.

Quiconque entreprend de l'étudier ou de l'écrire, doit songer que l'Univers est le temple de la Divinité. Si, comme l'a dit un Païen, lorsque nous nous présentons devant les autels, nous abaissons nos regards, si nous prenons tout l'extérieur de la modestie et du respect ; à plus forte raison devons-nous être réservés et respectueux, lorsque nous entreprenons de reconnoître les astres, le ciel, les dieux. Défions-nous de nous mêmes, craignons d'assurer ce que nous ne savons pas, ou de dissimuler ce que nous savons. C'est Aristote que nous donne cet avis important. Platon, pénétré de

ce sentiment, commence sa dissertation sur la Nature par l'invocation de Dieu. Jamais la vraie philosophie n'a rougi de montrer de la piété et du respect pour l'Etre suprême ; lors même que les Philosophes ne le connoissoient qu'imparfaitement.

Le plan, ni l'objet de cet ouvrage n'exigent point de nous un grand détail dans cette partie. Il nous suffira d'avertir les jeunes gens que cette étude est aussi utile qu'elle est agréable.

Est-il rien de plus satisfaisant pour l'homme, que de reconnoître tous les biens dont il a été environné, et de saisir les rapports de tous les êtres, soit entr'eux, soit avec lui-même ? Alors, dit Seneque, je rends graces aux Dieux ; alors je trouve la vie précieuse, quand je contemple la Nature, que je la considere dans son intérieur. Par quelle autre raison pourrois-je me féliciter d'être du nombre des vivans ? Seroit-ce pour faire filtrer sans cesse le boire, le manger ; pour administrer chaque jour le pain à un corps fragile, qui dépérit à chaque instant, et faire auprès de lui pendant cinquante ou soixante ans, les fonctions d'un garde-malade ? Non, non : c'est pour connoître la Nature, et nous élever par cette connoissance, jusqu'à l'Etre infini

» decine, le commerce, la navigation;
» l'histoire des Arts libéraux et mécani-
» ques; l'origine des usages, enfin tou-
» tes les sciences naturelles et tous les
» arts humains; et ce qu'il y a d'éton-
» nant, c'est que dans chaque partie
» Pline est également grand.... Son ou-
» vrage est aussi varié que la Nature ».

Ces secours qui nous sont offerts par l'antiquité, joints aux recherches des Naturalistes modernes, les collections immenses du Cabinet du roi, et celles de quelques particuliers riches dont le goût s'est tourné vers cet objet; les mémoires recueillis des Savans et des Voyageurs, mettront bientôt notre siecle en état de jouir d'une Histoire naturelle plus riche, plus raissonnée et plus complette que tout ce qui a paru jusqu'ici.

puissance, sa bonté, sa providence, sont gravés par-tout; on les voit non-seulement dans les cieux, dans les météores, dans les élancemens de la mer : on les voit dans un insecte :

O toi, qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle!
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance!

Racine, Poëme de la Religion, Chant 1.

C'est dans l'étude de l'Histoire naturelle, qu'on découvre les causes finales, et les vues du Créateur par rapport à l'homme; qu'on apprend à connoître les bienfaits de l'Etre suprême, et à lui payer le tribut de reconnoissance qui lui est dû. Est-il un objet plus grand et plus capable de relever le mérite de l'Histoire naturelle? Ce n'est pas le seul.

Elle fournit les plus grands secours à l'Agriculture, au Commerce, à la Médecine, à tous les Arts. Elle fait connoître les productions des différens climats; elle nous donne de nouvelles idées sur l'emploi des matériaux que nous avons; elle lie les peuples entr'eux par la communication réciproque de leurs richesses;

elle nous rend habitans de tous les lieux, comme l'Histoire civile nous rend contemporains de tous les siecles.

Aristote avoit fait sentir à son éleve Alexandre le Grand, de quelle beauté et de quelle importance seroit un ouvrage sur la nature, le caractere et les mœurs des différentes especes d'animaux. Ce Prince au milieu de ses triomphes, malgré l'éclat bruyant de sa fortune, n'oublioit pas de faire conduire au Philosophe toutes les especes inconnues à la Grece, pour étendre les limites des sciences aussi-bien que celles de son empire. Il y joignoit des mémoires détaillés sur la formation, la nourriture, la maniere de vivre, l'industrie de ces animaux. Aristote en faisoit l'anatomie comparée avec la structure de l'homme, et d'un coup-d'œil en partant de ce que nous sommes, il faisoit voir les conformités ou les différences, dans le nombre, la scruture, la position, l'usage des parties. Il avoit écrit sur cette matiere quarante livres, dont les dix qui nous restent, font regretter aux connoisseurs la perte inestimable des autres; « Cet ouvrage, » dit M. de Buffon dans sa Préface sur » l'Histoire naturelle, s'est présenté à mes » yeux comme une table des matieres, » qu'on auroit extraite avec le plus grand

pour bien parler; et par conséquent pour bien écrire. C'est ce sensiment qui regle ce qu'on doit dire, et la maniere dont on doit le dire. C'est lui qui dicte les choses, les tours, les expressions. La moindre dissonance avec lui fait difformité; d'autant plus que l'amour-propre de ceux à qui on écrit, sait toujours quand on lui fait tort, ou grace, ou justice: ainsi avant tout il faut se mettre en présence de ceux à qui on écrit.

On a avec eux des rapports de toutes especes: rapports d'égalité, de supériorité. Dans la supériorité il y a des degrés variés à l'infini, et combinés de devoirs, de respects, d'amitié, de tendresse, de reconnoissance, d'intérêts, de passé, de présent, d'avenir, de réel, de possible, de crainte, d'espérance, en un mot des rapports de tout ce qui tient à l'être, à la fortune, à l'état des deux personnes dont l'une écrit à l'autre. Un de ces rapports manqué, vous êtes un sot, ou un fat. Un supérieur fait trop sentir ce qu'il est; sa lettre lui vaut un ennemi: un inférieur s'abaisse trop, on l'écrase; un égal prend des airs, on l'humilie: on demande avec hardiesse; voilà un homme qui a trop de confiance: avec timidité, il se défie de lui-même; peut-être est-ce orgueil. Ceux qui ont l'esprit juste

saisissent le point unique, et tâchent de s'y tenir.

Quand il ne s'agit que de louer, d'applaudir, de féliciter, de rendre de très-humbles actions de graces, on peut laisser courir la plume; on ne risque gueres de blesser ceux à qui on parle. Les délicats, il est vrai, souhaitent que le tour soit fin, l'impression légere, faite comme en passant à un autre objet, et de maniere qu'on puisse voir ou ne pas voir la louange, la refuser ou l'accepter, y répondre, ou la passer sous silence, en avouer une partie et savourer le reste en secret. Mais quand même cette finesse ne s'y trouveroit pas, on le pardonne aisément en faveur de la bonne intention.

Il faut être sur-tout d'une extrême réserve sur l'article de la plaisanterie, parce qu'elle n'est bonne que quand elle est placée, et qu'il est difficile dans les lettre de frapper juste. On tire de loin. Souvent un mot qui auroit besoin d'être accueilli avec gaieté, arrive dans un moment noir, et se trouve au milieu des chagrins et des douleurs. Il en est de même de la tristesse. *Vous en êtes encore à pleurer M. d... On n'y pense plus en ce pays-ci; il faut expédier.* Les lettres ainsi hasardées dans des circonstances douteuses ont, dit

Madame de Sévigné, l'air d'une dame de Province qui dans un cercle de Paris confie les intrigues d'Avignon. Le plus sûr, à moins qu'on ne soit dans la plus grande intimité, est de s'en tenir au bon sens, qui est de tout les momens et de tous les lieux; et qui n'a que faire de l'assaisonnement des circonstances.

Quant aux bons mots, il est encore plus dangereux de les laisser aller; parce que le plus souvent ils ont une teinture de malignité. A la bonne heure qu'on raconte les bons mots des autres; qu'on tire parti de quelque aventure, pour en égayer une lettre; mais que ce soit toujours de maniere à rejeter loin de soi tout soupçon de méchanceté. Peut-être que dans l'instant nous serons jugés bénignement, mais qui sait si dans un autre moment il n'y aura pas quelque retour secret! Qui sait si ce trait dans quelque circonstance moins favorable, ne sera point rapproché de quelqu'autre, pour en conclure un vice de caractere? Il ne faut jamais donner d'armes contre soi.

Lorsqu'il s'agit d'affaires, la broderie est dangereuse: souvent on s'empêtre soi-même dans ses périodes. Les termes propres, les tours simples, et sur-tout la briéveté sont là de saison. Madame de Maintenon est un modele excellent dans

cette partie : elle dit ce qu'il faut dire, le dit bien, et ne dit que cela.

Madame de Sévigné, qu'on ne peut trop citer dans cette matiere, étoit avec sa fille dans une position excellente pour bien écrire. Le cœur et la liberté faisoient tout l'ouvrage. Elle étoit toujours en présence de sa fille, elle en avoit fait, comme on le disoit, sa pensée habituelle. Joignez à cela le grand usage du monde, l'expérience des choses de la vie, la lecture des livres d'agrément, beaucoup d'esprit et de gaieté : tout cela devoit produire des choses merveilleuses. Mais quand elle écrivoit à d'autres qu'à sa fille, elle avoit des graces de moins, parce qu'elle avoit moins de liberté ou d'amitié. « Je vous donne le dessus de tous les pa-
» niers, c'est-à-dire, la fleur de mon es-
» prit, de ma tête, de mes yeux, de ma
» plume, de mon écritoire, et puis le
» reste va comme il peut ». Elle avoit du plaisir en écrivant à cette fille si chere, elle *laboureit* avec les autres. Il n'est personne qui ne l'ait éprouvé comme elle. Quand le cœur dicte, il va plus vîte que la plume. Mais quand il y a de la contrainte, l'esprit ne fournit qu'à regret : on est stérile, rien n'arrive.

Lorsqu'on est dans ces momens de disgrace, il faut recourir à l'art, s'arrêter,

considérer en gros ce qu'on veut écrire ; se représenter la personne à qui on écrit, se monter au ton qu'on sait qu'il lui faut, et ensuite *labourer*.

Chacun connoît ses forces et sent ses besoins. Ceux qui ne peuvent écrire d'un trait font sagement de jeter d'abord leurs idées sur le papier. Il est même à propos que les jeunes gens qui commencent, corrigent leurs lettres, jusqu'à ce qu'ils aient pris l'habitude d'être exacts. On pardonne à leur âge de laisser paroître de l'art et de la timidité dans leur style : défaut toujours préférable aux longueurs, aux redites, aux obscurités, aux vices de construction et de grammaire. Nous les avertissons qu'il ne faut souvent qu'un mot pour donner une mauvaise idée de leur esprit, de leurs sentimens, de leur éducation : « Il m'est venu voir un Pré-
» sident, dit Madame de Sévigné, et avec
» lui un fils de sa femme, qui a vingt
» ans, et que je trouvai, sans exception,
» la plus agréable et la plus jolie figure
» que j'aie jamais vue : j'allai dire que
» je l'avois vu à cinq ou six ans ; et que
» j'admirois qu'on pût croître en si peu
» de temps ; sur cela il sort une voix ter-
» rible de ce joli visage, qui me plante
» au nez d'un air ridicule, que *mauvaise*
» *herbe croît toujours*. Voilà qui fut fait,

» je lui trouvai des cornes ; et s'il m'eût » donné des coups de massue sur la tête, » il ne m'auroit pas plus affligée. » Cependant ce n'étoit qu'un mot échappé, que le vent emportoit ; qu'eût-ce été si on l'eût attaché au papier, et signé de sa propre main ? Une jeune personne qui écrit envoie son portrait.

La lecture des lettres de Cicéron à ses amis, de celles de Pline, et sur-tout de celles de Madame de Sévigné, peut aider beaucoup à se faire un bon style. Mais il est bon d'avertir encore qu'il ne faut point s'attacher trop servilement à aucun modele. Chacun a ses graces propres et naturelles, qui valent toujours mieux que celles qu'il emprunte. Que Madame de Sévigné soit un modele parfait pour les femmes, et encore plus pour les meres tendres et trop tendres ; il y a pourtant chez elle des expressions et des tours, qui ne siéroient pas à d'autres ; peut-être même qu'on les trouveroit hasardées dans toute autre qu'elle, et sur-tout dans un homme de lettres. Mais elle se montre par-tout si aimable, qu'on aime tout ce qu'elle dit, et qu'on ne peut pas s'empêcher de le trouver bien. C'est à chacun à lui dérober ce qui lui convient, et ce qu'il pourra. Je ne crois pas qu'on puisse faire une lettre par regle : c'est le sen-

timent seul qui doit faire loi ; et le sentiment et les regles ne sont pas toujours bien ensemble, à moins que celles-ci ne plient.

Un des plus grands défauts des lettres sont les longueurs. Il y a des gens qui marchent toujours, et qui n'arrivent jamais. « Le chevalier de Natouillet étoit » tombé de cheval, il va au fond de l'eau, » il revient, il retourne, il revient encore ; enfin il trouve la queue d'un » cheval, il s'y attache ; ce cheval le » mene à bord, il monte le cheval, » se trouve à la mêlée, reçoit deux coups » dans son chapeau, et revient gaillard. » *Lettre* 152. Voilà ce qui s'appelle dans la langue de Madame de Sévigné, gagner pays. Il vaut mieux être trop court, que languissant.

Les esprits accoutumés aux choses fines sont quelquefois trop raffinés ; la métaphysique s'en mêle. Les pensées n'y perdent jamais, quand on leur donne un peu de corps. Le chevalier de Sévigné a pris quelquefois la liberté d'en avertir sa mere.

Les lettres des Savans sentent quelquefois l'étude et l'érudition ; tout y est exact et régulier : mais cette exactitude est souvent accompagnée de roideur et de sécheresse.

Les jeunes gens sont pleins de détails inutiles, ils écrivent comme pour eux, sans presque songer à celui à qui ils écrivent. C'est une distraction presque continue.

Les gens de cour, accoutumés à représenter, parlent dans leurs lettres avec aisance et dignité. Tout prend chez eux un certain agrément qui est comme l'air du pays qu'ils habitent. Ils sont les seuls à qui la contrainte donne des graces.

On dit qu'il faut écrire comme on parle; mais c'est à condition qu'on parlera bien. Peut-être même est-on obligé d'écrire un peu mieux qu'on ne parle, même quand on parle bien. On a le temps de choisir et d'arranger un peu ses idées. Que risque-t-on d'avoir bonne opinion de son ami, et de lui donner bonne opinion de soi? C'est mon ami, je ne fais point de façons avec lui, c'est-à-dire, que vous réservez les égards, les attentions polies, pour les étrangers, pour vos ennemis, ou pour ceux qui vous sont indifférens. Il semble que la part des amis devroit être faite avant celle des autres. En fait d'amitié, ce n'est pas trop de tout. Et souvent dans ce commerce les vertus servent moins que les attentions.

Je sens qu'il est temps de quitter ce ton

dogmatique ; que notre plan nous a obligé de prendre quelquefois, et sur-tout dans ce petit article, où nous donnons quelques avis aux jeunes gens sur un des sujets les plus importans de l'éducation. Pour les délivrer de moi, je leur présenterois volontiers quelques Lettres de Cicéron, de Pline, et même de Séneque, si ces ouvrages n'étoient point aisés à trouver ; et s'il étoit nécessaire d'entrer encore dans des détails, après tous ceux que nous avons donnés. C'est dans cet ouvrage et dans l'école du monde qu'on apprendra à écrire, et non dans un livre de préceptes, qui ne peut donner ni l'organe, ni l'exemple du sentiment.

Pour rendre les volumes à-peu-près égaux, sans trancher les matieres, nous plaçons ici la Traduction de l'Oraison de Cicéron, pour le poëte Archias, qui est proprement l'éloge des Lettres. Ce morceau peut bien faire partie d'un volume destiné à faire connoître l'éloquence. On sentira, en le comparant avec M. Fléchier, la différence des goûts, des génies, des styles, selon les peuples, les temps et les mœurs.

M. Patru qui selon le P. Bouhours, étoit *l'homme du royaume qui savoit le mieux notre langue ; qui la savoit, non pas en grammairien seulement, mais en orateur*,

teur, a publié une traduction de cette Oraison dès l'an 1638.

Cette traduction parut avec celle de sept autres oraisons dont quatre étoient de M. d'Ablancourt. « Ce fut, dit M. » Pélisson (*a*), après avoir lu ces traduc- » tions, (et quelques autres livres fran- » çois qu'il cite) que je commençai non- » seulement à ne plus mépriser la Lan- » gue françoise, mais encore à l'aimer » passionnément, et à croire qu'avec du » génie, du tems et du travail, on pouvoit » la rendre capable de toutes choses ».

Quarante ans après, M. Patru donna une nouvelle traduction de cette même oraison: je dis nouvelle, parce que si on la compare avec la premiere, « on n'y trou- » vera presque point de tours qui se res- » semblent, presque point de phrases qui » soient entiérement les mêmes (*b*). » La Langue françoise avoit fait dans cet intervalle ses plus grands pas vers la perfection. La France avoit produit, ou possédoit les Corneilles, les Racine, les Quinault, La Fontaine, Moliere, Despréaux, Pascal, Bossuet, Fénelon, Pélisson, etc. Cette seconde traduction peut fournir dans l'Eloquence françoise une seconde époque, d'autant plus aisée à

(*a*) Histoire de l'Académie.

(*b*) Ibid.

marquer, que l'Elocution, portant sur le même sujet et sur les mêmes pensées, le choix des termes et des tours oratoires, y fait la seule différence à reconnoître.

Celle que je donne aujourd'hui arrive quatre-vingts ans après la seconde de M. Patru. Je déclare que je l'ai faite sur le texte latin seul, il y a plus de vingt-cinq ans, ne connoissant ni l'une ni l'autre des traductions dont je viens de parler. Je l'ai revue et retravaillée depuis peu, conformément à des principes que j'ai établis dans le Traité de la construction Oratoire (*a*) : j'ai choisi les tours qui m'ont paru les plus énergiques : je puis m'être trompé souvent; mais il m'a toujours semblé que c'étoient ceux qui approchoient le plus du texte latin.

J'avois eu dessein d'imprimer ces trois traductions vis-à-vis du texte, et d'offrir ces pieces de comparaison à ceux qui voudroient connoître le génie de notre langue par opposition au génie de la langue latine, ou en étudier soit les variations, soit les acquisitions, pendant près d'un siecle et demi. Mais de quel droit fournirois-je moi-même une de ces pieces de comparaison? Je me suis restreint à jeter de tems en tems au bas des pages

(*a*) Tome V. 2. Part.

quelques morceaux de M. Patru, avec quelques légeres remarques, laissant au lecteur instruit à juger lui-même les différences : ce qui lui sera beaucoup plus utile que de juger mes observations.

M. T. CICERONIS

Pro A. Licinio Archia poëta.

ORATIO.

SI quid est in me ingenii, Judices; quod sentio quàm sit exiguum; aut si qua exercitatio dicendi, in qua me non inficior mediocriter esse versatum; aut si hujusce rei ratio aliqua, ab optimarum artium studiis, ac disciplina profecta, à qua ego nullum confiteor ætatis meæ tempus abhorruisse: earum rerum omnium vel in primis hic A. Licinius fructum à me repetere propè suo jure debet (a).

Nam quoad longissimè potest mens mea respicere spatium præteriti temporis, et pueritiæ memoriam recordari ultimam, indè

(a) *Trad. de M. Patru.* « Si j'ai quelque esprit; » ou si l'exercice du barreau m'a pu apprendre quelque » chose en l'art de parler; ou si ce peu de connoissance » que j'en ai me vient de l'étude des bonnes Lettres, » que je confesse avoir été tout l'entretien de ma vie; » c'est sans doute pour cet Archias que je suis par- » ticuliérement obligé d'employer toutes ces choses. »

M Patru a conservé l'ordre des membres de cette période, mais il en a supprimé le premier incise, *quod sentio quàm sit exiguum;* il a affoibli le second, *in qua non inficior, etc.* au point de le rendre presqu'imperceptible; enfin il a changé la couleur du troisieme, en mettant l'affirmatif à la place du négatif.

a. *Trad. de M. P.* « Si j'ai quelque intelligence et » quelque esprit: ou si un long exercice a pu m'ins-

TRADUCTION

De l'Oraison de Cicéron pour le poëte Archias.

S'IL y a en moi, Messieurs, quelque foible talent, dont je sens toute la médiocrité ; si j'ai quelque usage d'un art, dans lequel je ne disconviens pas que je me suis assez long-temps exercé ; enfin si l'étude des Lettres, pour lesquelles j'avoue que je n'eus d'éloignement dans aucun tems de ma vie, a produit en moi quelque avantage du côté de la parole : c'est à Licinius qu'il appartient sur-tout d'en recueillir le fruit.

Du plus loin que je puis me rappeler le souvenir de mes premieres années, en remontant jusqu'à ma plus tendre jeunesse,

» truire en l'art de parler ; ou si ce peu de connoissance » que j'en ai, je le dois à la culture des bonnes Lettres, » qui certainement ont été tout l'entretien de ma vie : » il n'y a personne qui puisse prétendre plus justement » qu'Archias tout le fruit qu'on peut espérer de toutes » ces choses. »

La seconde traduction est plus moëlleuse, plus nourrie, plus arrondie, plus françoise : il ne dit point, *que je confesse avoir été*, qui sent le latinisme, ni *cet Archias*, qui nous paroîtroit aujourd'hui méprisant, et qui peut-être répond plus au pronom *iste*, qu'au pronom *hic* des latins. On peut observer encore qu'aujourd'hui on ne finiroit pas une période à quatre membres par *toutes ces choses*, qui est une chute traînante.

usquè repetens, hunc video mihi principem et ad suscipiendam, et ad ingrediendam rationem horum studiorum extitisse (*b*).

Quòd si hæc vox hujus hortatu, præceptisque conformata, nonnullis aliquandò saluti fuit : à quo id accepimus, quo cæteris opitulari, et alios servare possemus, huic profectò ipsi, quantum est situm in nobis, et opem et salutem ferre debemus (*c*).

(*b*) 1. *Trad.* » Car lorsque je considere le passé, et » qu'à le prendre du plus loin qu'il me souvienne, je » rappelle en mon esprit la mémoire de ma plus tendre » jeunesse, je trouve qu'en effet, il est le premier de » mes maîtres, et que c'est lui principalement qui m'a » donné du courage et des lumieres pour mes études. »

2. *Trad.* » En effet, quand je considere le passé, et » que remontant presque à mon enfance, je rappelle » en ma mémoire la conduite ou les occupations de » ma plus tendre jeunesse ; je trouve qu'il est, à vrai » dire, le premier de mes maîtres, et que c'est lui » principalement qui m'a donné du courage et des lu- » mieres pour mes études. »

Quand je considere le passé, ne rend ni le sens ni la force du *quoad longissimè*. D'ailleurs il s'agit ici de remonter d'année en année pour chercher une époque, et non de jeter les yeux sur des événemens antérieurs. *Du plus loin qu'il me souvienne*, est une phrase qui seroit aujourd'hui populaire. *Premier de mes maîtres*, l'expression de Cicéron est plus délicate, *principem ad suscipiendam. Du courage et des lumieres :* ces idées sont trop éloignées de celles de Cicéron : *studiorum* ne répond pas au mot *études*, sur-tout quand on dit, *mes études*.

Dans la seconde traduction, *en effet* est plus vif que *car*. *La conduite* et *les occupations* sont difficiles à retrouver dans le latin. Est-ce la *conduite* que j'ai tenue, ou le conseil qui m'a guidé ? On dit bien *occuper un enfant*, mais je ne sais si on dira aussi-bien *les occupations* d'un enfant. Ce mot semble signifier une suite d'affaires graves, et qui ne sont point celles d'un enfant. *A vrai dire*, est plus familier que simple. On ne

je le vois qui m'introduit et qui me guide dans la carriere des Lettres.

Si cette voix formée par ses leçons, animée par ses conseils, a quelquefois servi utilement quelques-uns de nos citoyens : celui qui m'a mis en état de défendre et de secourir les autres, n'a-t-il pas droit d'exiger que je le défende lui-même, si je le puis ?

---

dit gueres en françois, *donner des lumieres pour des études :* c'est une phrase peu naturelle.

(*c*) 1. *Trad.* « Que si cette voix animée par ses persuasions, et formée par ses enseignemens, a été salutaire à quelques-uns; il est, certes, très-raisonnable qu'aujourd'hui nous défendions de toute notre puissance, celui qui nous a donné de quoi défendre les autres. »

On diroit aujourd'hui *exhortations*, et non *persuasions*. *Quelques-uns* est une chute trop vague et trop seche. Un Roi pourroit dire *de toute notre puissance :* un Orateur doit dire *de tout notre pouvoir*. *De quoi défendre*, il semble qu'il faudroit ici *les moyens de défendre :* je ne parle point de *certes*, qui a vieilli : ce n'est point la faute de M. Patru.

2. *Trad.* « Que si cette voix animée par ses persuasions, et formée par ses doctes enseignemens, a pu quelquefois tirer du péril l'innocence persécutée, que ne devons-nous point faire pour défendre un homme qui nous a donné de quoi protéger, de quoi défendre tous les autres ! »

Cette traduction est plus oratoire et plus nombreuse que la premiere : cependant *doctes*, épithete *d'enseignemens*, semble être de trop, parce que *persuasions* n'en a point. L'idée de *protéger* n'est point dans le latin, et marque peut-être trop de confiance de la part de l'Orateur, sur-tout dans un exorde entiérement consacré à la modestie. *Tous les autres : tous* n'est point dans le latin, et il est de trop dans le françois par la même raison. J'ajouterai que *tirer de péril l'innocence persécutée*, en dit beaucoup plus que le latin. C'est le nombre oratoire qui a séduit M. Patru, et qui l'a fait sortir du ton simple que l'Orateur devoit avoir dans cet endroit.

2. *Ac ne quis à nobis hoc ita dici fortè miretur, quòd alia quædam in hoc facultas sit ingenii, neque hæc dicendi ratio, aut disciplina; ne nos quidem huic cuncti studio penitùs unquàm dediti fuimus. Etenim omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, et quasi cognatione quâdam inter se continentur* (d).

3. *Sed ne cui vestrûm mirum esse videatur, me in quæstione legitima, et in judicio publico, cùm res agatur apud Prætorem Populi Romani lectissimum virum et apud severissimos Judices, tanto conventu hominum ac frequentiâ, hoc uti genere dicendi, quod non modò à consuetudine judiciorum, verùm etiam à forensi sermone abhorreat; quæso à vobis, ut in hac causa mihi detis hanc veniam, accommodatam huic reo, vo-*

(d) 1. *Trad.* « Et il ne faut point s'étonner si je parle » de lui en ces termes, bien que sa profession soit au- » cunement éloignée de la nôtre; car nous n'avons pas » nous-mêmes toujours donné tout notre tems au mé- » tier que nous faisons, et d'ailleurs toutes les sciences » humaines ont entr'elles comme une espece d'alliance, » et se tiennent toutes, pour ainsi dire, par la main. »

2. *Trad.* « Et bien que sa profession soit en appa- » rence différente de la nôtre, il ne faut point s'étonner » si je parle de lui en ces termes : car nous n'avons » pas nous-mêmes toujours donné tout notre tems à la » science de la parole : et d'ailleurs toutes les belles » disciplines ont entr'elles comme une espece d'al- » liance, et se tiennent toutes, s'il faut ainsi dire, » par la main. »

Je ne m'arrête point sur les mots qui ont vieilli, comme *bien que*, *aucunement*; ni sur les façons de parler qui sont devenues basses, et qui sûrement ne l'étoient point du tems de M. Patru, comme *le métier que nous*

2. Et afin que vous ne soyez point étonnés de m'entendre parler de la sorte, d'un homme qui a travaillé dans un genre différent de celui-ci ; je vous dirai, Messieurs, que l'objet de mon travail et de mes études n'a pas toujours été le même. D'ailleurs tous les arts qui ont rapport aux sentimens et à l'humanité, ont entr'eux des liaisons mutuelles, et se tiennent, pour ainsi dire, comme les enfans d'une même famille.

3. Mais comme cette affaire est une question d'état, une cause de droit public, qui est portée au tribunal du Préteur du peuple Romain, devant nos Juges les plus respectables, en présence d'une assemblée si nombreuse, et qu'on pourroit être surpris de me la voir traiter d'une maniere peu conforme à l'usage du Barreau ; j'ai, Messieurs, à vous demander une grace, que vous ne pouvez me refuser, eu égard à la condition de celui que je défends, et dont j'espere que vous ne vous repentirez pas vous-mêmes : c'est qu'ayant à parler pour

---

faisons ; ni sur les latinismes de mots, comme *belles disciplines*, qu'il me semble pourtant qu'on ne trouve point dans d'autres écrivains du même tems. J'observe seulement que dans la seconde traduction le second membre de la premiere période a été mis à la place du premier, sans doute par quelque raison d'harmonie ; mais la liaison des idees en paroît moins naturelle. *En apparence* n'est point si prononce dans le latin, et il l'est trop dans le françois. Il est quelquefois de l'art de l'Orateur de laisser dans le vague certaines idées qu'il ne doit point omettre ; mais qu'il ne pourroit amener à la precision, sans faire quelque tort à sa cause.

bis, quemadmodùm spero, non molestam : ut me pro summo poëta, atque eruditissimo homine dicentem, hoc concursu hominum litteratissimorum, hâc vestrâ humanitate, hoc denique Prætore exercente judicium, patiamini de studiis humanitatis ac litterarum paulò loqui liberiùs ; et in ejusmodi persona, quæ propter otium ac studium, minimè in judiciis periculisque tractata est, uti propè novo quodam et inusitato genere dicendi (*e*).

(*e*) 1. *Trad.* « Mais afin que personne ne trouve » étrange, si dans une cause publique, où il s'agit de » l'état et de la condition d'un homme, devant un Préteur du Peuple Romain, devant des Juges graves et » séveres, en une audience si célebre, je parle d'un » style un peu éloigné du style des plaidoieries et du » langage ordinaire de ce lieu; je vous supplie, Messieurs, de me faire cette grace, qui ne vous sera » point à charge, comme j'espere, et qui semble être » due en quelque sorte à celui que je défends; qu'ayant » ici à parler pour un poëte très-excellent, pour une » personne de grande littérature, dans une assemblée » de tant de savans, à des Juges pleins de douceur et » de bonté comme vous êtes, et devant un tel Prêteur; » il me soit permis de dire quelque chose de l'excellence et de l'utilité des Lettres, et de plaider d'une façon quasi toute nouvelle et inconnue au barreau, pour » un homme que ses études et ses Livres ont éloigné du » commerce du Palais. Que si, Messieurs, vous me faites cette faveur, je me promets de faire en sorte, etc.

2. *Trad.* « Mais afin qu'on ne trouve point étrange, » si dans une audience célebre, en une cause publique » où il s'agit de l'état et de la condition d'un illustre » personnage devant un Préteur du Peuple Romain, » devant des Juges graves et séveres, je quitte en » quelque façon le style des plaidoiries et le langage » ordinaire de ce lieu; je vous demande, Messieurs, » une grace. Qu'il me soit permis en défendant aujourd'hui un poëte admirable et de grande littérature, » dans une assemblée, où je vois tant de savans, où je

un poëte célebre, pour un savant illustre, en présence de tant de gens de Lettres, devant des Juges si instruits et un Préteur si éclairé, vous me permettiez de m'étendre avec quelque liberté sur le mérite des Lettres; et que, comme je représente un homme tout-à-fait étranger dans les affaires, et qui ne connoît que son cabinet et les livres, vous trouviez bon que je m'exprime moi-même d'une maniere nouvelle, et qui pourra paroître étrangere dans le Barreau.

» Préteur, où les Juges qui nous écoutent n'ont pas » moins d'érudition que de vertu; il me soit, dis-je, » permis de parler un peu de l'utilité et de l'excellence » des Lettres, et de plaider d'une maniere presque » nouvelle et inconnue au barreau, pour un homme » que ses études, que ses livres ont éloigné du Palais » et du tumulte des affaires. Si Messieurs, vous m'ac- » cordez cette faveur, dont peut-être vous ne vous » repentirez point, et qui semble comme due à Archias, » j'espere faire voir, etc. »

La seconde traduction est plus libre que la premiere; mais elle est moins fidelle, et moins vive. Souvent l'on prend pour liberté de la traduction ce qui n'est que liberté du traducteur. *Tanto conventu hominum ac frequentiâ* devoit remplir un troisieme espace pour la progression du nombre. *Accommodatam huic reo, vobis, quemadmodùm spero, non molestam*, ne devoit point être séparé de *veniam*, parce que ces mots contiennent une partie des raisons qui doivent faire obtenir la grace dont il s'agit, et que d'ailleurs ils soutiennent la marche nombreuse de l'oraison. La période ayant été coupée dans la seconde maniere, on a été obligé de répéter *qu'il me soit permis*, et d'y ajouter, *dis-je*, qui est lâche. *Parler un peu*, l'exactitude littérale n'eût fait qu'ennoblir l'élocution oratoire. *Plaider d'une maniere nouvelle* sent plus l'Avocat que l'Orateur. *Le palais* n'est point dans le costume; on plaide à Paris au Palais, mais à Rome, c'étoit au barreau: ces deux mots ne sont synonymes que parmi nous. *Tumulte des affaires*,

4. *Quòd si mihi à vobis tribui concedique sentiam, perficiam profectò, ut hunc A. Licinium non modò non segregandum, cùm sit civis, à numero civium : verùm etiam si non esset, putetis adsciscendum fuisse.*

Nam ut primùm ex pueris excessit Archias, atque ab iis artibus, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet, se ad scribendi studium contulit : primùm Antiochiæ : (nam ibi natus est loco nobili, et celebri quondam urbe, et copiosâ, atque eruditissimis hominibus liberalissimisque studiis affluenti) celeriter antecellere omnibus ingenii gloriâ contigit.

Post in cæteris Asiæ partibus, cunctæque Græciæ sic ejus adventus celebrabatur, ut famam ingenii expectatio hominis, expectationem ipsius adventûs, admiratioque superaret.

5. *Erat Italia tunc plena Græcarum artium ac disciplinarum, studiaque hæc et in Latio vehementiùs tùm colebantur, quàm nunc iisdem in oppidis, et hic Romæ propter tranquillitatem Reipublicæ non negli-*

---

est ici une expression plus nombreuse que juste. Je ne sais d'ailleurs si les termes *d'illustre personnage*, *de poete admirable et de grande littérature*, ne sont pas en françois plus emphatiques qu'en latin *lectissimum virum*, *summus poeta*, *homo eruditissimus* ; les superlatifs ne coûtoient rien aux Latins, sur-tout à Cicéron qui les

4. Si vous daignez m'accorder cette grace, je vous ferai voir, non-seulement que vous ne devez point séparer de vous Licinius, puisqu'il est véritablement citoyen : mais que s'il ne l'étoit pas, vous devriez l'adopter.

I. Partie. Dès qu'Archias fut sorti des premieres études, et qu'ayant achevé les exercices qu'on emploie ordinairement pour former la jeunesse, il se livra à la composition : il surpassa aussitôt par la force et la facilité de son génie, tout ce qu'il y avoit de beaux esprits à Antioche : (car c'est-là, Messieurs, qu'il est né de parens nobles, dans une ville riche, célebre de tout tems, et remplie de savans et de gens de goût dans tous les genres.)

Dans les autres parties de l'Asie, dans toute la Grece, on l'attendoit avec une si haute idée de son esprit, que l'attente surpassoit même sa réputation, et quand il étoit arrivé, on le trouvoit encore au-dessus de ce qu'on avoit attendu.

5. L'Italie étoit alors remplie d'hommes qui cultivoient les sciences et les Lettres grecques. Ce goût avoit passé dans les pays des Latins, et y étoit beaucoup plus animé et plus vif qu'il ne l'est aujourd'hui. Il avoit pénétré même jusqu'à Rome, dans la profonde paix dont on y jouissoit. Ceux de Tarente, de Rhegge, lui firent part de leur droit de bourgeoisie, et de leurs autres

employoit pour l'harmonie autant que pour le sens : en françois la valeur en est calculée avec précision.

gebantur. Itaque hunc et Tarentini, et Rhegini, et Neapolitani, civitate, cæterisque præmiis donnârunt: et omnes qui aliquid de ingeniis poterant judicare, cognitione atque hospitio dignum existimârunt.

Hâc tantâ celebritate famæ cùm esset jam absentibus notus, Romam venit, Mario Consule, et Catulo (a). Nactus est primùm Consules, eos, quorum alter cùm res gestas, tùm etiam studium, atque aures adhibere posset.

Statim Luculli, cùm prætextatus etiam tùm Archias esset, eum domum suam receperunt. Sed enim hoc non solùm ingenii ac litterarum, verùm etiam naturæ atque virtutis fuit, ut domus quæ hujus adolescentiæ prima fuerit, eadem esset familiarissima senectuti.

6. Erat temporibus illis jucundus Q. Metello illi Numidico, et ejus Pio filio: audiebatur à M. Æmilio: vivebat cum Q. Catulo, et patre, et filio à L.: Crasso colebatur: Lucullos verò, et Drusum, et Octavios, et Catonem, et totam Hortensiorum domum devinctam consuetudine cum teneret, afficiebatur summo honore, quod eum non solùm colebant qui aliquid percipere, aut audire studebant, verùm etiam si qui fortè simulabant.

(a) L'an de Rome 652, 120 ans avant J. C.

priviléges : tous ceux qui dans ces villes savoient juger et apprécier le mérite, se firent un honneur de le connoître et de le recevoir chez eux.

Avec une réputation si brillante qui l'avoit fait connoître de ceux mêmes qui ne l'avoient jamais vu, il arriva à Rome sous le Consulat de Marius et de Catulus, deux hommes, dont l'un pouvoit fournir la plus ample matiere à son génie, et l'autre non-seulement de la matiere, mais une oreille délicate et un goût éclairé.

Aussitôt les Lucullus lui donnerent un appartement chez eux, lorsqu'il avoit à peine dix-huit ans. Mais ce fut moins à son talent, qu'à la bonté de son caractere et à sa vertu, qu'il fut redevable d'avoir conservé jusque dans l'âge avancé, la protection et la bienveillance d'une maison où il avoit été reçu dès sa jeunesse.

6. Il avoit su plaire dans ce tems-là au grand Métellus le Numidique, et à Pius son fils. M. Emilius se faisoit un plaisir de l'entendre. Il vivoit avec les deux Catulus, le pere et le fils. L. Crassus l'honoroit d'une façon toute particuliere; enfin étant lié étroitement avec les Lucullus, avec Drusus, avec les Octaves, avec Caton, avec toute la maison des Hortensius, il jouissoit de la plus grande considération, étant recherché non-seulement de ceux qui vouloient réellement l'entendre et s'instruire, mais encore de ceux qui feignoient de le vouloir.

Interim satis longo intervallo, cùm esset cum L. Lucullo in Siciliam profectus, et cùm ex ea provincia cum eodem Lucullo discederet, venit Heracleam (a) *: quæ cùm esset civitas æquissimo jure ac fœdere, adscribi se in eam civitatem voluit : idque cùm ipse per se dignus putaretur, tùm auctoritate et gratiâ Luculli ab Heracliensibus impetravit.*

7. *Data est civitas Silanis lege et Carbonis :* Si qui fœderatis civitatibus adscripti fuissent, si tùm cùm lex ferebatur, in Italia domicilium habuissent, et si sexaginta diebus apud Prætorem essent professi. *Cùm hic domicilium Romæ multos jam annos haberet, professus est apud Prætorem Q. Metellum familiarissimum suum.*

8. *Si nihil aliud, nisi de civitate ac lege dicimus, nihil dico ampliùs : causa dicta est. Quid enim horum infirmari, Gracche, potest? Heracleæne esse eum adscriptum negabis? Adest vir summâ auctoritate, et religione, et fide L. Lucullus, qui se non opinari, sed scire : non audivisse, sed vidisse : non interfuisse, sed egisse dicit. Adsunt Heraclienses legati nobilissimi homines, qui hujus judicii causâ ; cum mandatis et eum*

(a) La ville d'Héraclée dont il est ici parlé étoit sur le golfe de Tarente, au royaume de Naples.

Assez long tems après, ayant suivi L. Lucullus en Sicile, et quitté cette province avec lui, il s'arrêta à Héraclée: comme cette ville jouissoit des plus beaux priviléges et des plus étendus (1), il désira d'en être citoyen: ce qu'il obtint aisément tant par son mérite personnel que par le crédit et la protection de Lucullus.

7. Arriva la Loi de Silanus et de Carbon, qui accordoit le droit de citoyen à ceux *qui seroient inscrits dans quelqu'une de nos villes confédérées; qui seroient domiciliés en Italie dans le tems de la publication de la Loi; qui enfin auroient fait leur déclaration chez le Préteur dans les soixante jours.* Archias, étant domicilié à Rome depuis plusieurs années, il alla faire sa déclaration chez Q. Métellus son ami.

8. S'il n'est question ici que de la loi et du droit de citoyen, je n'ai plus rien à dire, la cause est plaidée. Qu'avez-vous à nous opposer, Gracchus? Direz-vous qu'Archias n'est point inscrit à Héraclée? Je vous cite l'autorité la plus respectable, celle de Lucullus, qui ne dit point, je crois, j'ai ouï dire, j'étois présent: mais je sais, j'ai vu, c'est moi qui l'ai fait. Je vous cite les députés d'Héraclée, les citoyens les plus distingués de cette ville qui sont venus exprès avec des témoignages revêtus

(1) Qui approchoient le plus de ceux des citoyens Romains.

publico testimonio venerunt, qui hunc adscriptum Heracliensem dicunt (*f*).

Hic tu tabulas desideras Heracliensium publicas, quas Italico bello, incenso tabulario, interisse scimus omnes. Est ridiculum ad ea quæ habemus nihil dicere; quærere quæ habere non possumus: et de hominum memoria tacere, litterarum memoriam flagitare: et, cùm habeas amplissimi viri religionem, integerrimi municipii jusjurandum fidemque, ea, quæ depravari nullo modo possunt, repudiare: tabulas, quas idem dicis solère corrumpi, desiderare (*g*).

(*f*) 1. *Trad.* « Car de tout ce qui vient d'être dit, » qu'est-ce, Gracchus, que vous en pouvez détruire ? » Nierez-vous pas qu'il ait été fait citoyen d'Héraclée ? » Lucullus qui est ici présent, et dont le témoignage, » la probité et la foi sont irréprochables, dit qu'il en » parle de science certaine, non par opinion, non » qu'il ne l'a pas simplement ouï dire, mais qu'il l'a » vu; qu'il n'y a pas seulement assisté, mais que » c'est par son moyen que ces choses ont été faites. » Les députés d'Héraclée, personnes de qualité, qui » sont en cette audience, etc.

2. *Trad.* » Car Gracchus, de toutes ces choses, » qu'est-ce que vous en pouvez détruire ? Direz-vous » que notre poëte ne fut jamais citoyen d'Héraclée ? » Lucullus qui nous entend, Lucullus dont la probité, » dont la vertu est si connue, dit non seulement qu'il » le sait, non seulement qu'il l'a vu, mais que ce fut » lui qui demanda et qui obtint cette grace. Les dépu- » tés d'Héraclée parlent ce même langage : ce sont » des hommes de condition, etc. »

M. Patru a rendu les incises symétriques dans sa première traduction; mais ayant trouvé la période trop alongée, il a abandonné la symétrie dans la seconde. Il n'a rendu ni dans l'une ni dans l'autre, ni l'*adest*, ni l'*adsunt*, qui donnent du feu et de la force à la preuve employée. *Des hommes de condition*, il y a des mots françois qui, quoiqu'ils expriment précisé-

de l'autorité publique, et qui attestent qu'il est inscrit à Héraclée.

Vous nous demandez les registres de cette ville, que tout le monde sait qui ont été brûlés avec les archives pendant la guerre Italique. Il est ridicule de ne rien opposer à des preuves évidentes que nous avons, et d'en demander qu'on sait que nous ne pouvons avoir ; de se taire sur les dépositions de vive voix, et d'exiger des témoignages par écrit ; et tandis que nous avons l'autorité d'un citoyen du plus grand poids, et le serment d'une ville municipale, qui ne peuvent être falsifiés, de demander des registres, qui, selon vous-même, le sont tous les jours.

---

ment la même idée, ne doivent pas toujours être mis à la place de certains mots latins. On ne dira point les *bataillons Romains*, ce sont des *cohortes :* ni des *brigades*, ce sont des *légions :* ni des *échevins*, ce sont des *ediles* : ni des *bourgeois* de Rome, ce sont des *citoyens :* ou si cela est permis quelquefois, c'est en transportant l'antique au moderne, plutôt que le moderne à l'antique.

(*g*) 1. *Trad.* « Ici vous voulez qu'on montre les registres publics de la ville d'Héraclée, que nous savons tous avoir été brûlés avec les archives pendant la guerre d'Italie. Il est ridicule de ne rien dire contre les preuves que nous avons, et de demander celles que nous ne pouvons avoir, de ne rien répondre au témoignage des hommes, et d'exiger de nous des témoignages par écrit; et tandis qu'un personnage digne de foi, tandis que toute une ville sans reproche parle pour nous, de demander des actes si sujets, comme vous dites vous-même, à être falsifiés, et de mépriser des suffrages qu'on ne peut corrompre. »

2. *Trad.* « Vous nous demandez des registres de la ville d'Héraclée, qui furent tous, comme chacun

9. *At domicilium Romæ non habuit, ís, qui tot annis ante civitatem datam, sedem omnium rerum ac fortunarum suarum Romæ collocavit.*

At non est professus. Immò verò iis tabulis est professus, quæ solæ ex illa professione, collegioque prætorum, obtinet publicarum tabularum auctoritatem. Nam cùm Appii tabulæ negligentiùs asservatæ dicerentur : Gabinii, quandiù incolumis fuit, levitas, post damnationem calamitas, omnem tabularum fidem resignasset : Metellus homo sanctissimus, modestissimusque omnium tantâ diligentiâ fuit, ut ad L. Lentulum prætorem, et ad Judices venerit, et unius nominis liturâ se commotum esse dixerit. His igitur tabulis nullam lituram in nomen A Licinii videtis.

10. *Quæ cùm ita sint, quid est quòd te ejus civitate dubitetis? Præsertim cùm aliis*

» sait, brûles avec les archives pendant les guerres » d'Italie. Il est ridicule d'exiger des titres que nous » ne pouvons avoir, et de demeurer muet sur les preu- » ves que nous rapportons; d'exiger des enseignemens » par écrit, et de rejeter des dépositions si précises, » si authentiques, si convaincantes : et tandis qu'un » grand personnage, tandis que toute une ville parle » pour nous, il est ridicule encore un coup d'insister » sur des registres, sur des actes susceptibles par votre » propre confession, de toutes sortes de faussetés, et » de rebuter au même temps les suffrages de tant de » témoins illustres, et dont la foi ne peut recevoir ici » d'atteinte ni de reproches. »

La premiere traduction est plus vive et plus précise que la seconde. Dans celle-ci, M. Patru a évité l'infinitif, *que nous savons avoir été brûlés*. Il a ajouté *confusions*, qui semble donner de l'enflure et diminuer la

9. Il n'étoit point domicilié à Rome ; lui qui, tant d'années avant la loi, avoit fait de Rome le centre de toutes ses affaires, et de tous ses biens ?

Il n'a point fait sa déclaration. Il l'a faite dans les seuls registres de ce tems-là qui sont regardés et reconnus pour authentiques. Ceux d'Appius passoient pour être tenus avec assez peu de soin. La négligence de Gabinius, tant qu'il resta en place, et le désordre de ses affaires après sa condamnation, avoient ôté aux siens toute espece d'autorité. Métellus, le plus exact de tous les hommes, poussa si loin l'attention et le scrupule, qu'il vint trouver le Préteur Lentulus et les Juges, pour leur dire qu'il y avoit sur un nom une rature qui lui causoit de l'inquiétude. Qu'on feuillette ces registres, on ne trouvera point de rature sur le nom de Licinius.

10. Peut-on après des faits si clairs révoquer en doute le droit de Licinius, sur-

---

force. Il a changé l'ordre des membres de l'antithese sans nécessité, et peut-être avec quelque déchet de force pour la pensee. *Demeurer muet* n'a pas le même sens que *ne rien dire*. On diroit aujourd'hui *renseignemens* et non *enseignemens*. La gradation des trois épithetes dans une chute qui n'est point finale est ampoulée, et ne répond à rien dans le latin. *Sans reproche* ne peut gueres se dire en parlant d'une ville. *Par votre propre confession*, le mot *aveu* a une nuance de moins et seroit plus juste. *Toutes sortes de faussetés* : cette phrase dit plus que *solere corrumpi*. *Les suffrages de tant de témoins illustres dont la foi ne peut recevoir ni d'atteinte ni de reproche* : cette phrase est trop longue pour ces quatre mots, *quæ depravari nullo modo possunt*. Les idées trop delayées perdent leur force comme les couleurs.

quoque in civitatibus fuerit adscriptus ? Etenim cum mediocribus multis, aut nulla, aut humili aliquâ arte præditis gratuitò civitatem in Græcia homines impertiebantur, Rheginos credo, aut Locrenses, aut Neapolitanos, aut Tarentinos, quòd scenicis artificibus largiri solebant, id huic summâ ingenii prædito gloriâ noluisse. Quid ? cùm cæteri non modò post civitatem datam, sed etiam post legem Papiam (*a*), *aliquo modo in eorum municipiorum tabulas irrepserint : hic, qui nec utitur quidem illis in quibus est scriptus, quod semper se Heracliensem esse voluit, rejicietur ?*

11. *Census nostros requiris scilicet. Est enim obscurum, proximis censoribus, hunc cum clarissimo Imperatore, L. Lucullo, apud exercitum fuisse, superioribus, cum eodem quæstore fuisse in Asia : primis, Julio Crasso, nullam populi partem esse censam. Sed quoniam census, non jus civitatis confirmat, ac tantummodò indicat eum qui sit census, ita se jam tùm gessisse pro cive; iis temporibus, quæ tu criminaris, ne ipsius quidem judicio in civium R. jure esse versatum, et testamentum sæpè fecit nostris legibus, et adiit hæreditates civium R. et in beneficiis ad ærarium delatus est,*

(*a*) Par la Loi Papia, tous les étrangers furent chassés de Rome. Cette loi avoit été publiée deux ans avant que Cicéron plaidât cette cause.

tout quand on le voit citoyen de plusieurs autres villes de nos alliées? Des talens médiocres, des hommes d'une profession peu estimable, ou même qui n'en avoient point, ont obtenu chez les Grecs le droit de bourgeoisie ; et des villes telles que Rhegge, Locres, Naples, Tarente, n'auroient point fait pour un homme d'un mérite si éclatant, ce qu'elles faisoient pour de simples acteurs de théâtre? Tant de gens, non-seulement après la loi de Silanus, mais même après la loi Papia, se sont glissés, on ne sait comment, dans les registres de nos villes municipales ; et Archias qui n'a pas voulu faire valoir les titres qu'il a dans les différentes villes, parce qu'il s'est contenté d'être d'Héraclée, ne pourra jouir de ses droits ?

11. Vous demandez nos rôles de dénombrement : comme si on ne savoit pas que dans le dernier qui se fit, Archias étoit à l'armée de Lucullus? que dans le précédent il étoit avec le même Lucullus, alors Préteur en Asie ; et que dans le premier, sous Julius Crassus, le peuple n'y fut pas compris. Mais comme le denombrement n'établit point le droit de bourgeoisie, et qu'il ne fait que l'indiquer, ou prouver que celui qui y a été compris se comportoit alors comme citoyen ; dans ce tems-là même où vous prétendez qu'Archias ne se donnoit point pour tel, il a fait des testamens selon nos loix, il a recueilli des successions de citoyens

à L. Lucullo prætore et consule. Quære argumenta, si qua potes : nunquàm enim hic neque suo, neque amicorum judicio revincetur.

12. *Quæres à nobis, Gracche, cur tantopere hoc homine delectemur? Quia suppeditat nobis, ubi et animus ex hoc forensi strepitu reficiatur; et aures convicio defessæ conquiescant. An tu existimas aut suppetere nobis posse, quod quotidiè dicamus in tanta varietate rerum, nisi animos nostros doctrinâ excolamus : aut ferre animos tantam posse contentionem, nisi eos doctrinâ eâdem relaxemus? Ego verò fateor, me his studiis esse deditum.*

Cæteros pudeat, si quis ita se litteris abdiderunt, ut nihil possint ex his neque ad communem afferre fructum, neque in aspectum, lucemque proferre. Me autem quid pudeat, qui tot annos ita vivo, Judices, ut ab illis nullo me unquàm tempore aut commodum, aut otium meum abstraxerit, aut voluptas avocârit, aut denique somnus retardârit?

13. *Quare quis tandem me reprehendat, aut quis mihi jure succenseat, si quantùm cæteris ad suas res obeundas, quantùm ad festos dies ludorum celebrandos, quantùm ad*

Romains,

Romains, il a été mis sur l'état des graces au trésor public. Cherchez des preuves, si vous le pouvez, vous n'en découvrirez ni dans la conduite d'Archias, ni dans celle de ses amis.

12. *II. Partie.* Mais quels charmes si grands pouvons-nous trouver dans la personne de cet étranger?

Nous y trouvons un délassement et un repos dont notre esprit et nos oreilles ont besoin, après les agitations bruyantes et les fatigues du Barreau. Croyez-vous, Gracchus, que nous pussions fournir à tant de matieres différentes qui se présentent tous les jours, si notre esprit n'étoit pas renouvelé par l'étude des bons livres? Ou que nous eussions la force de soutenir une application si longue et si continue, si nous ne trouvions point quelque ressource dans les Lettres? Pour moi, j'avoue que je m'y livre avec plaisir.

On peut en rougir, quand on s'y renferme tellement, qu'il en paroisse rien au jour, n'y qu'il en résulte aucun avantage pour la société. Mais pourquoi en rougirois-je, moi, qui depuis tant d'années, lorsqu'il s'est agi de faire du bien, n'ai jamais été détourné, ni distrait, ni arrêté un seul moment, pour ma commodité, pour mon repos, pour mon plaisir, pour un instant de sommeil?

13. Qui pourroit me faire un crime de consacrer aux Lettres des momens que les autres donnent à leurs propres affaires, à

alias voluptates, et ad ipsam requiem animi et corporis conceditur temporis : quantùm alii tribuunt intempestivis conviviis : quantùm deniquè aleæ, quantùm pilæ ; tantùm mihi egomet ad hæc studia recolenda sumpsero ? Atque hoc eò mihi concedendum est magis, quòd ex his studiis hæc quoque crescit oratio, et facultas : quæ quantacunque est in me, nonquàm amicorum periculis defuit. Quæ si cui levior videtur, illa quidem certè quæ summa sunt, ex quo fonte hauriam, sentio.

14. *Nam, nisi, multorum præceptis, multisque litteris mihi* (*h*) *ab adolescentia suasissem, nihil esse in vita magnoperè expetendum, nisi laudem, atque honestatem : in ea autem persequenda omnes cruciatus corporis, omnia pericula mortis, atque exilii, parvi esse ducenda : nunquàm me pro salute vestra in tot ac tantas dimicationes, atque in hos profligatorum*

(*h*) 1. *Trad.* « Car si, Messieurs, par *la grande* lecture, et par *la multitude* des préceptes, je ne m'étois » persuadé dès ma jeunesse qu'il n'y avoit rien en cette » vie qui fût fort à désirer que la louange et *l'honneur*, » et que pour acquérir l'un et l'autre, il ne falloit *craindre* ni l'exil, ni les tourmens, ni la mort ; je n'aurois » certes jamais *fait* tant de si dangereuses *querelles* pour » votre *salut* : et je ne me serois pas exposé comme *je* » *suis* à la fureur et à la rage des méchans. »

2. *Trad.* « Car, Messieurs, si les écrits, si les enseignemens de tant de grands hommes ne m'avoient » persuadé dès ma plus tendre jeunesse qu'il n'y a rien » en effet de précieux en cette vie que la louange et » l'honneur ; et que pour un bien *si digne de notre*

la célébration des fêtes et des jeux, aux amusemens, aux délassemens du corps aussi-bien que de l'esprit, que d'autres perdent dans les festins, dans les jeux de hasard, à la paume?.... On doit me le pardonner d'autant plus aisément, que ces études tournent au profit de l'art que j'exerce en ce moment : et qui, quel qu'il soit, n'a jamais manqué à mes amis dans le besoin. Que ces études soient en elles-mêmes peu importantes, je le veux, mais du moins elles me montrent où je dois puiser ce qu'il y a de plus précieux.

14. Si les leçons des sages, et l'étude des bons livres ne m'avoient pas convaincu, dès ma (*h*) jeunesse, que rien n'est vraiment désirable que la gloire et la vertu : et que pour les acquérir, l'exil, les tourmens, la mort doivent être comptés pour rien, je ne me serois jamais exposé à tant de démêlés fâcheux, ni aux attaques journalieres des mauvais citoyens, pour le bien et le salut de la Ré-

---

» *amour*, il faut mépriser les tourmens et l'exil, et la » mort même : je n'aurois point aujourd'hui pour vous, » pour votre *salut*, tant d'ennemis sur les bras ; je ne » serois pas exposé, comme je le suis tous les jours, » à la violence, à la fureur, à la rage des méchans. »

La seconde traduction est plus française, plus nombreuse et plus exacte que la premiere ; à l'exception des deux dernieres phrases qui sont trop emphatiques. *Pour votre salut*, ne présente point le même sens que *pro salute vestra* : le latin dit beaucoup moins. *A la violence, à la fureur, à la rage :* les idées de Cicéron ne sont pas moins fortes, mais elles sont plus doucement exprimées.

hominum quotidianos impetus objecissem.[1] *Sed pleni omnes sunt libri, plenæ sapientûm voces, plena exemplorum vetustas: quæ jacerent in tenebris omnia, nisi litterarum lumen accederet. Quàm multas (i) nobis imagines non solùm ad intuendum, verùm etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas, scriptores et Græci et Latini reliquerunt? Quas ego mihi semper in administranda Rep. proponens, animum, et mentem meam ipsâ cogitatione hominum excellentium conformabam.*

15. *Quæret quispiam, quid? Illi ipsi summi viri; quorum virtutes litteris proditæ sunt, istâne doctrinâ, quam tu laudibus effers, eruditi fuerunt? Difficile est hoc de omnibus confirmare. Sed tamen est certum quid respondeam. Ego multos homines excellenti animo, ac virtute fuisse, et sine doctrina, naturæ ipsius habitu propè divino, per se ipsos et moderatos, et graves extitisse fateor. Etiam illud adjungo sæpiùs ad laudem atque virtutem naturam sine doctrina, quàm sine natura*

(i) 1. *Trad.* « Mais les livres, les exemples de l'antiquité, la voix de tous les Sages, ne nous parlent » d'autre chose; et *tout cela*, Messieurs, seroit couvert de l'ombre du silence, si les livres qui nous » l'ont *révélé*, n'en avoient gardé la mémoire. »

La vivacité du texte latin a entiérement disparu dans cette traduction, parce qu'on n'a pas rendu la figure; le traducteur s'est corrigé dans la seconde.

2. *Trad.* « Mais tous les livres, mais la voix de tous

publique. Mais tous les livres sont remplis.... par-tout on lit les paroles des sages : par-tout on voit les grands exemples de l'antiquité, qui seroient maintenant ensevelis dans les ténebres, si les Lettres ne les avoient pas conservés. Combien de grands tableaux nous ont laissés les écrivains grecs et les latins, autant pour nous servir de modeles que pour être l'objet de notre admiration ? Je les avois devant les yeux, ces modeles, quand j'étois chargé des affaires de la République, et l'idée de leur vertu m'inspiroit de généreux sentimens.

15. Mais quoi ! dira-t-on : Ces hommes fameux, dont les vertus sont retracées dans les livres, possédoient-ils ces connoissances, dont vous faites tant d'éloges ? Je ne prétends point l'assurer de tous en général. Je sais qu'il y a eu des hommes éminens en vertu et en mérite par la seule disposition d'une nature heureuse ; qu'ils ont été sages et justes par eux-mêmes, sans le secours ni de l'art, ni de l'instruction. J'ajoute même, si l'on veut, qu'un heu-

---

» les Sages, mais toute l'antiquité ne nous parle » d'autre chose : et toutes ces belles instructions, » sans la lumiere des lettres, seroient maintenant en» sevelies dans les ténebres. »

Ces trois *mais* tiennent trop de place. *Ne nous parlent d'autre chose* est lâche. *Toutes ces belles instructions* est vague et trop long. *Lumiere* et *ténebres* font une antithese aujourd'hui usée ; c'est pourquoi je n'en ai rendu qu'un des deux termes.

valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cùm ad naturam eximiam, atque illustrem accesserit ratio quædam, conformatioque doctrinæ : tum illùd nescio quid præclarum ac singulare solere existere.

16. *Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt divinum hominem, Africanum : ex hoc C. Lælium, L. Furium modestissimos homines, et continentissimos : ex hoc fortissimum virum, et illis temporibus doctissimum M. Catonem illum senem : qui profectò si nihil ad percipiendam, colendamque virtutem, litteris adjuvarentur, nunquàm se ad earum studium contulissent.*

Quòd si non hic tantus fructus ostenderetur, et si ex his studiis delectatio sola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remissionem, humanissimam ac liberalissimam judicaretis. Nam cæteræ neque temporum sunt, neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur (1).

(1) 1. *Trad.* « Tous les autres (divertissemens) ne sont pas propres ni en tout tems, ni à tous âges, ni

reux naturel sans l'étude, va plus loin dans la vertu, que l'étude et le travail sans les dispositions de la nature. Mais en même temps je soutiens que si on joint à un excellent naturel l'étude es l'instruction; il en résulte un mérite éclatant et singulier, auquel on ne parvient jamais autrement.

16. Tel fut du temps de nos peres cet homme presque divin, Scipion l'Africain : tels furent C. Lælius, L. Furius, ces exemples de modération et de sagesse. Tel étoit Caton le vieux, le plus savant, le plus vertueux de son siecle : tous ces grands hommes n'eussent jamais cultivé les Lettres, s'ils les eussent crues inutiles pour connoître et pratiquer la vertu.

Mais quand on n'envisageroit pas ce grand avantage, et qu'on n'auroit en vue que le seul plaisir; en est-il un plus honnête ou plus délicat pour un homme qui pense? Les autres amusemens ne sont ni de toutes les heures, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Dans les Lettres, la jeunesse trouve une nourriture qui lui convient; la vieillesse un exercice qui l'amuse : elles répandent un nouvel éclat sur la prospérité, elles nous consolent dans l'adversité; elles nous récréent au-dedans de nos maisons, elles ne nous embarrassent point au-dehors; elles veillent avec nous, elles voyagent, elles demeurent à la campage avec nous (*l*).

17. *Quòd si ipsi hæc neque attingere, neque sensu nostro gustare possemus, tamen ea mirari deberemus, etiam cùm in aliis videremus. Quis nostrûm tam animo agresti, ac duro fuit, ut Roscii morte nuper non commoveretur (m)? Qui cùm esset senex mortuus, tamen propter excellentem artem, ac venustatem, videbatur omninò mori non debuisse. Ergo ille corporis motu tantum amorem sibi conciliárat à nobis omnibus: nos animorum incredibiles motus celeritatemque ingeniorum negligemus?*

18. *Quotiès ego hunc Archiam vidi, Judices, (utar enim vestrâ benignitate,*

» en tous lieux. Mais les lettres forment la jeunesse, et » réjouissent les vieillards : elles servent de support » et de consolation à l'adversité, et d'ornement à la » prospérité ; elles nous divertissent à la maison et ne » nous embarrassent point dehors : elles passent avec » nous toutes les nuits, elles nous désennuient à la » campagne et nous délassent dans les voyages. »

Cette traduction est aussi courte qu'elle peut l'être ; cependant elle l'est bien moins que le latin : c'est la faute de la langue.

2. *Trad.* « Tous les autres (divertissemens) ne sont » propres ni en tout tems, ni à tous âges, ni en » tous lieux. Mais les lettres forment la jeunesse, et » réjouissent les vieillards ; elles consolent, elles sou- » lagent dans l'affliction ; et dans la prospérité elles » rehaussent le lustre de la fortune. Par-tout elles » donnent d'innocens plaisirs ; et jamais elles n'em- » barrassent ; la nuit elles nous entretiennent, elles » nous désennuient à la campagne, et nous délassent » dans les voyages. »

M. Patru n'a fait sentir ni dans l'une ni dans l'autre traduction la différence qu'il y a entre *le tems et*

17. Quand nous ne serions pas faits pour en sentir le mérite par nous-mêmes, pourrions-nous n'en pas remarquer l'effet dans les autres ? Qui de nous dernièrement a eu le cœur assez insensible pour n'être point touché de la mort de Roscius (*m*) ? Tout âgé qu'il étoit, il nous sembloit à tous qu'il n'auroit jamais dû mourir : tant nous étions touchés de son talent ! Il avoit gagné nos cœurs par des graces qui ne consistent que dans les mouvemens et les attitudes du corps ; quel pouvoir auront sur nous les graces et les expressions de l'esprit ?

18. Combien de fois ai-je vu Archias, (car Messieurs, je profite de l'attention

---

les tems. Mais il y a ici une observation plus importante, c'est qu'ayant voulu faire sortir l'antithese, qui étoit enveloppée, il a bouleversé les nombres de la période, et détruit la progression des espaces ; l'antithese même devoit être emportée par le courant de la période. On entendra ce que je veux dire, si on relit à haute voix le latin et le françois tour-à-tour. L'art de Cicéron est infini dans cette période, en ce qui concerne le nombre et l'harmonie.

(*m*) 1. *Trad.* « Qui est d'entre nous qui a eu l'esprit » si sauvage et si farouche, que de n'être point touché » dernièrement de la perte de Roscius ? »

Animus ne devoit pas se rendre par esprit. *Sauvage et farouche* semblent trop forts pour rendre *agresti ac duro*. *Que de n'être point*, est un idiotisme, c'est-à-dire, un tour propre au génie particulier de langue française. Nos bons écrivains se font un plaisir de les conserver.

2. *Trad.* « Où est le brutal et le stupide qui dernièrement ne fut point touché de la perte de Roscius ? »

Ceci est plus fort que la première traduction, qui n'était déjà trop ; *brutal* ne signifie pas un *homme brut*.

quoniam me in hoc novo genere dicendi tam diligenter attenditis) quoties ego hunc vidi, cùm litteram scripsisset nullam, magnum numerum optimorum versuum de his ipsis rebus, quæ tùm agerentur, dicere ex tempore? Quotiès revocatum eandem rem dicere, commutatis verbis, atque sententiis? Quæ verò accuratè, cogitatèque scripsisset, ea sic vidi probari, ut ad veterum scriptorum laudem pervenirent. Hunc non ego diligam? non admirer? non omni ratione defendendum putem? Atqui sic à summis hominibus, eruditissimisque accepimus, cæterarum rerum studia, et doctrina, et præceptis, et arte constare: poëtam naturâ ipsâ valere, et mentis viribus excitari, et quasi divino quodam spiritu afflari. Quare suo jure noster ille Ennius sanctos appallat poëtas, quòd quasi deorum aliquo dono atque munere commendati nobis esse videantur (n).

(n) 1. *Trad.* « Nous avons appris de personnes de » grande érudition, que toutes les autres sciences ont » besoin d'étude, d'art et de préceptes, mais que la » poésie nous vient de nous-mêmes, et par les seules » forces de notre esprit, et comme par un enthousiasme » divin. Et c'est pour cela qu'Ennius a raison de don- » ner aux poëtes le nom de *sacrés*, parce qu'en effet les » dieux semblent nous les avoir rendus vénérables, en » leur faisant une faveur, une grace particuliere. »

2. *Trad.* « Nous avons appris de personnages illus- » tres et de grande érudition, que les beaux arts, que » toutes connoissances honnêtes ne s'acquierent point » sans études, sans préceptes, sans quelque méthode; » mais que la nature toute seule fait les poëtes; qu'ils » se soutiennent, qu'ils s'élèvent par leurs propres » forces, et que leur enthousiasme est une inspiration

avec laquelle vous daignez m'écouter) combien de fois l'ai-je vu, sans avoir écrit une seule lettre, nous donner sur le champ un grand nombre de très-bons vers sur les matieres mêmes dont il s'agissoit dans nos entretiens? Combien de fois, lorsqu'on le prioit de les redire, l'ai-je vu rendre les mêmes choses avec d'autres termes et d'autres pensées? Et ce qu'il avoit travaillé avec soin et application, je l'ai vu comparer avec ce qu'il y a de plus beau dans l'antiquité! Voilà pourquoi je l'aime, Gracchus, voilà pourquoi je l'admire, et que j'embrasse sa défense avec tout le zele dont je suis capable.

De grands hommes nous disent que les autres talens dépendent de l'art, des préceptes, de l'étude; mais que les poëtes ne doivent rien qu'à la nature; qu'ils s'élevent par la force même de leur génie, que c'est un souffle divin qui les inspire. Ennius ajoute que la personne des poëtes est sacrée, et qu'ils portent en eux un dom des dieux qui leur sert de recommandation auprès des hommes (*n*).

» comme divine : et c'est, Messieurs, pour cette rai-
» son, qu'Ennius, ce génie si sublime, leur donne le
» nom de *sacrés*, parce qu'en effet les Dieux les ont,
» ce semble, tirés du nombre des choses profanes, en
» les remplissant d'une lumiere toute céleste. »

Je ne sais si le lecteur sera de mon avis, mais il me semble que la premiere traduction est plus vive, plus juste et plus agréable; et que la seconde perd du côté de la force et de la vérité ce qu'elle gagne du côté de l'harmonie; l'harmonie qui n'aide point à la force et à la vérité de l'expression n'est que de l'enflure.

19. *Sit igitur, Judices, sanctum apud vos humanissimos homines, hoc poëtæ nomen quod nulla unquam barbaria violavit. Saxa et solitudines voci respondent, bestiæ sæpè immanes cantu flectuntur, atque consistunt : nos instituti rebus optimis non poëtarum voce moveamur* (o) ?

Homerum Colophonii civem esse [illegible] suum. Chii suum vindicant, Salaminii repetunt, Smyrnei verò suum esse confirmant. Itaque etiam delubrum ejus in oppido dedicaverunt : permulti alii prætereà pugnant inter se, atque contendunt. Ergo illi alienum, quia poeta fuit, post mortem etiam expetunt : nos hunc vivum, qui et voluntate et legibus noster est, repudiamus ? præsertim cùm omne olim studium, atque omne ingenium contulerit Archias ad Populi Romani gloriam, laudemque celebrandam ? Nam et Cimbricas res adolescens attigit, et ipsi illi C. Mario qui

---

(o) 1. *Trad.* « Les solitudes, les rochers répondent » à leurs *chansons*, les bêtes les plus farouches ont des » oreilles pour la *musique*; et nous qui avons *quelque* » connoissance des bonnes choses, serons-nous sourds » à cette *divine mélodie !* ».

2. *Trad.* « Les solitudes et les rochers se laissent » toucher à la voix et au chant des poëtes : les bêtes les » plus farouches prêtent l'oreille à cette incomparable » harmonie : et nous que l'étude, nous que les lettres » ont *illuminés*, n'aurons-nous point de sentiment ni » de goût pour ces *doctes*, pour ces *innocentes délices* ! »

19. Vous respecterez donc, Messieurs, vous qui aimez les arts et l'humanité, ce nom sacré que les barbares mêmes ont toujours respecté ! Les rochers, les vastes solitudes répondent à la voix des poëtes. Les bêtes féroces s'arrêtent, et se laissent fléchir par leurs accens; et nous, pénétrés des sentimens d'une éducation douce, nous serions insensibles aux charmes de la poésie (*o*) ?

Les habitans de Colophone prétendent qu'Homere étoit leur citoyen. Ceux de Scio, de Salamine, s'attribuent le même honneur. Les Smyrniens le disputent à tous les autres; ils ont même élevé chez eux un temple à ce poëte. D'autres peuples ambitionnent la même gloire. Ils désirent, même après sa mort, un homme célebre qui ne leur appartient pas, et seulement parce qu'il étoit poëte; et celui-ci qui est vivant, qui le désire, qui a pour lui nos lois, vous voulez l'éloigner de nous, après qu'il a consacré ses veilles et ses talens à la gloire du peuple romain? Oui, Messieurs, Archias a écrit dans sa jeunesse la guerre des Cimbres, et a su

---

M. Patru veut être ici plus harmonieux que Cicéron, et il passe le but. Il en eût moins coûté pour faire mieux. Il ne falloit qu'être plus littéral. Pourquoi ne pas conserver *répondre* qui est dans le latin et qui est si beau, de même que le *consistunt* et le *flectuntur*, qui sont des images poétiques, mais que l'orateur délicat a exprimées en un mot, de peur de tomber dans un style qui eût paru jeune, et qui auroit manqué de dignité.)

durior ad hæc studia videbatur, jucundior fuit.

20. *Neque enim quisquam est tam aversus à Musis, qui non mandari versibus æternum suorum laborum facilè præconium patiatur.*

Themistoclem, illum summum Athenis virum, dixisse aiunt, cùm ex eo quæreretur, quod acroama, aut cujus vocem libentissimè audiret: ejus, à quo sua virtus optimè prædicaretur. Itaque ille Marius item eximiè L. Plotium dilexit, cujus ingenio putabat, ea, quæ gesserat, posse celebrari.

21. *Mitrhidaticum verò bellum magnum, atque difficile, et in multa varietate, terrâ, marique versatum, totum ab hoc expressum est: qui libri non modo L. Lucullum, fortissimum, et clarissimum virum, verùm etiam populi Romani nomen illustrant.*

Populus enim Romanus aperuit, Lucullo imperante, Pontum, et regiis quondam opibus, et ipsâ naturâ regionis vallatum: populi Romani, exercitus, eodem duce, non maximâ manu innumerabiles Armeniorum copias fudit: populi Romani laus est, urbem amicissimam Cyzicenorum, ejusdem consilio, ex omni impetu regio, ac totius belli ore ac faucibus ereptam esse, atque servatam: nostra semper feretur, et prædicabitur; L. Lucullo dimicante; eum interfectis ducibus depressa hostium classis, et incredibilis apud Tenedum pugna illa na-

mériter l'estime de Marius même, qui sembloit peu touché du mérite des Lettres.

20. Car quelque peu de liaison qu'on ait eu avec les muses, il n'est point d'homme qui ne voie avec une satisfaction secrete, son nom aller par elles à l'immortalité!

On demandoit un jour au fameux Thémistocle, quel étoit le chant ou le concert qui lui feroit le plus de plaisir : il répondit : Celui d'une louange méritée. Aussi le même Marius aimoit-il singuliérement Plotius, dont le talent lui faisoit espérer des louanges dignes de ses exploits.

21. La guerre de Mithridate, cette guerre si difficile, si longue, variée de tant d'événemens différens sur mer et sur terre, Archias l'a traitée d'un bout à l'autre. Ces écrits qui font tant d'honneur au nom de Lucullus, n'en font pas moins au nom romain.

Car, Messieurs, c'est le Peuple romain qui sous le commandement de Lucullus, s'est ouvert le Pont, ce royaume inaccessible par la nature même des lieux, et par les forces d'un Roi jusqu'alors très-puissant : ce sont les armées du Peuple romain, qui sous le même chef ont mis en fuite des troupes innombrables d'Arméniens, avec des troupes très-inférieures en nombre : c'est au Peuple romain qu'appartient la gloire d'avoir, sous la conduite du même Lucullus, sauvé de toutes les horreurs de la guerre, et de la

valis : nostra sunt trophæa, nostra monumenta, nostri triumphi. Quare, quorum ingeniis hæc feruntur, ab iis populi Romani fama celebratur.

22. *Carus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulcro Scipionum putatur is esse constitutus è marmore. At iis laudibus certè non solùm ipsi, qui laudantur, sed etiam populi Romani nomen ornatur. In cœlum hujus proavus Cato tollitur, magnus honos populi Romani rebus adjungitur. Omnes deniquè illi Maximi, Marcelli, Fulvii, non sine communi omnium nostrûm laude decorantur. Ergo illum, qui hæc fecerat, Rudium hominem, majores nostri in civitatem receperunt : nos hunc Hieracliensem multis civitatibus expetitum : in hac autem legibus constitutum, de nostra civitate ejiciemus ?*

23. *Nam si quis minorem gloriæ fructum putat ex Græcis versibus percipi, quàm ex Latinis, vehementer errat, propterea quòd Græca leguntur omnibus ferè gentibus : Latina suis finibus ; exiguis sanè continentur. Quare si res hæ, quas gessimus, orbis terræ regionibus definiuntur, cupere-*

fureur du Roi, la ville de Cyzique notre alliée : c'est à nous tous qu'appartient cette victoire mémorable, remportée à Ténédos sous les ordres du même chef, où les généraux ennemis furent tués, et leur flotte coulée à fond : ce sont nos trophées, nos monumens, nos triomphes. Et ceux qui les célebrent, publient la gloire du Peuple romain.

22. Ennius fut chéri du grand Scipion l'Africain. On pense même que c'est lui dont on voit la figure en marbre dans le tombeau des Scipions. Ces vers font-ils moins d'honneur au nom Romain qu'à ces héros qu'il a célébrés ? Il éleve jusqu'au ciel Caton, le bisaïeul de celui que nous voyons parmi nous ; en l'élevant ainsi, il ajoute à la gloire du nom romain. Enfin il n'est pas possible de faire l'éloge des Maximus, des Marcellus, des Fulvius, sans que nous ayons part aux louanges qu'ils reçoivent. Ce fut par ce motif que nos aïeux donnerent le rang de citoyen à un homme né à Rudia (a). Et nous chasserions du milieu de nous un citoyen d'Héraclée, que plusieurs autres villes ont désirée, et qui est notre citoyen par nos loix ?

23. Qu'on ne s'imagine pas que les vers grecs font moins d'honneur que les latins. Les lives grecs sont lus de presque toutes les nations : les latins sont renfermés dans

(a) Petite ville où naquit Ennius.

debemus, quo manuum nostrarum tela pervenerint, eodem gloriam, famamque penetrare : quòd cum ipsis populis, de quorum rebus scribitur, hæc ampla sunt : tùm iis certè, qui de vita, gloriæ causâ, dimicant, hoc maximum et periculorum incitamentum est, et laborum (p).

24. *Quàm multos scriptores rerum suarum magnus ille Alexander secum habuisse dicitur ? Atque is tamen cùm in Sigeo ad Achillis tumulum adstitisset : O fortunate, inquit, adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris ! Et verè. Nam, nisi Ilias extitisset illa, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, nomen étiam obruisset (q).*

(p) 1. *Trad.* « Car si quelqu'un pense que la poésie » grecque *nous* soit moins glorieuse que la latine, il » se trompe *grandement ;* parce que la langue grecque » n'est presque ignorée de *pas une* nation, au lieu que » la nôtre n'est connue que dans un petit *espace de pays.* » Et *partant* s'il n'y a *endroit* du monde qui n'ait été le » théâtre de nos belles actions, nous devons *certes* dé- » sirer que nos louanges et notre renommée aillent aussi » loin que nos armes et nos victoires ; *et cela,* Mes- » sieurs, n'est pas seulement *magnifique pour* les peuples » dont on chante les exploits ; mais *il* anime encore *dans* » les travaux et *dans* les dangers, ceux qui ne hasardent » tous les jours leur vie que pour l'honneur. »

2. *Trad.* « Car si quelqu'un pense que la poésie la- » tine *nous soit* plus glorieuse que la grecque, il se » trompe grandement ; (*pourquoi nommer la latine avant* » *la grecque et changer l'ordre du texte.*) parce qu'en » effet la langue grecque est connue presque par toute » la terre, au lieu que la nôtre est renfermée dans un » très-petit espace de pays. Que si nous avons *heureu-*

des bornes très-étroites. Or, s'il est vrai que nos armes ont pénétré jusqu'aux extrémités de l'univers, nous devons désirer que nos louanges soient portées aussi loin qu'elles : c'est une magnificence digne du peuple qu'on célebre, et capable d'animer ces ames généreuses qui n'aiment les dangers que pour acquérir de la gloire (*p*).

24. Combien d'écrivains le fameux conquérant de l'Asie n'avoit-il pas à sa suite? Cependant lorsqu'il arriva au promontoire de Sigée où se voit le monument d'Achille, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Jeune héros, que tu es heureux d'avoir » trouvé Homere pour chanter ta vertu! ». Il avoit raison : car sans cette célebre Iliade le nom du héros eût été enseveli dans le même tombeau que lui (*q*).

» *sement* porté nos armes jusqu'aux extrémités de l'Uni-
» vers, nous devons *certes* désirer que nos louanges,
» que la splendeur de notre nom aillent aussi loin que
» nos victoires : *et cela*, Messieurs, est non-seulement
» magnifique pour ceux dont on chante les triomphes;
» mais il encourage encore dans les travaux et dans les
» dangers ces ames nobles qui n'exposent tous les jours
» leur vie que pour l'honneur. »

(*q*) 1. Trad. « *Heureux jeune homme*, s'écria-t-il,
» *d'avoir eu Homere pour trompette de ta vaillance! et*
» *cela certes* avec raison ; car sans cette divine Iliade,
» son corps et sa gloire n'eussent eu, sans doute, qu'un
» même tombeau. »

2. Trad. *Heureux guerrier*, s'écria-t-il, *et cent fois*
» *heureux d'avoir eu Homere pour trompette de ta vail-*
» *lance!* Il disoit vrai; car sans cette divine Iliade,
» le nom et les cendres de ce héros n'eusent eu, sans
» doute, qu'un même tombeau. »

Quid? noster hic Magnus, qui cum virtute fortunam adequavit, nonne Theophanem Mytilenæum, scriptorem rerum suarum, in concione militum civitate donavit? et nostri illi fortes viri, sed rustici, ac milites, dulcedine quâdam gloriæ commoti, quasi participes ejusdem laudis magno illud clamore approbaverunt?

25. *Itaque, credo, si civis Romanus Archias legibus non esset, ut ab aliquo imperatore civitate donaretur, perficere non potuit. Sylla, cùm Hispanos, et Gallos donaret, credo hunc petentem repudiasset: quem nos in concione vidimus, cùm ei libellum malus poëta de populo subjecisset, quòd epigramma in eum fecisset tantum modò alternis versibus longiusculis; statim ex iis rebus, quas tunc vendebat, jubere ei præmium tribui; sub ea conditione, ne quid posteà scriberet. Qui sedulitatem mali poëtæ duxerit aliquo tamen præmio dignam, hujus ingenium et virtutem in scribendo, et copiam non expetisset?*

26. *Quid? à Q. Metello Pio, familiarissimo suo, qui civitate multos donavit, neque per se, neque per Lucullos impetravisset? qui præsertim utque eo de suis rebus scribi cuperet, ut etiam Cordubæ natis poëtis, pingue quiddam sonantibus, atque peregrinum, tamen aures suas dederet.*

Que dirons-nous de celui dont la vertu égale les succès, et que nous appelons *le Grand* par excellence? N'a-t-il pas donné en présence de son armée le droit de bourgeoisie à Théophane de Mytilene, qui avoit écrit ses actions? Nos braves soldats, tout simples et tout grossiers qu'ils étoient, touchés d'une certaine douceur de la gloire qu'ils sembloient partager avec leur général, y applaudirent par des acclamations.

25. Croit-on que si Archias n'étoit point citoyen par nos lois, il n'eût pu obtenir ce titre de quelqu'un de nos généraux? Sylla, qui remplissoit Rome d'Espagnols et de Gaulois, lui auroit-il refusé cette grace, s'il l'eût demandée? Un mauvais poëte du petit peuple lui présenta un jour un placet accompagné d'un distique à sa louange; il lui fit donner une portion des dépouilles qu'il vendoit, dans ce moment; mais à condition qu'il ne feroit plus de vers. Payant ainsi la bonne volonté d'un mauvais poëte, quel cas n'eût-il point fait du génie, de la force et de la facilité d'Archias?

26. N'eût-il pu l'obtenir, soit par lui-même, soit par les Lucullus, de Q. Metellus Pius son ami particulier, qui l'a accordé à tant d'autres? Qui désiroit si ardemment de voir écrire ses actions, qu'il écoutoit même avec plaisir les vers enflés et barbares de poëtes étrangers, qui sa-

Neque enim est hoc dissimulandum, quod obscurari non potest, sed præ nobis ferendam : trahimur omnes laudis studio, et optimus quisque maximè gloriâ ducitur. Ipsi illi philosophi, etiam in libellis, quos de contemnenda gloria scribunt, nomen suum inscribunt : in eo ipso, in quo prædicationem, nobilitatemque despiciunt, prædicari se, ac nominari volunt. (r)

27. *Decius quidem Brutus, summus ille vir et imperator, Accii amicissimi sui, carminibus, templorum, ac monumentorum aditus exornavit suorum. Jam verò ille qui cum Ætoli! Ennio comite, bellavit, Fulvius, non dubitavit Martii manubias Musis consecrare. Quare, in qua urbe imperatores propè armati, poëtarum nomen, et Musarum delubra, colue-*

(r) 1. *Trad.* » Car, Messieurs, ne dissimulons point » ce qui ne se peut *aussi-bien* cacher; mais avouons-le » *franchement* : Il n'y a personne que la louange ne » *chatouille ;* et cette passion se peut dire la passion de » *tous les honnêtes gens.* Les Philosophes, quoi qu'ils » nous disent, s'ils font *des livres du mépris* de la gloire, » ils ne laissent pas d'y mettre leur nom. Ils cherchent » de l'honneur et de la réputation par ces ouvrages » mêmes où ils *se moquent du bruit* et des applaudisse- » mens *du monde.* »

2. *Trad.* « Car, Messieurs, avouons-le franchement, » aussi-bien cette vérité ne se peut cacher ; rien n'est » si doux que la louange; c'est l'amour, c'est la nour- » riture des belles ames. Les Philosophes mêmes, s'ils » font des *livres de la vanité* et du mépris de la gloire, » *ces livres* portent leur nom. Quoi qu'ils nous disent,

voient à peine la langue des Romains.

Car avouons-le, Messieurs, sans déguisement, puisqu'aussi-bien nous ne pouvons le cacher, l'attrait de la gloire agit sur tous tant que nous sommes. Il y agit même d'autant plus que nous avons dans l'ame plus d'élévation et de vertu. Les philosophes qui ont écrit sur le mépris de la gloire, ont mis leur nom à la tête de leurs livres, et ont tâché de se faire connoître, même en prouvant qu'il ne faut pas désirer d'être connu (*r*).

27. Decius Brutus, ce citoyen aussi excellent que grand capitaine, a fait mettre au frontispices des temples et des monumens qu'il a élevés, des inscriptions du poëte Accius. Celui qu'Ennius accompagna dans la guerre contre les Etoliens, Fulvius, n'hésita point de consacrer aux Muses mêmes les dépouilles du dieu Mars. Peut-on croire, que, dans une

---

» ils cherchent pourtant à s'éterniser par ces ouvrages » où ils *se moquent du bruit* et des applaudissemens du » monde. »

La premiere traduction est du style familier plutôt que du style simple. *Aussi-bien* est équivoque, placé comme il l'est. *Chatouille* est presque bas. *Cette passion, etc.* ne rend ni la pensée ni la dignité du latin. Le reste de la période est dans le même goût.

La seconde raduction est un peu plus noble, quoiqu'elle ne soit pas plus fidelle. Cicéron se fût bien gardé de dire : *Rien n'est si doux que la louange :* il dit *trahimur omnes.* Est-ce traduire que de rendre la phrase suivante par ces mots : *c'est l'amour, c'est la nourriture des belles ames! Se moquer du bruit*, c'est ne le pas craindre. *Du monde*, est une finale usée, qui ne peut avoir de dignité que dans le sens où il est pris dans la chaire.

runt, in ea non debent togati Judices à Musarum honore, et à poëtarum salute abhorrere?

28. *Atque ut id libentiùs faciatis, jam me vobis, Judices, indicabo, et de meo quodam amore gloriæ, nimis acri fortasse, verumtamen honesto, vobis confitebor. Nam, quas res nos in consulatu nostro, vobiscum, simul pro salute hujus urbis, atque imperii, et pro vita civium, proque universa republica gessimus, attigit hic versibus, atque inchoavit: quibus auditis, quòd mihi magna res, et jucunda visa est, hunc ad perficiendum hortatus sum. Nullam enim virtus aliam mercendem laborum, periculorumque desiderat præter hanc laudis, et gloriæ: quâ quidem detractâ, Judices, quid est quòd in hoc tam exiguo vitæ curriculo, et tam brevi, tantis nos in laboribus exerceamus?*

29. *Certè, si nihil animus præsentiret inposterùm; et si, quibus regionibus vitæ spatium circumscriptum est, eisdem omnes cogitationes terminaret suas; nec tantis se laboribus frangeret, neque tot curis, vigiliisque angeretur, neque totiès de vitâ ipsâ dimicaret. Nunc insidet quædam in optimo quoque virtus, quæ noctes et dies animum*

ville, où les guerriers presque encore revêtus de leurs armes, ont rendu hommage aux poëtes et honoré les Muses, des Juges amis et protecteurs des arts de la paix soient indifférens pour les Muses et insensibles aux malheurs des poëtes ?

28. Et pour vous toucher encore davantage, Messieurs, je vais vous ouvrir mon cœur, et vous avouer un goût, un amour, trop vif peut-être, mais qui toutefois n'a rien que de légitime, puisque la gloire en est l'objet. Ce qui s'est passé sous mon consulat, ce que j'ai fait avec vous pour la conservation de cette ville et de cet Empire, pour la conservation des citoyens, pour le salut de l'état, il a entrepris de l'écrire en vers. L'ouvrage m'a paru si beau, si grand, que je l'ai exhorté à continuer. Car, Messieurs, quelle autre récompense peut espérer la vertu de tant de travaux qu'elle essuie, de tant de dangers auxquels elle s'expose ? Sans la gloire qu'on attend, quel motif aurions-nous pour nous tourmenter de mille manieres, dans l'espace d'une vie qui dure si peu ?

29. Non, s'il n'y avoit pas en nous quelque pressentiment de l'avenir ; si le même terme qui renferme le cours de nos années, bornoit également celui de nos pensées ; nous n'aurions point de raison de nous livrer à tant de fatigues, de nous dessécher par les veilles et les soins pénibles, de risquer tant de fois nos fortu-

animun gloriæ stimulis concitat, atque admonet, non cum vitæ tempore esse dimittendam commemorationem nominis nostri, sed cum omni posteritate adæquandam (s).

30. *An verò tam parvi animi videamur esse omnes, qui in republicâ atque in his vitæ periculis, laboribusque versamur, ut cùm usque ad extremum spatium, nullum tranquillum, atque otiosum spiritum duxerimus, nobiscum simul moritura omnia arbitremur? An, cùm statuas, et imagines, non animorum simulacra, sed corporum, studiosè multi summi homines reliquerint, consiliorum relinquere ac virtutum nostrarum effigiem nonne multò malle debemus, summis ingeniis expressam et politam?*

Ego verò omnia quæ gerebam, jam tùm in gerendo spargere me, ac disseminare arbitrabar in orbis terræ memoriam sempiternam. Hæc verò sive à meo sensu post mortem abfutura est, sive, ut sapientissimi homines putavérunt, ad aliquam

---

(s) 1. *Trad.* « Que si *notre esprit* ne *songeoit* point à » l'avenir, et s'il renfermoit toutes ses pensées dans le » même *espace qui limite* notre vie, *certes il ne seroit pas* » *besoin* de tant de travaux, de tant d'inquiétudes, » ni de tant de veilles; il ne seroit point besoin de » nous précipiter dans les périls, et de hasarder tous » les jours *même la vie*. Mais dans le cœur de tous les

nes et nos jours. Mais il y a dans tous les grands cœurs un sentiment généreux, un aiguillon d'honneur qui les excite jour et nuit ; qui nous avertit que notre nom ne mourra point avec nous, et que nous vivrons dans la postérité la plus reculée.

30. Aurions-nous assez peu d'élévation tous tant que nous sommes, nous qui passons notre vie dans les travaux et les dangers de toute espece, pour penser qu'après avoir vécu, sans avoir eu un instant de tranquillité pour respirer, il ne restât rien de nous ? Seroit-il possible que tant de grands hommes aient désiré de laisser après eux des statues et des portraits, qui ne sont que l'image des corps ; et que les tableaux de nos pensées et de nos vertus, tracés par les mains les plus habiles, n'eussent rien de touchant, ni de flatteur pour nous ?

Pour moi, Messieurs, je l'avoue, dans tout ce que j'ai entrepris pour la république, j'aimois à penser que ce que je faisois alloit devenir comme une semence de gloire répandue par toute la terre, pour germer et croître dans tous les temps.

» gens de bien, il y a je ne sais quel aiguillon d'hon-
» neur qui les pique et les avertit jour et nuit, que
» c'est à l'immortalité qu'il faut penser, et que *cin-*
» *quante ou soixante ans* de gloire sont peu de chose,
» si laissant ce monde nous ne vivons encore en la
» mémoire de tous les siecles. »

animi mei partem pertinebit : nunc quidem certè cogitatione quâdam, speque delector.

31. *Quare conservate, Judices, hominem, pudore eo, quem amicorum studiis videtis comprobari, tùm dignitate, tùm etiam venustate : ingenio autem tanto, quantùm id convenit existimari, quòd summorum hominum ingeniis expetitum esse videatis : causâ verò ejusmodi, quæ beneficio legis, auctoritate municipii, testimonio Luculli, tabulis Metelli comprobetur. Quæ cùm ità sint, petimus à vobis, Judices, si qua non modo humana, verùm etiam divina in tantis negotiis commendatio debet esse : ut eum, qui vos, qui vestros imperatores, qui populi Romani res gestas semper ornavit : qui etiam his recentibus nostris, vestrisque domesticis periculis æternum se testimonium laudum daturum esse profiteur : quique*

---

2. *Trad.* « Que si nous n'avions nul *sentiment pour* » l'avenir, si nous renfermions toutes nos pensées dans » les mêmes bornes qui limitent notre vie ; *en vain* tous » les jours *tant* de dangers, *en vain tant* de veilles, tant » de sueurs, tant de mortelles inquiétudes. Mais il y » a dans le cœur des gens de bien, *il y a je ne sais quoi* » *qui* les appelle à la gloire et à l'immortalité : je ne » sais quoi qui leur dit sans cesse que cinquante ou » soixante ans de *splendeur* sont peu de chose, si lorsque nous ne sommes plus, nous ne vivons encore » en la mémoire de tous les siecles. »

Qu'après ma mort je sois insensible à cette renommée ; ou que, comme l'ont pensé les plus sages des hommes, quelque partie de moi-même en ressente l'impression : c'est du moins une idée agréable et un espoir dont je jouis.

31. *Peroraison.* Rendez donc justice, Messieurs, à un homme dont vous pouvez juger par le vif intérêt que prennent à ce qui le touche, des amis distingués par leur mérite, et qui réunit en sa personne les sentimens d'honneur et la fécondité du genie ; ayez égard à des talens dont nos citoyens de la plus haute considération ont fait le plus grand cas. Le droit d'Archias est fondé sur la loi ; il est prouvé par l'autorité d'une ville municipale, par le témoignage de Lucullus, par les registres de Métellus. Faites attention non-seulement au témoignage des hommes, mais encore à la recommandation des dieux. C'est un homme qui n'a usé de ses talens que pour vous louer, vous, vos généraux, le peuple

---

Si notre esprit, dans a premiere traduction sent le latinisme ; M. Patrul a changé dans la seconde, et a mis *si nous*. *Præsentiret* n'est rendu ni par *songer à*, ni par *sentiment pour*. *Il ne seroit pas besoin*, phrase trop familiere, etc. *En vain tant de :* celle-ci n'est pas juste ; d'ailleurs l'ellipse de trois verbes est trop forte, il en falloit conserver au moins un. Pourquoi dans la seconde supprimer *aiguillon* qui est dans le latin et qui fait image ? *Cinquante ou soixante ans de gloire* ou *de splendeur*, cela n'est point dans le latin, et Cicéron l'eût dit, s'il l'avoit voulu dire.

est eò numero, qui semper apud omnes sancti sunt habiti, atque dicti : sic in vestrâm accipiatis fidem, ut humanitate vestrâ levatus potiùs quàm acerbitate violatus esse videatur (1).

32. *Quæ de causâ, pro meâ consuetudine, breviter simpliciterque dixi, Judices, ea confido probata esse omnibus : quæ non fori, neque judiciali consuetudine, et de hominis ingenio, et communiter de*

---

(1) 1. Trad « *Et cela étant ainsi*, je vous *conjure*, » Messieurs, *si tant est* qu'en des affaires si importantes » il faille employer *le ciel et la* terre ; *je vous conjure* » *encore un coup*, de ne point perdre celui qui toute sa » vie n'a fait que publier vos louanges et celles de vos » capitaines ; qui a chanté si dignement les *hauts faits* » du Peuple Romain, qui promet même d'immortaliser » votre nom *et le mien* dans ses ouvrages ; *qu'un homme*, » *dis-je*, si rare, et qui est du nombre de ceux qu'on » a toujours comptés entre les personnes sacrées, ne » nous soit point aujourd'hui ravi par votre arrêt. Mais » embrassez tellement sa protection, qu'au sortir de » *cette audience*, il ait plutôt à se louer de votre bonté, » qu'à se plaindre de votre rigueur. »

2. *Trad.* « Et partant, Messieurs, ne souffrez pas » qu'on nous ravisse aujourd'hui un homme que sa » modestie et ses mœurs rendent si cher à tous ses amis. » Ne souffrez pas qu'on nous ravisse un homme d'hon- » neur, un homme agréable ; mais sur-tout d'un esprit » si élevé, et tel qu'on se doit imaginer un esprit dont » tant de grands personnages ont fait leurs délices. » Vous voyez qu'en cette cause nous avons la loi pour » nous ; nous avons pour nous le témoignage de Lu- » cullus, les registres de Metellus et le suffrage de » toute une ville ; et cela, Messieurs, étant ainsi, je

romain ; qui va consacrer à l'immortalité votre sagesse et votre prudence dans nos derniers dangers ; enfin un homme qui est du nombre de ceux dont la personne a été regardée comme sacrée chez tous les peuples. Prenez-le sous votre protection, et qu'il ait à se louer de vos bontés plutôt qu'à se plaindre de votre excessive rigueur.

32. J'espere, Messieurs, que ce que j'ai dit sur le fond de la cause en peu de mots, selon ma coutume, n'aura déplu à aucun de vous, et que ce que j'ai ajouté en faveur de la personne même que je

---

« vous conjure, pour n'oublier rien dans une affaire si « importante, je vous conjure, et par la terre et par le » ciel, d'embrasser ici la protection d'un poëte admi- « rable, qui toute sa vie a célébré votre vertu, la » vertu de vos capitaines, la vaillance, les victoires » du peuple Romain ; d'un poëte admirable qui veut » même immortaliser et mon consulat et votre nom » dans ses ouvrages ; d'un homme enfin qui est du » nombre de ces bienheureux enfans du Parnasse, que » toutes les nations, que tous les siecles ont mis au » rang des choses saintes. Qu'un si illustre nourrisson » des Muses trouve, Messieurs, parmi vous, toute la » faveur dont il est digne, et qu'au sortir de ce lieu, » il ait plutôt à se louer de votre bonté qu'à se plaindre » de votre rigueur et de l'état déplorable de sa fortune. »

J'ai dit dans l'avertissement qui précede cette traduction, qu'on pourroit juger de l'état et des progrès de la langue françoise par les deux traductions de M. Patru. Je me suis trop avancé. Quelque respect que j'aie pour le nom et le goût de M. Patru, j'aime encore mieux rendre justice à notre langue.

Je sens toute la supériorite de M. Patru dans sa premiere traduction, parce que je le compare avec d'autres écrivains en prose du même temps, qui sont

ipsius studio locutus sum, ea, Judices, à vobis spero esse in bonam partem accepta : ab eo qui judicium exercet, certè scio.

---

restés infiniment au-dessous de lui. J'ai par hasard sous la main une histoire du Collége Royal, imprimée en 1644, qui semble plus ancienne de deux siecles que M. Patru. Mais d'un autre côté quand je lis sa seconde traduction, et que je pense aux écrivains de ce même temps, il me semble que M. Patru n'a pas été aussi vîte que son siecle. Ce n'est pas la langue françoise qui lui manque. Loin de rester en deçà, son défaut est presque toujours de passer le but; il n'y a point d'endroits repréhensibles chez lui dont on ne puisse faire la correction en ôtant plutôt qu'en ajoutant, ou en remettant les idées à la place qu'elles occupent dans le texte latin. Je n'en veux d'autre exemple que la péroraison qu'on vient de lire. M. Patru *n'avoit* qu'à suivre son Auteur, et ne point donner aux idées plus de force ni plus d'étendue qu'elles n'en ont dans le latin. Il falloit sur-tout bien sentir ce qui appartenoit à la personne de l'Orateur; c'étoit un homme

défends, et des Lettres en général, quoique je me sois écarté de l'usage du barreau, vous aurez daigné le prendre en bonne part. J'oserai du moins me flatter de l'approbation de celui qui préside au jugement de cette cause.

---

consulaire à celle d'Archias, qui, quoique homme de mérite, ne portoit pas en lui ce qu'on appelle un grand intérêt; il ne s'agissoit d'ailleurs ni de sa vie, ni de son honneur, mais de lettres de naturalité. Falloit-il pour cela conjurer les Juges par le ciel et par la terre, prodiguer tant de grandes épithetes, entasser tant de grands mots? Cicéron auroit-il dit *immortaliser votre nom et le mien*, et même *mon consulat et votre nom!* Connoissoit-il si peu l'envie? Ce sont des négligences ou des oublis de M. Patru, et non des torts de la langue française, qui dans ce tems-là, avoit fait toutes ses preuves et possédoit tous ses grands Auteurs.

Fin du quatrieme Volume.